

Bibliothèque numérique

medic@

[Gardane, Joseph Jacques]. - Gazette de santé, contenant les nouvelles découvertes sur les moyens de se bien porter et de guérir quand on est malade

1773. - Paris : Ballard, 1773.

Cote : 90133

GAZETTE DE SANTÉ

PAR J.J. GARDANE

Doct.-Reg. de la Faculté de Medecine, en l'un. de Par.

ANNEÉS. 1773, 1774, 1775, 1776, 1777.



A PARIS.

DE L'IMPRIMERIE DE BALLARD.

M. D. C. C. LXXVII



CAVETTE DE SANTÉ

PAR M. GARDANE

Propriétaire de la Pharmacie de Médecine et de Pharmacie de Paris

Année 1870-1871



A PARIS.

E. L'IMPRIMERIE DE BAILLARD

M.D.C.C.LXXVII

PROSPECTUS

D'UNE GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter, & de se guérir quand on est malade.

PAR UN DOCTEUR-RÉGENT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

COMME rien n'égale le prix de la Santé, rien ne mérite aussi plus d'attention que les moyens de la conserver ou de la rétablir. Nécessaire aux Riches & aux Indigens, la jouissance assure aux uns la possession agréable de leurs richesses, & soutient les autres contre le poids accablant de l'infortune & du besoin.

La surface de la Terre est couverte de Plantes Médicinales, des Eaux salutaires l'arrosent de toutes parts, les entrailles renferment des minéraux utiles dans bien des maladies; & les productions animales ne sont pas d'une moindre utilité pour l'homme malade ou sain. Mais cette abondance de secours contre les Agens destructeurs de l'Espèce Humaine se réduiroit à bien peu de chose, si la connoissance de leurs propriétés n'étoit pas plus répandue. A quoi serviroient-ils, en effet, si, demeurant dans les mains d'un nombre limité de personnes, leur publicité ne suivoit pas de près leur découverte; & si, loin de s'exprimer dans un langage ordinaire, ceux qui les divulguent s'enveloppoient dans des expressions obscures & énigmatiques?

Cette discrétion mystérieuse n'empêcheroit pas quelques particuliers de gouverner leur santé suivant leurs propres lumières, le plus grand nombre auroit toujours recours aux Charlatans, les Gens de l'Art n'en feroient pas plus consultés, & le préjugé dominant l'esprit du Peuple, le rendroit sans cesse victime de son ignorance & de sa crédulité.

Ces considérations patriotiques ont sans doute dicté les ouvrages populaires publiés de nos jours par des Médecins d'un grand nom. En y faisant connoître aux hommes la nature des Remèdes & leurs effets, ils en ont démontré les abus; & les Citoyens instruits des principes d'un Art qu'ils ignoroient, quoiqu'il les touchât de si près, ont appris à prévenir les maladies par un meilleur régime, à se moins médicamenter dans tous les cas, & à n'employer que des médicamens simples & bien connus, lorsque la nécessité paroissoit les y contraindre.

Ce que MM. Astruc, Van-Swieten, Lietaud, Tissot & plusieurs autres Écrivains célèbres ont fait pour mettre la Médecine à la portée de tout le monde, nous essayerons de le faire dans cette Gazette. Si nous n'avons pas en nous le fonds inépuisable de lumières que possédoient ces Hommes illustres, nous espérons du moins y suppléer par une correspondance établie avec les personnes de l'Art les plus distinguées, les Médecins & les Chirurgiens des grands Hôpitaux, & les Sociétés savantes du monde connu.

Recherchant avec soin la solidité de l'instruction, nous n'ambitionnerons pas de recueillir dans nos Feuilles ces productions d'un génie systématique, qui souvent ne se font remarquer que par de grandes erreurs. Notre attention se tournera toute

entière vers la Médecine-pratique, afin d'en faciliter l'intelligence à ceux qui veulent entrer dans cette carrière difficile, & d'éclairer les personnes étrangères à l'Art de guérir, sur les dangers qui les environnent & sur les moyens de les combattre, lorsque leurs facultés ou la distance des lieux les éloigneront des secours ordinaires.

Cette Gazette est spécialement destinée aux Gens de la campagne. C'est surtout en faveur des Curés, des Seigneurs, des Dames Charitables & des Fermiers qu'elle a été entreprise. Personne ne voit de plus près qu'eux l'Humanité souffrante: pouvoit-on ne pas leur indiquer la manière de prévenir & de guérir les maux du Laboureur, ces épidémies cruelles qui dévastent les champs & font languir l'agriculture?

C'est encore dans le dessein d'être utile aux Cultivateurs, que nous enrichirons nos Feuilles des progrès que fait la Médecine Vétérinaire, poussée si loin de nos jours, par un Physicien célèbre qui en a été, pour ainsi dire, le créateur sous les auspices d'un Ministre Citoyen.

Nous n'oublierons pas dans nos Feuilles les malheureux Ouvriers dont la santé est si souvent altérée par l'infection des grandes Villes, & par les émanations des matériaux qu'ils mettent en œuvre. Les découvertes ajoutées aux travaux de *Ramazzini* sur cette partie importante de la Médecine-Pratique y occuperont une place distinguée.

Quoiqu'il n'entre point dans notre Plan de traiter de la Médecine spéculative, l'Amateur entraîné par un goût particulier vers cette branche de l'Art de guérir, n'y trouvera pas moins de quoi s'atisfaire sa curiosité, toutes les fois que les découvertes concernant la Physique & l'Histoire Naturelle, auront quelque rapport avec la santé.

Enfin, la notice exacte des Livres nouveaux de Médecine, des Thèses soutenues dans les diverses Écoles, & généralement de tout ce qui se passe annuellement de relatif à l'Art de guérir, dans les Facultés, Collèges & Académies, présentera au Lecteur un tableau toujours varié des progrès de ce même Art, qui rendra ce travail également intéressant pour les Maîtres qui le professent.

Le Plan qu'on vient de tracer exclut nécessairement de cet ouvrage les discussions polémiques. Nous nous contenterons de les annoncer, & quelque modérées que puissent être les Pièces critiques qu'on nous adressera, sur des objets étroitement liés avec celui de notre Gazette, nous n'en ferons usage qu'autant qu'elles seront avouées par leurs Auteurs.

La Gazette de Santé paroîtra une fois par semaine, à commencer du premier Juillet prochain, & sera d'une demi-feuille chaque fois, même papier, format, & caractère que le Prospectus.

Le prix de l'Abonnement sera de neuf livres douze sols, franc de port, pour Paris, & pour la Province. On souscrit à Paris, chez *RUAVLT*, Libraire rue de la Harpe, qui en délivrera la quittance signée de l'Auteur.

Les Souscripteurs adresseront leurs lettres & leur argent par la Poste, ou par telle autre voie que bon leur semblera, au même Libraire. On mettra au rebut les lettres & paquets qui ne seront pas affranchis.

Lû & approuvé, ce 24 Avril 1773, M A R I N.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 25 Avril 1773, DE SARTINE.

De l'imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 1^{er} Juillet 1773.

De Manheim, le 4 Juin.

UNE femme de Lampertheim considérablement affoiblie par un flux de sang de 15 jours & dans le neuvième mois de la grossesse, mit au monde un enfant bien conformaté, qui ne donnoit aucun signe de vie. L'Accoucheur qui le reçut, ayant lié & coupé le cordon ombilical, employa inutilement pour l'y rappeler tous les moyens connus. Mais comme à la section de ce cordon, l'artère qui s'y trouve étoit remplie de sang, il cessa d'attribuer cet accident à l'état de la mère. En conséquence, après avoir fait arroser le corps de l'enfant de vin tiède, il souffla dans sa bouche & dans ses poulmons, en lui serrant étroitement le nez d'une main, pour forcer l'air d'entrer dans la trachée artère, & lui frottant le bas ventre de l'autre. Cette opération produisit d'abord une espèce de respiration artificielle. Au bout d'une demi-heure le corps de l'enfant se couvrit d'une rougeur un peu animée. Dix minutes après l'enfant rendit un soupir profond, accompagné d'un cri plaintif. En même tems on sentit quelques pulsations au nombril, mais sans mouvement sensible à la poitrine. Enfin ce même enfant poussa des cris redoublés & continua de vivre. Falloit-il couper le cordon, ou n'est-ce pas à la ligature & à la section qui en ont été faites qu'il faut attribuer la durée de l'accident observé? Un autre fait non moins curieux éclaircira peut être ce doute, qui ne sauroit diminuer la reconnaissance due à l'accoucheur de Manheim.

Le fils de M. Couturier, Notaire de Paris, demeurant rue S. Victor, vint au monde sans poulx, sans mouvement au cœur, & comme mort. On avoit lié le cordon ombilical, mais sans le couper. On le délia promptement, & dès que la communication entre la mère & l'enfant cessa d'être interceptée, il donna quelques signes de vie. On crut pouvoir faire alors une seconde fois la ligature, mais l'enfant retomba dans son premier état. Cet événement inattendu déterminâ M. An-

toine Petit, Auteur de cette observation, à ne plus toucher au cordon. Il attendit ainsi trois quart d'heures, au bout desquels l'enfant revint si parfaitement à la vie, qu'il vit encore, âgé de neuf ans, & qu'il est très-fort. Ces succès qui se sont multipliés, depuis dans les mains de ce Médecin célèbre, prouvent qu'il ne faut pas précipiter la ligature & la section du cordon. Souvent des enfans viennent au monde sans donner aucun signe de vie, sur-tout ceux qui restent longtems au passage. Leur mort seroit certaine si on les séparoit trop promptement de la mère. M. Petit attend autant de tems qu'il en faut pour que la circulation de la mère à l'enfant soit bien rétablie, ce qui arrive ordinairement dans l'espace d'une demi-heure. Il importe de faire connoître ces vérités aux Sage Femmes de campagne, qui toujours empressées de délivrer la mère, font souvent consister leur habileté dans la promptitude avec laquelle elles ont rempli cette tâche, plus soigneuses de montrer leur adresse par une opération précipitée, que de pourvoir aux jours précieux de l'enfant.

De Londres, le 18 Mai.

M. Bronfield, Chirurgien du Roi & de l'Hôpital Saint Georges, a publié depuis peu une nouvelle manière d'extraire la pierre de la vessie dans les personnes du sexe. Au lieu de dilater le canal de l'urethre comme il l'avoit fait plusieurs fois par l'introduction de l'éponge préparée, dont le gonflement rapide & irrégulier caufoit des déchiremens & l'inflammation, ce Chirurgien réfléchissant sur la manière dont l'orifice de la matrice est dilaté dans l'accouchement, essaya depuis d'imiter ce mécanisme. On fait qu'au moment d'accoucher, les membranes qui enveloppoient le fœtus s'engagent dans l'orifice de la matrice; qu'insensiblement les contractions de ce viscère poussent les eaux dans ce pli membraneux, lequel s'arrondissant alors d'une manière graduée, distend insensiblement cet orifice, & prépare les voies aux fœtus. M. B. introduisit dans le canal urinaire, l'appendice de l'intestin cœcum d'un petit animal, au

moyen d'un conducteur droit & arrondi, & le disposa de manière qu'il en restoit assez en dehors pour remplir ses vues. Injectant ensuite de l'eau tiède dans cette portion d'intestin, il l'y retint par la ligature, & tordit plusieurs fois cette gaine membraneuse, afin de faire remonter l'eau qu'elle renfermoit, & d'en augmenter par gradation le diamètre. Le canal de l'urètre & l'orifice de la vessie se dilaterent en proportion & sans douleur, de manière que quand M. B. voulut opérer, & que pour cet effet, il prescrivit à la malade de rendre ses urines, on fut agréablement surpris d'entendre tomber la pierre dans le bassin.

Du Buis les Baronnie en Dauphiné, le 1^{er} Juin.

On vient d'établir dans cette petite Ville une Pharmacie en faveur du public & des pauvres. Le public doit y trouver des drogues de la meilleure qualité & au prix le plus modéré, & les pauvres un produit qui joint aux aumônes ordinaires permettra de les étendre un jour sur la classe entière des malades indigens du Buis & des campagnes voisines. Cette entreprise patriotique autorisée par M. l'Intendant du Dauphiné, sera dirigée par M. Nicolas, Docteur en Médecine & en Philosophie, pensionné par la Ville du Buis, lequel donnera des consultations gratuites aux véritables pauvres. Ces consultations commencées le 5 Avril dernier, continueront à l'avenir tous les Mercredis & Dimanches de chaque semaine, dans la salle du Bureau de l'Hôpital, depuis huit heures du matin jusqu'à midi. Ce que peut le zèle excité & soutenu par l'autorité ! Puisse cet établissement utile se multiplier dans les campagnes, où les drogues sont souvent fournies par des Droguistes ambulans, dont l'ignorance est le moindre défaut & où les conseils des gens de l'art sont si rares.

De Dijon, le 3 Juin.

On enterra les Fêtes de Pâques dernières dans l'Eglise Paroissiale de Saulieu, petite Ville à douze lieues de Dijon, deux femmes mortes de fièvre putride, & l'une d'elles à la suite d'un accouchement. La putréfaction des cadavres fut très-rapide, & les émanations se faisant jour à travers les joints des caveaux, l'Eglise en fut infectée au point qu'une infinité de personnes s'y trouverent mal pendant la Messe, notamment tous les enfans qui faisoient ce jour-là leur première Communion. Ces enfans étoient au nombre de 66. Tous ont été malades d'une fièvre maligne putride, qui en a fait périr 34. Le Curé & le Vicaire sont aussi morts de cette maladie, dont les coups meurtriers s'étendent chaque jour sur quantité d'autres personnes. M. Maret, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, à qui nous devons ces détails, s'étoit déjà fortement élevé contre le dangereux

usage d'enterrer les morts dans les Eglises, que le Gouvernement proscrira, sans doute pour prévenir ces malheurs. En attendant, voici un moyen de purifier l'air, employé avec succès, par M. de Morveau, membre honoraire de la même Académie.

Prenez une grande capsule de verre, placez-la sur un bain de sable, mettez-y six livres de sel marin un peu humide, versez par dessus deux livres d'huile de vitriol. Fermez tout de suite les portes du lieu infecté dans lequel vous aurez placé ce mélange, dont on peut augmenter ou diminuer la dose, à raison de l'infection & de l'étendue plus ou moins grande du lieu infecté.

On fait que les huiles fétides ne s'élèvent & ne se soutiennent en l'air qu'à l'aide de l'alkali volatil ou du phlogistique; que les acides neutralisent tous les alkalis, en se combinant avec eux. On fait encore que de tous les acides, celui du sel marin est le plus volatil. Dans le mélange prescrite, l'esprit vitriolique s'empare de la base alkaline du sel marin, l'acide de ce dernier sel se volatilise, & l'air est bien-tôt épuré.

De Reims, le 8 Juin.

On a publié dans les affiches de cette Ville sur la foi d'un Médecin Anglois, un remède contre la stérilité, composé de quinquina, de canelle, de gomme de gayac, de rhubarbe, de baume du Pérou, de serpentaire de virginie & de safran. Toutes ces drogues prescrites à haute dose, doivent être infusées dans l'eau de vie, & les femmes qui veulent devenir grosses, en boivent trois grandes cuillerées par jour. On ne dit point pendant combien de tems. L'auteur des affiches prévoyant avec juste raison que ce prétendu spécifique devoit beaucoup échauffer, a laissé aux Médecins François, le soin d'examiner si cette recette pouvoit convenir dans leur climat. On n'emploie presque plus en France ces sortes de remèdes, connus sous le nom général d'élixir. Leur usage continué allumeroit le sang, agaceroit la fibre, troubleroit les fonctions du corps & de l'esprit & jetteroit à coup sûr les femmes dans des maladies de langueur, sur-tout dans l'affection nerveuse, déjà trop commune. Il se peut qu'en Angleterre où l'on est accoutumé à boire du thé, des liqueurs fortes, & à se nourrir d'alimens de haut goût, le sexe s'accommode quelquefois de ce remède; mais dans tous les pays, il deviendroit pernicieux, si on le continuoit à cette dose. D'ailleurs quoiqu'en dise l'Auteur Anglois, de pareilles recettes depuis long-tems employées contre la stérilité, loin de produire l'effet désiré, sont plutôt capables de nuire dans des grossesses commençantes,

d'autant plus qu'on est éloigné de soupçonner que les femmes ont été jusqu'alors stériles.

De Paris, le 24 Juin.

L'Abbé Rosier continue de publier chaque mois un volume d'observations sur la Physique, sur l'Histoire naturelle & sur les Arts. Celui de Mai présente un fait singulièrement intéressant, attesté par M. Priestely, membre de la Société Royale des Sciences de Londres. Un jeune homme n°. Lighthbonne avoit les symptômes les plus caractérisés d'une fièvre maligne & putride, un saignement de nez & un dévoiement abondant de matières infectes & cadavereuses. Après avoir inutilement essayé pendant six jours de tous les remèdes usités dans ces sortes de cas, on s'avisa de lui donner deux lavemens d'air fixe, un le matin, & l'autre le soir. L'effet de ces premiers lavemens fut de diminuer la violence des symptômes, & de corriger la putridité. Le lendemain on continua de même & le jour suivant, huitième de la maladie, les signes de corruption & de malignité avoient totalement disparu. Ces lavemens, ajoute l'Auteur, peuvent être continués sans danger. Ne pourroit-on pas prescrire encore ce remède dans la dysenterie des armées, dont la contagion cause souvent de grands ravages ?

Manière de préparer & d'administrer les lavemens d'air fixe.

Prenez le tuyau flexible d'une pipe à fumer, attachez une vessie à l'extrémité qui entre dans la noix de la pipe. Mettez ensuite quelques morceaux de craie dans une phiole de six onces, jusqu'à ce qu'elle soit à moitié pleine. Versez dessus de l'huile de vitriol jusqu'à saturation, & attachez par l'autre bout au col de la phiole la vessie qui tient au tuyau de la pipe. Avant tout, ayez soin d'introduire dans l'anus une canulle ordinaire, à laquelle vous ajusterez l'autre extrémité du tuyau de pipe. De cette manière l'air s'insinuera dans les intestins à mesure qu'il s'engendrera.

L'air fixe est puissamment anti-putride. L'eau qui en est imprégnée a les mêmes propriétés que les eaux minérales froides ou acidules. M. Priestely à qui l'on doit encore cette découverte, en conseille l'usage aux gens de mer pour se préserver & guérir du scorbut.

Manière d'imprégner l'eau d'air fixe.

Prenez deux vaisseaux de la grandeur que vous voudrez ; remplissez-en un d'eau ordinaire, transvasez ensuite cette eau de l'un dans l'autre, le plus près qu'il sera possible de la levure de bière dans les Brasseries, ou d'un

mélange de craie & d'huile de vitriol, au moment de l'effervescence.

LIVRES NOUVEAUX.

Examen chymique des Pommes de terre, dans lequel on traite des parties constituantes du bled ; &c. Par M. Parmentier, in-12. 2 liv. à Paris chez Didot le jeune, Libraire, Quai de Augustins.

On ne sauroit trop conseiller l'acquisition d'un ouvrage qui tend à développer la nature de l'aliment le plus commun & le plus nécessaire, (le bled.) Les recherches de M. Parmentier sur les pommes de terre, approuvées par la Faculté, intéressent également tous les citoyens, puisqu'elles les rassurent sur l'usage, jusqu'à présent redouté, d'une substance qui peut devenir d'un très-grand secours dans les tems de disette.

Le Sommeil des Plantes & la cause du mouvement de la sensive, expliqué par M. Hill, dans une Lettre à M. de Limné, &c., traduit de l'Anglois par M. ***. in-8°. broché, 15 sols. A Paris chez Costard, Libraire, rue S. Jean de Beauvais.

On a observé depuis long-tems que les feuilles de certaines Plantes prenoient pendant la nuit une disposition différente de celle qu'elles ont pendant le jour. Plusieurs Naturalistes ont attribué cette propriété à l'effet du froid & du chaud. Mais comme elle a lieu dans les serres où ces variétés n'existent pas, il faut en chercher une autre cause. Des expériences ayant prouvé que l'air n'y contribuoit pas davantage, la lumière seule a paru produire cet effet. C'est à la vibration qu'elle excite dans les fibres des feuilles & des fleurs des Plantes, que M. Hill rapporte le Phénomène de leur réveil ; leur sommeil commence quand cette vibration finit.

Essais ou Réflexions intéressantes, relatives à la Chymie, la Médecine, l'Economie & le Commerce, avec une Dissertation sur la question, si les causes des maladies de l'ame & des nerfs ont toujours leur siège dans le cerveau. Par M. Oth. Guill. Struve, in-12. broch. 2 liv., à Paris, chez Cavelier, Libraire, rue S. Jacques.

Il est question dans cet Ouvrage, de secrets, de cures merveilleuses & de certificats de guérisons. Nous ne l'annonçons que que pour apprendre à nos Lecteurs qu'il ne répond point au titre qu'il porte.

Manière dont les Médecins Tonquinois traitent leurs malades.

Extraite des dernières Lettres curieuses & édifiantes.

Les Médecins Tonquinois ne se servent que d'herbes & de racines dans la composition de leurs remèdes. Dans les fièvres chaudes, les migraines & les dysenteries, ils ont cou-

(4)

rume d'employer avec succès, le suc d'un fruit nommé *miengou*, qui ressemble à une grenade. L'arbre qui le porte croît communément dans les hayes, à la hauteur d'un figuier, dont il a la figure. Son bois est tendre & moëlleux, ses branches sont flexibles & déliées, ses feuilles presque rondes, & d'un verd naissant. Dans les tems humides il en coule un suc âcre & laiteux, que les payfans recueillent avec beaucoup de soin, dans des petits vases de porcelaine, où il s'adoucit à la longue. Son fruit, parvenu à un certain degré de maturité, sert à faire une espèce de cidre, qu'on employe contre les mêmes maladies. Les saignées ne sont guères en usage dans le Tonquin; c'est la dernière ressource des gens de l'art. On n'y a recours qu'après avoir inutilement essayé des autres remèdes. Les Tonquinois font plus d'exercice que les Européens; leur nourriture est plus saine. Ils font d'ailleurs un grand usage de racines & de simples, ce qui les rend moins sujets aux maladies occasionnées en Europe, par l'abondance & la corruption des humeurs.

Les bons effets que les Tonquinois retirent dans des maladies très-graves, du suc de cette espèce de figuier, & de la liqueur préparée avec son fruit, devroient engager les hommes à rechercher plus soigneusement les propriétés des végétaux. D'un autre côté, ils n'ont recours que fort tard à la saignée; c'est encore une pratique remarquable. On abuse étrangement en France de ce secours devenu malheureusement trop facile. Nous aurons plus d'une occasion de le prouver.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

On voit dans le Cabinet de l'École Royale Vétérinaire, le squelette d'une production monstrueuse, nouvellement observée par M. Bredin, Chef Professeur de cette École. C'est un double animal né d'une chatte, ayant une seule tête, deux lombes, & deux bassins, de chacun dequels partent deux extrémités postérieures, & une queue, tandis que la partie antérieure n'offre que deux extrémités chacune de deux jambes bien situées & parfaitement conformées. L'Animal porte une septième jambe sur le dos, plus forte que les précédentes, & terminée de deux pattes. Dans la dissection du cadavre presque tous les organes du bas ventre étoient doubles. On ne voyoit dans la poi-

trine qu'un cœur & qu'un poulmon: seulement l'aorte & la veine cave se partageoient en deux en approchant du bas ventre. Nous omettons à regret les autres détails concernant les os & les muscles de ce monstre; leur étendue excéderoit les bornes de nos feuilles. Mais nous devons de justes éloges à l'ardeur avec laquelle M. Bredin recherche des faits, dans une place où trop souvent l'on ne s'occupe que de systèmes.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Aloès hépatique.	1 l.	1 s.	1 l. liv. poids de
Caballin.	1	4	(table.
Succorin.	3		
Acacia. vera.	2	10	
Agarie.	2		
Baume du Pérou.	7		
Baume de Copahu.	1	4	
Bois de Gayac.		3	
Bol fin.	4		
Aristoloches rondes & longues.		17	
Alun de Rome.	45		le quintal.
Borax.	3	10	
Bitume de Judée.	1	15	
Balaustes.	1	14	
Benjoin.	3	10	
Bistortes.	1		
Cinnabre en pierre.	4	10	
Céruse.	22 liv. 2	25	le quintal.
Camphre.	3	10	
Cannelle fine.	11	10 s.	13 liv. 15 l.

La suite à l'ordinaire prochain.

Avis sur la Gazette de Santé.

Cet ouvrage étant spécialement destiné pour les Habitans de la campagne & pour ceux des villes qui sont étrangers à l'art de guérir, nous prions instamment MM. les Seigneurs, les Evêques, les Abbés & les Curés, d'en répandre le Prospectus dans leur Terre, leur Diocèse, leur Abbaye & leur Paroisse, & d'inviter tous ceux à qui ces feuilles parviendront, de nous faire part des moindres découvertes sur la conservation & le rétablissement de la santé des hommes & des animaux. Déjà les plus distinguées, ont donné l'exemple. Puisse-nous en réunissant ainsi les recherches des amis de l'humanité, réunir aussi la pluralité des suffrages.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de Santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter ;
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 8 Juillet 1773.

De Pavie, le 15 Juin.

UN Médecin de cette Ville a avancé dans un Discours Académique, que la maniere dont on se nourrit de nos jours étoit dangereuse. Le régime de Pythagore est à-peu-près celui qu'il conseille. Pour donner plus de crédit à son opinion surannée & peu suivie, l'Auteur de ce Discours essaye de combattre les expériences de M. Pringle sur la digestion, & semble exiger que les hommes ne se nourrissent que d'herbes, de fruits & de racines. Il s'en suivroit de ce système, que les habitans de ce Globe accoutumés depuis le commencement des siècles, à se nourrir indistinctement de végétaux, & de substances animales, au lieu d'être conduits vers ce double aliment par un penchant naturel, ont fait & font encore violence à la nature. Ainsi le dépérissement prétendu de l'espèce humaine, & l'accroissement exagéré des maladies attribuées à l'intempérance, viendroient de ce que nous suivons le régime de vie de nos peres. C'est-à-dire, que la nature qui paroïssoit veiller à notre conservation, nous auroit trompés jusqu'à présent, & que sans être plus coupables que nos ancêtres, les tristes effets de leur vicieux régime, nous étoient entièrement réservés. Comment l'Auteur qui écrivoit en Italie a-t-il pu se dissimuler la force & la vigueur des anciens Romains ? Pourrions nous oublier celle de nos Gaulois ? ces derniers au rapport de Plin envenimoient les flèches avec lesquelles ils tiroient le gibier, pour en accélérer la putréfaction ; ce qui est certainement contraire aux vues des partisans du régime de Pythagore. Nous invitons le Médecin de Pavie à consulter les Voyageurs, il apprendra que dans tous les tems & dans tous les lieux, les hommes se sont nourris d'alimens tirés des deux régnes, & que presque toujours leur force s'est accrue en raison de la nature & de la quantité des viandes qu'ils mangeoient.

De Poitiers, le 24 Juin.

On écrit de Chinon que Mademoiselle Gonne, demeurant au Château de M. du Petit-Thouars, Lieutenant du Roi de Saumur, continue de dispenser avec succès, ses soins aux personnes attaquées de la rage. Ses moyens sont ceux que les gens de l'art ont coutume d'employer. C'est-à-dire la saignée, le bain, le petit lait, les frictions avec l'onguent mercuriel, les purgations avec les pilules mercurielles, un régime doux, consistant en soupe au lait, bouillie, panade & œufs frais. Mais ces moyens sont gratuits, & M. du Petit-Thouars qui les fait administrer, fournit encore aux frais de la nourriture des malheureux hydrophobes ; générosité d'autant plus louable qu'elle est peu commune.

Dans un Village éloigné d'une lieue & demie de Civray, on voit trois enfans extraordinaires. Leur stature est médiocre, ils sont assez gros, & bien constitués. L'ainé âgé de 20 ans, n'a pas quatre pieds & demi de hauteur. Leurs paupieres, leurs sourcils & leurs cheveux sont blancs comme la neige. Cette couleur leur vient de naissance. Ils voyent avec peine, & le grand jour les fatigue au point, qu'ils sont obligés de fermer presque entièrement les paupieres, lorsqu'ils levent la tête pour mieux fixer quelque objet. La structure de leurs yeux est telle, que l'iris & la prunelle sont entièrement d'un rouge couleur de rose. Le blanc de l'œil n'a rien d'extraordinaire. La mere de ces enfans en a eu d'autres du même mari, qui ont les cheveux noirs & sont en tout semblables au commun des hommes. Le premier, le second, le cinquième & le septième enfans, sont nés avec les cheveux blancs. Le troisieme, le quatrième & le sixieme avoient les cheveux noirs. Voila de quoi exercer l'imagination des Physiologistes.

On lit dans une Lettre écrite de S. Hilaire, en Bas-Poitou, que le 10 du mois dernier, M. Moreau, Vicaire de cette Paroisse, étant

tombé en apoplexie fut jugé mort par tout ceux qui étoient alors auprès de lui : qu'heureusement M. de Ronchamps, Lieutenant des Maréchaussées à Montaigu, étant survenu, fit faire tout de suite une légère contusion à la tête & sur l'estomac de ce Prêtre, ce qui le rappella à la vie. On ajoute que M. de Ronchamps a fait employer plusieurs fois cette méthode avec succès. La manière dont ce moyen a pu produire un effet si surprenant est difficile à concevoir; mais comme il faut toujours respecter l'observation, & que l'essai n'est ni dangereux, ni difficile, il sera bon de le répéter.

Extrait d'une Lettre écrite de Lyon le 25 Juin.

« J'avois lu dans quelques Auteurs, que la
« racine de fraiser étoit légèrement amère,
« & conséquemment stomachique. Ma fem-
« me se plaignoit de maux d'estomac occa-
« sionnés par des fleurs blanches de mau-
« vais caractère, qui la jettoient dans l'épui-
« sement. Fatiguée par des remèdes de toute
« espèce, dont elle avoit fait usage sans
« fruit, elle avoit pris le parti de n'en plus
« faire aucun. Mais comme elle dépérissait de
« jour en jour, je lui conseillai au hazard de
« boire de la décoction de racine de fraiser.
« On en fut chercher dans un bois voisin, &
« le jour même on en fit bouillir une poignée
« dans pinte d'eau. Ma femme but la pinte
« entière dans la journée. Le lendemain elle
« recommença, & ne se dégoutant pas de
« cette boisson, elle la continua à la même
« dose pendant un mois entier. Elle crut
« alors, s'apercevoir du mieux. Ses diges-
« tions étoient meilleures, l'écoulement
« paroissait diminué, & la couleur en étoit
« moins mauvaise. Le second mois amena un
« changement plus remarquable; la matière
« de l'écoulement devint épaisse, blanche,
« & se réduisit à quelques gouttes. Ma femme
« engraissoit, & reprenoit des forces. Encoura-
« gée par ce succès, elle continua son remède
« pendant un troisième mois, au bout duquel
« elle eut la satisfaction de se voir délivrée
« d'une incommodité qui, si elle ne fait pas
« mourir, n'en est pas moins insupporta-
« ble. Vous pensez bien, Monsieur, qu'une
« pareille cure la détermina à conseiller son
« spécifique à d'autres Dames de sa connoi-
« sance, qui étoient dans le même cas :
« toutes s'en sont bien trouvées. Ma femme
« prenoit du riz à son dîner & à son souper,
« avant & pendant l'usage de la décoction de
« racines de fraiser des bois. Je ne sçai s'il
« faut nécessairement employer cette espèce,
« & si l'usage des farineux ajoute à son effi-
« cacité. J'observerai seulement, que la ra-
« cine de fraiser n'est point rafraichissante,

« qu'elle échauffe au contraire, & que parmi
« les femmes à qui j'en ai vu faire usage, quel-
« ques-unes ont été obligées de le suspendre
« pendant plusieurs jours, pour cette raison »

De Paris le 4 Juillet.

Une des femmes de Chambre de Mde. de Sar-
tine, relevant de couches le 21 du mois der-
nier, tomba morte au moment même de sa
première sortie. L'ouverture de son cadavre
ayant été faite le lendemain par M. Didier
Maître en Chirurgie, en présence de MM.
Raulin & de Lassaigne, Médecins du Roi,
ces MM. trouverent les veines de la tête &
du bas-ventre en bon état. Mais à l'ouverture
de la poitrine, les poulmons paroissaient livides
à leur superficie & parsemés de taches vio-
lettes. Leur substance étoit remplie de vé-
ritable lait, que la moindre compression fai-
soit découler des vésicules. C'est donc au lait
seul, qu'il faut attribuer une mort qu'on eût
pu prévenir en laissant évacuer cette humeur
par le sein, au lieu de la forcer, comme on a
coutume de le faire, à refluer vers des cou-
loirs destinés à des fonctions différentes. Que
de maux naissent de ce renversement de l'or-
dre naturel ! Les dépôts laiteux, les fièvres
miliaires & putrides, les fleurs blanches abon-
dantes, les douleurs des membres, les en-
gorgemens glanduleux, les skyrrs, les ul-
cères, les cancers à la matrice, sont autant
de suites de cette dangereuse pratique. Puissent
les femmes connoissant mieux leurs intérêts,
nourrir enfin leurs enfans ! A la douce satis-
faction d'être véritablement mères, elles réu-
niront l'avantage non moins précieux, d'écar-
ter les dangers qui les environnent, & qui sem-
blent être une juste punition de la violence
qu'elles font à la nature.

Un particulier croyant avoir trouvé le dis-
solvant universel des Philosophes, qu'il appel-
loit avec emphase son alkaest, proposa son se-
cret à M. le Maréchal de Biron. Ce Seigneur
exigea de lui des expériences préliminai-
res, & lui permit de les faire à l'Hôpital des
Gardes Françaises, en présence de quatre
habiles Chymistes, MM. Rouelle, Baumé,
Azemat, & la Cassaigne. L'alkaest devoit dis-
soudre le fer & lui faire perdre sa forme &
ses propriétés métalliques. Après différentes
distillations & cohobations, le Chymiste ob-
tint une liqueur couleur d'ocre, dans laquelle
il prétendit que le fer étoit dissous, suivant les
conditions qu'il s'étoit lui-même imposées.
Cependant on fit avec cette liqueur de l'ancre
& du bleu de Prusse. On en obtint encore un
précipité noir, lequel séché dans un creuset
avec du charbon & de l'huile d'olive, fut
entièrement attirable par l'aimant. Enfin on

mêla 76 grains de ce précipité avec le même poids d'or pur, & le culot qui résulta de la fusion subit également l'attraction magnétique. Il restoit à connoître la nature de cet alkaest si vanté. Rien ne fut si facile. Ce dissolvant merveilleux n'étoit autre chose que l'esprit de sel. On n'imagine pas comment dans ce siècle éclairé, l'ignorance ose braver les regards pèrgans de la Chymie. Que de faiseurs d'expériences & de gens à secret auroient été démasqués, si leurs prétendues découvertes, loin d'être pronées par l'enthousiasme, avoient été soumises à des épreuves aussi juridiques !

Remede contre le scorbut, les ulceres des jambes, & les boutons du visage.

Prenez parties égales de fleurs de souffre & de crème de tartre ; incorporez le tout avec suffisante quantité de sirop de limon. On avale chaque matin gros comme une petite noix de cette opiate pendant quinze jours, on se repose ensuite pendant huit jours, continuant de cette maniere, jusqu'à ce que le remede ait produit son effet. Cette préparation très-connue en Angleterre, a eu en France d'heureux succès. Nous l'avons vue sur-tout réussir dans les ulceres opiniâtres des jambes, presque toujours causés par un vice scorbutique. Elle est simple, facile, peu couteuse, & pourroit servir de remede préservatif & curatif du scorbut dans les longs voyages de mer. Nous en conseillons l'usage à ceux qu'une habitation humide & marécageuse expose à cette maladie. Les femmes doivent s'en abstenir pendant leurs règles.

LIVRES NOUVEAUX.

Elémens de Pharmacie Théorique & Pratique, par M. Baumé, Maître Apothicaire de Paris, & Démonstrateur en Chymie, nouvelle édition, revue & considérablement augmentée, in-8. à Paris chez Samson, Libraire, Quai des Augustins, prix, 7 liv. rel.

On trouve dans cet ouvrage, dont plusieurs éditions ont assuré le succès, toutes les opérations fondamentales de la Pharmacie, avec leur définition, & une explication de ces opérations par les principes de la Chymie ; la maniere de bien choisir, de préparer & de mêler les médicamens ; les moyens de distinguer les bonnes drogues, de celles qui sont falsifiées ou altérées, les recettes des médicamens nouvellement mis en usage, & les principes fondamentaux de plusieurs arts dépendans de la Pharmacie, tels que l'art du Confiseur, du Distillateur, &c.

Dictionnaire Minéralogique & Hydrologique de la France, 2 vol. in-12. à Paris, chez Costard, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais.

Ce Dictionnaire dont M. Buchos est Auteur, renferme tout ce qui a été publié jusqu'à présent, concernant la nature des Eaux Minérales, les sources d'où elles coulent, la maniere dont on les employe, & les effets qu'elles produisent. On doit beaucoup de reconnaissance à l'Auteur, dont le zèle infatigable se porte toujours vers des objets vraiment utiles.

Détail des succès de l'établissement, que la Ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées. A Paris, chez Lottin l'aîné, Imprimeur Libraire, rue Saint Jacques, 1 petit volume in-12. Cette brochure contient les différentes instructions qui sont relatives à cet établissement, & la maniere dont on doit faire usage des objets contenus dans la boîte où se trouvent réunis les principaux secours qu'on doit administrer aux noyés. On y a joint une notice Chronologique des différens ouvrages publiés sur cette matiere, depuis 1770. Nous ferons connoître incessamment cette production très-intéressante.

Suite de la maniere dont les Médecins Tonquinois traitent leurs malades.

Les morsures de serpent sont très-communes dans le Royaume de Tonquin, mais il est facile d'en guérir. Les Médecins ont une petite pierre semblable à une châtaigne, dont la vertu paroît miraculeuse. On la nomme pierre de serpent. Quand on a été mordu par quelque reptile venimeux, on exprime le sang de la plaie & l'on y applique cette pierre. Dabord elle s'attache à la blessure, dont elle attire peu-à-peu le poison. Lorsqu'elle en est imprégnée, elle tombe, & on la lave dans du lait ou dans l'eau, dans laquelle on a soin de délayer un peu de chaux. Puis on l'applique de nouveau sur la plaie, dont elle se détache d'elle-même, après en avoir absorbé tout le venin.

Le pourpre, maladie fort dangereuse en Europe, n'est point mortel dans le Tonquin. Pour s'en guérir, les Tonquinois prennent une moële de jong, la trempent dans l'huile, l'allument & l'appliquent successivement sur toutes les marques du pourpre. La chair alors se fend avec un bruit pareil à celui d'une petite fusée. Aussitôt on en exprime le sang corrompu, & l'on finit par frotter les plaies avec un peu de gingembre. Ce remede au rapport des Missionnaires, produit des effets qui ne permettent pas de douter de son efficacité.

Il faut croire que la morsure des serpens du Tonquin n'est pas venimeuse, sans cela il seroit difficile de concevoir, comment on peut en guérir de cette maniere. La pierre de serpent peut être regardée comme absorbante & dessicative. C'est vraisemblablement pour

augmenter cette propriété, qu'on a coutume de la tremper dans l'eau de chaux, après qu'elle s'est détachée, pour l'appliquer ensuite une seconde fois.

La manière dont les Tonquinois traitent le pourpre, est celle que les Orientaux emploient si utilement contre plusieurs maladies. Les Médecins d'Europe, sur-tout ceux d'Angleterre, se rapprochent de cette pratique, par le fréquent usage qu'ils font des vésicatoires.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Traitement éprouvé de la maladie des Bœufs, connue vulgairement sous le nom de CHARBON.

Cette maladie a deux périodes. Le premier est marqué par une forte inflammation. Les signes de la putridité qui en est la suite, caractérisent le second. Dans le premier période on a coutume de saigner l'animal à la queue, de lui faire des ligatures aux oreilles, des incisions le long de l'épine, de lui passer un féton au poitrail, de lui donner des breuvages avec le quinquina, & de le faire gargariser avec le vinaigre & le poivre ou avec un autre mélange irritant. Il est pourtant avantageux de simplifier ces moyens & de les réformer en partie. La méthode suivante a parfaitement bien réussi.

Traitement du premier état de la maladie.

Dans ce premier état, saignez les Bœufs malades à la jugulaire, omettez les scarifications & le féton, & répétez la saignée au même endroit jusqu'à ce que l'inflammation soit modérée. Donnez à l'animal trois fois par jour, des lavemens emolliens, faits avec une décoction de mauve, à laquelle ajoutez de l'huile d'olive, du miel commun, & du crystal minéral. Mettez l'animal au son & à l'eau blanche, & ne lui donnez de nourriture que le moins que vous pourrez.

Faites-lui prendre matin & soir avec la corne, une livre d'infusion de pariétaire, dans laquelle vous aurez préalablement dissous une once de nitre; & ayez soin de délayer dans la boisson blanche, une quantité

suffisante de vinaigre, jusqu'à ce qu'elle ait un goût aigrelet agréable. Faites encore diffoudre environ un gros de camphre dans un verre d'eau de vie, & après avoir délayé cette teinture dans demi-septier d'eau, donnez-la chaque jour à l'animal, environ deux heures après le breuvage nitreux.

Lorsque l'inflammation commencera à s'apaiser, substituez au nitre un gros de sel ammoniac. On a vu dans quelques Bœufs l'inflammation occuper la bouche & l'arrière bouche, même la langue se séparer par mortification & par gangrène. Pour prévenir cet accident, préparez une injection avec une poignée de feuilles de plantain, autant de celles de ronce & d'aigremoine que vous ferez bouillir dans quatre livres d'eau; délayez dans la décoction, deux gros de sel Ammoniac. Cette injection poussée plusieurs fois dans le jour par les nazeaux & par la bouche, détergera la partie & remplira l'indication.

La suite à l'ordinaire prochain.

Suite du prix courant à Marseille dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la Médecine des Hommes & dans celle des Animaux.

Argent vis.	3 l.	7 f. 6 d.	la liv. poids
Acorus Verus.	1	15	[de table.
Antimoine.	45		le quintal,
Colle de Poisson.	4	10	
Cacao de Caraque.	1	8	
Des Isles.		11	
Calamus Aromaticus.		10	
Cevadille.	1	14	
Casse.	26		le quintal,
Cachou.	2	10	
Crème de Tartre.		11	
Corail rouge.		14	
Cantharides.	4		
Coloquinte.	1	10	
Café du Levant.	1	8	
Des Isles.		12 à 14 s.	
Chaquerville.	1	16	
Cumin.		8	
Coralline.		5	
Carabé.	2	5	
Safran des métaux	1	4	

Avis sur la Gazette de Santé.

Cet ouvrage étant spécialement destiné pour les Habitans de la campagne & pour ceux des villes qui sont étrangers à l'art de guerir, nous prions instamment MM. les Seigneurs, les Evêques, les Abbés & les Curés, d'en répandre le Prospectus dans leur Terre, leur Diocèse, leur Abbaye & leur Paroisse; & d'invier tous ceux à qui ces feuilles parviendront, de nous faire part des moindres découvertes sur la conservation & le rétablissement de la santé des hommes & des animaux. Déjà les Médecins & les Chirurgiens les plus distingués ont donné l'exemple. Puisse nous en réunissant ainsi les recherches des amis de l'humanité, réunir aussi la pluralité des suffrages.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 15 Juillet 1773.

De Goettingue, le 18 Juin.

LES accidens causés par l'insalubrité de l'air, avoient porté l'Académie Royale des Sciences de cette Ville, à demander pour sujet du prix de Physique de l'année 1771, quelle étoit la nature des vapeurs mortelles aux animaux, qui s'élevent dans les Grottes voisines des Eaux Minérales; si elles empêchoient l'air de servir à la respiration, en lui faisant perdre son élasticité, & si leur activité retrécissoit les vésicules pulmonaires, ou bien si elles agissoient sur le cerveau. Peu satisfait des Mémoires présentés, cette Compagnie propose de nouveau la même question pour l'année 1775. Il est à désirer qu'on découvre enfin la nature de ces émanations méphytiques, qui malheureusement ne sont guères connues que par leurs funestes effets. Ces exhalaisons auxquelles on a donné le nom de moffettes, sont rares en France. Il y en a cependant une aux environs de Montpellier. On en a observé autrefois une autre à Toulouse, dans un puits creusé hors les murs de la Ville proche le canal: une troisième à Paris sur le Mont-Parnasse, & quelques-unes qui n'ont été que momentanées; telle fut celle qui causa la mort d'une paysane à un endroit nommé Gargan, au village de la Bonne-Vallée, près Vintimille. L'expérience qu'on repette souvent pour les curieux en Toscane, dans la fameuse Grotte du Chien, indique ce qu'il faut faire en pareil cas pour secourir les hommes. Lorsque le chien a été suffoqué par les vapeurs de la grotte, on l'en retire & on le plonge dans l'eau d'un lac voisin, d'où il sort parfaitement revenu de cette mort artificielle. La même chose arrive, si l'on se contente de laisser l'animal à l'air libre: ce qui prouve qu'on peut se passer de l'immersion conseillée par quelques Auteurs. On a également observé que la saignée & l'émétique étoient plus nuisibles qu'utiles. Les secours qu'on pourroit joindre à l'air libre & pur, sont ceux que la ville de Paris fait administrer si utilement aux noyés.

Une précaution qu'il semble d'abord inutile de rappeler, mais que des accidens trop fréquens ne permettent pas de passer sous silence, c'est de ne point se transporter précipitamment dans le foyer de la moffette. La mort d'une seule personne a toujours entraîné celle de plusieurs autres, qu'un zèle inconsidéré conduisoit à leur secours. On n'oubliera jamais l'histoire du Boulanger de Chartres, dont les deux fils, la femme, une servante & un ami périrent successivement dans la fumée de la braise, pour s'être voulu mutuellement secourir sans se précautionner. On ne doit descendre dans des souterrains infectés, qu'après avoir donné de l'air, essayé si la flamme d'une chandelle ne s'y éteint pas, & si les chiens ou d'autres animaux en reviennent vivans: encore est-il prudent de n'en retirer les personnes suffoquées, qu'au moyen de crochets attachés à des cordes, ou à de longs bâtons.

De Londres, le 25 Juin.

L'insuffisance des secours employés jusqu'à présent contre la passion iliaque, vulgairement dite *miserere*, ont déterminé le Docteur Simé à proposer aux gens de l'art, de charger les malades de couvertures, afin de provoquer une sueur abondante, sans toutefois négliger la saignée, qui doit toujours précéder cette opération. Son but en faisant ainsi transpirer, est de diminuer la vivacité des douleurs d'entrailles, & de faire en sorte que l'estomac puisse conserver au moins pour quelque tems, les médicamens ordinaires, qui sans cela deviendroient inutiles. M. Simé fonde son opinion sur la pratique de Sydenham dans certaines fièvres pestilentiellles accompagnées du *cholera morbus*, ou trouble galant. En effet cette manière de détourner vers la peau les matières acres qui irritent l'estomac & les intestins, avoit fort bien réussi à l'hipocrate Anglois. Sydenham même remarque qu'il obtenoit plutôt des succès, par le simple poids des cou-

vertutes que par les potions sudorifiques qui presque toujours incendioient l'estomac, sans produire l'effet désiré. Le traitement du *miserere* adopté par M. Simsé, pourroit donc être utile pour modérer le cours d'une maladie dont les progrès sont ordinairement très-rapides. Ajoutons en faveur des gens de la campagne, que le mercure coulant, les balles de plomb, les boules antimoniales, & l'émétique conseillés dans ces momens pressans, par des personnes peu instruites, loin de remédier à la maladie, sont autant de moyens d'agacer les intestins & d'exciter le vomissement justement redouté. Dans ce cas, mettant à profit le calme obtenu par les sueurs, il est plus sûr de donner au malade des purgatifs en lavage, tels que deux onces de tamarins, & une once de sel de saignette délayés dans pinte d'eau commune, & pris par verres toutes les heures, ou bien trois onces de manne & un gros de crème de tartre dans six verres d'eau ou de petit lait, pris à la même dose & dans les mêmes intervalles. Si le vomissement provenoit de l'étranglement de l'intestin dans les anneaux du bas ventre, ce qu'on reconnoitroit à la tumeur dure & douloureuse des aines, il faudroit alors répéter plusieurs fois la saignée, tenir le malade couché sur son dos, les cuisses rapprochées du bas ventre, appliquer sur la tumeur des cataplasmes faits avec la mie de pain bouillie dans le lait; donner au malade des lavemens préparés avec une décoction de feuilles de mauve, de pariétaire & de graine de lin; lui faire avaler toutes les heures une cuillerée ou deux d'huile d'amandes douces; prescrire pour sa boisson le petit lait clarifié, l'eau de veau, l'eau de poulet, la limonade, ou l'eau commune sur pinte de laquelle on auroit dissous demi-once de pulpe de tamarins; le mettre enfin dans les mains d'un Chirurgien habile, pour faire rentrer le boyau par le simple attouchement, ou le dégager par l'opération, si l'opiniâtreté du mal laissoit entrevoir des suites fâcheuses.

De Mont-Dauphin, le 4 Juillet.

La femme d'un tailleur de pierre, âgée d'environ 22 ans, accoucha il y a environ deux mois, d'une fille, qui par la construction singulière de sa tête, alarma fort la Sage-femme & tous ceux qui furent présens. Le visage de cet enfant étoit assez régulier depuis le menton jusqu'aux yeux, dont les paupières épaisses terminoient le haut de la tête. Le front manquoit absolument. Il y avoit au-dessous des yeux un enfoncement, au milieu duquel s'élevoit un morceau de chair en forme de crête triangulaire, environnée de petits

cheveux noirs. Le derrière de la tête ayant très-peu d'étendue, étoit applati, & s'unissoit à un cou très court. Le reste du corps paroissoit bien conformé. Cette petite fille étoit grande pour un enfant qui vient de naître; ses pleurs ne ressembloient pas à ceux des enfans ordinaires, elle ne pouffoit que des sons mal articulés, elle avoit d'ailleurs de la force & de l'embonpoint; & avaloit le lait qu'on lui presentoit. Toutes les fois qu'on touchoit à la petite crête, son visage devenoit noirâtre, & on la voyoit s'affoiblir. Cet attouchement qu'on a souvent répété & le froid auquel l'enfant a été long-tems exposée, sont regardés par M. Brouillard, Chirurgien de l'Hôpital Militaire de Mont-Dauphin, auteur de cette observation, comme les deux causes de sa mort, arrivée 24 heures après sa naissance. A l'ouverture de cette tête, on ne trouva ni cerveau, ni cervelet, ni rien qui en eût l'apparence. Le cuir chevelu étoit fort épais. La petite crête déjà remarquée, n'étoit qu'un prolongement d'un morceau de chair à-peu-près du volume d'une noix médiocre, qui remplissoit un espace de même diamètre, entre un petit segment de l'os frontal, & une petite portion de la partie inférieure de l'occiput. Il n'y avoit des os du crâne, que ceux qui en forment la base; les os pariétaux manquoient, ainsi que toutes les portions plates des temporaux, de l'os du front & de celui par lequel la tête est postérieurement terminée. La moëlle épinière commençoit au grand trou occipital & continuoit comme à l'ordinaire dans le canal osseux de l'épine du dos. Tous les vicerés du bas ventre paroissoient parfaitement conformés. Etrange jeu de la nature! on peut donc vivre sans cerveau, sans cervelet, & la moëlle épinière suffit seule au soutien & à la vie des nerfs qui en émanent; que deviennent alors les différens sièges de l'âme, imaginés avec tant de confiance par divers Physiciens; cette fameuse glande pinéale, ces corps canellés, ce centre ovale, le cervelet même, dans lesquels chacun d'eux a cru pouvoir placer à son gré, le moteur & le modérateur de notre machine?

De Paris le 12 Juillet.

Nous avons promis de rendre un compte particulier des secours administrés aux noyés dans cette ville par l'ordre & la bienfaisance de MM. le Prévôt des Marchands & Echevins de Paris; & nous sommes d'autant plus empressés à remplir cette tâche, qu'en publiant ces secours, nous trouvons l'occasion de payer le tribut public de reconnaissance que tout citoyen doit au respectable Auteur d'un établissement si utile. Les moyens de secourir un

noyé, consistent, 1°. A le déshabiller, l'effuyer avec une flanelle, l'envelopper dans une couverture, l'agiter en différens sens, le laisser peu sur le dos, le tenir chaudement, s'il est possible, sans cependant lui intercepter l'air. 2°. De faire entrer de l'air dans ses poumons, en lui soufflant dans la bouche, par le moyen d'une canulle, ou d'une gaine de couteau tronquée par le bout, & lui pinçant les deux narines. 3°. D'introduire dans ses intestins la fumée de tabac par le fondement, soit avec la machine fumigatoire qu'on trouve dans les Corps de Gardes de Paris (mais qu'on vent deux louis, & qui ne peut être achetée par les gens de la campagne,) soit en se servant de deux pipes, dont le tuyau de l'une sera introduit avec précaution dans le fondement de la personne retirée de l'eau, les deux fourneaux appliqués l'un sur l'autre, tandis que quelqu'un soufflera la fumée du tabac par le tuyau de la seconde pipe: ce qui est à la portée de tout le monde. 4°. De lui chatouiller le dedans du nez & de la gorge avec la barbe d'une petite plume, de lui souffler dans le nez, du tabac, & de présenter sous son nez de l'esprit volatil de sel ammoniac, que l'on peut préparer tout de suite en dissolvant du sel ammoniac dans de l'eau de chaux, ou de la fleur de chaux, dans la solution de sel ammoniac. 5°. De lui frotter toute la surface du corps avec de la flanelle trempée dans de l'eau-de-vie camphrée, ou dans toute autre eau spiritueuse, & de lui faire prendre ensuite une cuillerée de cette liqueur. 6°. Enfin de continuer longtems tous ces secours, la persévérance étant d'autant plus nécessaire que ce n'est souvent qu'après deux ou trois heures d'un travail non interrompu, que le noyé donne les premiers signes de vie. Cette méthode dont le succès se multiplie tous les jours dans Paris peut être employée comme nous l'avons déjà remarqué, dans les suffocations causées par les moffètes, par la vapeur du charbon, par le plomb des fosses, & par d'autres émanations putrides.

Poudre purgative pour la goutte.

Prenés semences de chardon béni, Carthame diagrede, racines de salze pareille de chaque 4 gros; squine, gayac, crème de tartre de chaque 1 once; séné mondé, canelle, de chaque 2 gros. Réduisez le tout en poudre très-fine.

Il faut pulvériser à part la racine de chardon béni, séparer l'écorce de celle de carthame & la réduire en pâte dans un mortier, avant que de la mêler aux autres substances.

Cette poudre est un très-bon purgatif, on s'en sert avec succès contre la goutte. On en prend un gros au commencement de chaque mois, mais jamais pendant l'accès. Nous en

avons éprouvé des bons effets sur des gouteux à qui nous l'avons conseillée.

LIVRES NOUVEAUX.

La Cuisine des Pauvres. Dédiée aux Etats de Bourgogne, par M. Varenne de Beost. A Dijon chez Defay, Imprimeur. C'est le titre d'une collection les meilleurs Mémoires, publiés pour remédier aux accidens imprévus de la disette des grains, & où l'on indique des moyens aux personnes peu aisées, de vivre à bon marché dans tous les tems. Cette simple annonce suffit pour faire connoître le mérite de l'ouvrage & le patriotisme de l'Auteur.

Histoire de l'Inoculation de la petite vérole, ou Recueil de Mémoires, Lettres, Extraits, & autres écrits sur la petite vérole artificielle. Par M. de la Condamine, de l'Académie Française & des Sciences. 1 vol. in-12, rel. à Paris chez Pankouke Libraire rue des Poitevins.

Le nom de l'Auteur prévient en faveur de ce recueil, intéressant par son sujet & par le choix des pièces qu'il renferme.

Médecine des Chinois tirée des nouvelles Lettres Edifiantes.

Les Chinois, à l'imitation de presque tous les peuples d'Orient, usent de la feuille de bethel comme d'un souverain remède contre toutes les maladies qui attaquent la poitrine ou l'estomac. L'arbrisseau qui la porte croît comme le lierre, & serpente au tour des arbres. Cette feuille est d'une forme longue, ayant le bout pointu, & s'élargissant dans sa queue. Sa couleur est d'un verd naissant. Ils la couvrent le plus souvent de chaux vive & mettent au milieu une noix d'areca, qui ressemble beaucoup, quant à la figure, à la noix muscade. Ils machent continuellement ces feuilles, & prétendent que cette composition affermit les gencives, fortifie le cerveau, chasse la bile, & sert de préservatif contre l'asthme, maladie fort commune dans ces climats. Les Chinois portent le bethel & l'areca, dans des boîtes & offrent ces feuilles quand ils se rencontrent, comme on offre du tabac en Europe.

Les Missionnaires n'ont pas détaillé tout ce qui concerne le bethel. D'autres voyageurs apprennent que les Indiens ayant maché pendant quelque tems la noix d'areca & les feuilles de bethel, qu'ils ont toujours la précaution de soupoudrer avec de la chaux commune, ou à son défaut, avec des coquilles brûlées, ils la mettent dans un plat; & que de ce mélange qui fermente avec rapidité, ces peuples préparent une liqueur, à laquelle ils ont donné le nom de bethel, tiré de la feuille même qu'ils employent pour cette opération dégoûtante.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Traitement du second période du Charbon.

L'extrême foiblesse du bœuf malade est un indice du second état de la maladie, c'est-à-dire du tems où l'inflammation se dissipe, pour faire place à la corruption des humeurs, & au délabrement des solides qui en est la suite. Il convient alors de donner à l'animal un breuvage composé d'une poignée de racine de chélidoine, cuite dans une livre de vinaigre rosat jusqu'à la diminution d'un tiers, & d'ajouter à la colature une once de thériaque. On partage ce breuvage en deux parties égales, dont on en donne une chaque jour, le matin à jeun, ayant attention de bien couvrir le bœuf malade, après l'administration de ce remède. Dès que l'animal est un peu revenu de son affaiblissement, on substitue le breuvage suivant au précédent. Prenez une once de racine d'Angélique, en poudre, délayée dans une livre de vin rouge, & donnez la en deux fois à l'animal; la première partie le matin à jeun, & la dernière dans la journée. A mesure que les symptômes diminuent, faites prendre tous les jours deux fois par jour, un gros de quinquina chaque fois, dans une forte décoction de racine d'énulla campana ou aulnée. Et continuez ainsi jusqu'à la convalescence de l'animal.

Le Mardi six Juillet il y eut à l'Ecole Royale Vétérinaire de Paris un concours, dont nous avons été nous-même témoins. Ce concours eut pour objet, la science pratique de la ferrure des animaux. Dix-sept élèves, dont six détachés de la Cavalerie & des Dragons furent entendus sur la manière dont ils ferreroient des pieds défectueux. Ils tirèrent au sort pour savoir quels seroient les chevaux qui seroient soumis à cette opération, qui fut pratiquée sur le champ par chacun d'eux. On lut ensuite un signalement général de chacun de ces chevaux fait par ces mêmes élèves, selon ceux que le sort leur avoit départis. M. Bertin Ministre & Secrétaire d'Etat, présida à cette séance, & après avoir balancé les voix des Directeurs & Professeurs

de cette Ecole, il adjugea les prix consistant en une médaille d'argent sertissée d'or & suspendue à une chaîne d'or, faisant trois révolutions dans la boutonnière. La première médaille fut accordée au sieur Langoïn Maréchal des Logis de Royal Pologne, la seconde au sieur Thiboulot de la Province de Franche-Comté. Les sieurs Mouton Maréchal des Logis du Régiment de Lamarche, Prince, Verrier de la Province de Flandre, & Pean de la Généralité de Tours tirèrent au sort la troisième. Le sieur Verrier l'obtint. Le Ministre attachait lui-même les chaînes à la Boutonnière de ces élèves. Ceux qui ont obtenu les médailles n'en seront décorés qu'autant qu'ils seront admis au concours des opérations. On ne peut allier plus de sûreté, plus d'adresse & plus d'intelligence à une Théorie saine & fondée sur la connoissance profonde des parties. Tous les élèves qui ont parlé & qui ont agi, nous ont paru mériter les plus grands éloges.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Cochenille.	22 l.	la liv.	poids de table.
Corne de cerf rappée.	6	& 10 s.	
Dattes.	9		
Diâam de crête.	15		
Bois de Gayac.	7		
de sassafras.	1		
Enulla campana.	1	10	
Euphorbe.	10		
Encens en sorte.	10		
Elleboro.	15		
Squine.	12		
Éponges fines lavées.	3	à 9 l.	
Fleurs de soufre.	2		
Follicules de seaué.	1	4 11. 10 s. 3 la	
Gingembre.	7		
Gentiane.	15		
Graine de kermés.	7		
Gomme ammoniac.	2	10	
Gomme Arabique.	1		
Gomme adragant.	1	14	
Gutte.	4	4	
Elemi.	1		
Bdellium.	1	4	

La suite à l'ordinaire prochain.

Avis sur la Gazette de Santé.

Cet ouvrage étant spécialement destiné pour les Habitans de la campagne & pour ceux des villes qui sont étrangers à l'art de guérir, nous prions instamment MM. les Seigneurs, les Evêques, les Abbés & les Curés, d'en répandre le Prospectus dans leur Terre, leur Diocèse, leur Abbaye & leur Paroisse; & d'inviter tous ceux à qui ces feuilles parviendront, de nous faire part des moindres découvertes sur la conservation & le rétablissement de la santé des hommes & des animaux. Déjà les Médecins & les Chirurgiens les plus distingués ont donné l'exemple. Puisse-nous en réunissant ainsi les recherches des amis de l'humanité, réunir aussi la pluralité des suffrages.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter ;
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 22 Juillet 1773.

De Londres, le 6 Juillet.

ON a publié depuis peu une nouvelle manière de fixer la foudre & de l'éloigner des matières combustibles. M. Wilson qui en est l'auteur, emploie, il est vrai, le conducteur connu, mais il exige que l'extrémité libre de la verge métallique avec laquelle on attire le tonnerre, soit aplatie. Ce changement est fondé sur ce que la forme pointue rassemble une plus grande quantité de feu électrique, & détermine la nue à se décharger. On a remarqué que la foudre tomboit particulièrement sur les grands arbres, & sur les mats des navires. L'expérience a encore appris que les corps trempés dans l'eau étoient moins électriques, c'est-à-dire qu'en se garantissant de la pluie de cette manière, on risque tout, & qu'on ne risque rien en prenant le parti contraire. Cependant aussi-tôt qu'il tonne, soit peur de l'orage, soit dessein de se garantir de la pluie qui l'accompagne presque toujours, les voyageurs, les payfans, ou les matelots ont coutume de s'abriter, les uns sous les arbres, & les autres sous la hune du grand mat, ou du mat de mizaine. Le mince avantage de n'être pas mouillé, pourroit-il balancer le danger certain d'être frappé de la foudre ?

Dans un livre intitulé, *Essai sur le fer & sur l'acier*, M. Henri Horn qui l'a composé, indique le moyen d'enlever au charbon de terre sa puanteur, & de le mettre en état de remplacer le charbon de bois. Pour cet effet il conseille d'allumer la première espèce de charbon dans un four, de l'y laisser brûler jusqu'à ce que la flamme & la fumée ne soient plus chargées d'exhalaisons sulfureuses, de fermer ensuite le four, & d'en lutter exactement l'ouverture. Mais il faut éviter d'approcher de ces émanations sulfureuses. Et de quelle manière qu'on se serve ensuite de ce charbon, ou du charbon de bois & de la braise, il convient de ne les brûler qu'à l'air libre ou sous le tuyau d'une cheminée. Les pauvres qui ne

peuvent pas acheter du bois, usent de la braise avec trop de confiance ; aussi ne se passe-t-il pas d'hiver sans qu'il ne leur en arrive quelque accident ; sur-tout dans les grandes villes. Nous avons donné les moyens d'y remédier. Les lavemens d'air fixe pourroient encore être utiles contre les effets de la vapeur de la braise & du charbon.

De Saint Pierre-le-Moutier en Nivernois,
le 11 Juillet.

Les Chirurgiens de cette ville employent depuis peu avec succès contre la tumeur appelée charbon, un remède qui leur a été communiqué par M. du Bled du Boulois, Lieutenant Général de Police, & dont ce généreux citoyen a fait sur lui-même l'épreuve la plus heureuse. On le prépare en mettant devant le feu, dans un pot de terre, une livre de poix blanche, & un quarteron de brique calcinée qu'on mêle bien ensemble, & dont on forme ensuite un rouleau. Il faut appliquer cet onguent sur le charbon & le renouveler matin & soir. Le plus souvent la tumeur creve d'elle même, autrement il faut l'ouvrir avec la pointe d'une lancette. Mais de telle manière qu'elle aboutisse, on assure que ce topique, guérit parfaitement en peu de jours. On ne risque rien d'essayer de ce secours innocent, qui peut-être n'a pas toute l'efficacité qu'on lui attribue, mais qui certainement ne peut faire aucun mal.

De Nanci, le 13 Juillet.

L'ouvrage publié au commencement de cette année par M. Didelot sous le titre d'*Avis aux gens de la campagne*, est toujours recherché & mérite de l'être. On peut le regarder comme un supplément à l'avis au peuple, de M. Tissot, sans qu'il soit cependant autant à la portée du commun des lecteurs que cette dernière production, claire, précise & peut-être unique dans son genre. Les avis de M. Didelot sont ceux d'un bon citoyen & d'un Médecin

éclairé. La saignée lui paroît rarement convenir aux payans, qui mal nourris pour l'ordinaire & faisant beaucoup d'exercice, pèchent en effet, plutôt par la qualité, que par la quantité du sang. Le Médecin de Nanci s'élève encore contre le trop fréquent usage des purgatifs, parmi lesquels il faut surtout comprendre ces poudres purgatives mystérieuses, que leurs prétendus inventeurs administrent indistinctement à tout le monde, sans distinction, ni pour l'état, ni pour l'âge, ni pour le sexe des malades, & dans le seul dessein de faire fortune au dépens du citoyen crédule, dont ils détruisent souvent le tempérament.

Outre les détails de pratique qui rendent l'ouvrage de M. Didelot, intéressant, on y trouve plusieurs observations essentielles, parmi lesquelles il en est une que nous ne pouvons nous dispenser de rapporter. Un homme de campagne peu instruit dans l'art qu'il exerçoit, ayant entendu parler du succès de l'opération césarienne, forma le projet de la tenter, non dans le cas de la mort de la mère, ou quand des obstacles insurmontables s'opposent à la sortie du fœtus, mais aussitôt que les femmes auroient peine d'accoucher. Appelé chez une de ses voisines qui étoit en travail depuis 24 heures, sans la toucher ni sans s'informer si l'enfant venoit bien ou mal, il lui proposa l'opération, & l'ayant décidée, il l'opéra tout de suite. L'infortunée mourut avant la fin de l'opération. On n'a pas d'exemple d'une pareille barbarie. Ainsi la fonction la plus naturelle sera toujours interrompue, troublée, renversée par l'ignorance impatiente! puissent les gens de la campagne, instruits par cette terrible leçon, ne s'adresser qu'à des Chirurgiens habiles lorsqu'il s'agit d'opérations majeures, ou à leur défaut, s'abandonner entièrement à la nature, plutôt que d'être ainsi maltraités par de mains cruelles & inexercées.

De Poitiers le 15 Juillet.

Il y a depuis le Havre de Saint-Gilles, ou Croix de Vie, quatre à cinq lieues de côtes, le long desquelles on trouve de tems en tems une substance inconnue, que l'on soupçonne être du véritable ambre gris. Cette espèce de bitume y est poussée pendant les grandes tempêtes, après que la mer a brisé son fond. Ce sont les termes des marins. Alors elle détache l'ambre, & le jette dans les fentes & sur la crête des rochers où l'on va le ramasser. On le trouve ordinairement liquide, mais aussitôt qu'on l'a pétri, il sèche & devient solide & compact. Les Chinois font un grand usage de l'ambre dans leur médecine. On s'en servoit beaucoup autrefois dans la nôtre;

peut-être ne l'employons nous pas assez aujourd'hui. Hoffman le donnoit comme le plus puissant confortatif, & le sédatif le meilleur dans toutes les maladies convulsives, à la dose d'un grain jusqu'à trois. D'autres Auteurs non-moins célèbres, prétendent avoir guéri des épilepsies, en l'administrant à une dose beaucoup plus forte. Il sera facile de répéter cette expérience & de multiplier les succès de ce remède, s'il est vrai que l'ambre soit commun sur nos côtes.

La maladie de la pierre tourmente si fort les hommes, & le moyen de s'en délivrer est si cruel, qu'on a cherché dans tous les tems la manière de la dissoudre sans en venir à l'opération. De tous les remèdes employés dans ce dessein, aucun n'a eu plus de célébrité que celui de Mademoiselle Stephens, quoiqu'il ait rarement rempli les promesses de son inventeur, & l'espérance des malades. Une Dame de la Paroisse de Sainte Cecile, Diocèse de Luçon en bas Poitou, plus heureuse que la Demoiselle Angloise, assure connoître le dissolvant désiré, & offre généreusement son spécifique & ses soins à tous ceux qui sont atteints de la pierre. Cette charité désintéressée, prévient en faveur du nouveau remède. Nous désirerions seulement qu'il fut connu & approuvé des personnes de l'Art, afin d'en conseiller l'usage avec confiance, & pour ne pas voir une Dame aussi charitable, courir le risque d'être confondue avec les gens à secret, qui déburent presque tous par des guérisons merveilleuses, mais qui finissent par n'en opérer aucune, faisant de leurs malades, autant de dupes que de victimes.

De Dijon, le 10 Juillet.

L'épidémie de Saulieu continue: la fièvre qui regne dans cette ville est de la nature des fièvres de prison, produites par l'infection animale. Le nombre des malades a été très-considérable & l'est encore, mais on a exagéré celui des morts. On attribue toujours cette maladie à la même cause. La Paroisse qui a été le foyer de la contagion, ne cessant pas d'être infectée, l'entrée en a été interdite à tout le monde, & l'on a défendu d'enterrer les morts pendant l'été dans les autres Eglises. C'est ce que nous apprend M. Maret, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, dans une relation curieuse & savante que nous publierons l'ordinaire prochain. Ce Médecin éclairé y désavoue sa première relation, écrite sur des bruits publics. Nous ne l'aurions jamais donnée sous son nom, si cette nouvelle annoncée, de toutes parts, de la même manière, n'avoit eu le plus grand air de vérité.

De Paris le 16 Juillet.

Il a régné dans le mois de Juin dernier des fausses pleurésies, & des peripneumonies dans cette Capitale. On a observé des petites véroles affées discrètes; des fièvres putrides qui n'étoient pas d'un mauvais caractère; quelques maux de gorge simples, & des fluxions, sur les yeux, qui se sont dissipées par le régime, sans faire le moindre remède. Le traitement de deux malades attaqués l'un de fausse pleurésie, & l'autre de peripneumonie, méritent quelque attention. Le sang du premier étoit presque entièrement dépourvu de partie rouge & sortoit de la veine comme un jet de pus. Quatre saignées faites dans l'espace de deux jours parurent soulager le malade, mais il mourut presque subitement le troisième jour de sa maladie. A l'ouverture du cadavre on trouva les poulmons totalement engoués de la même matière qui étoit sortie par la veine. L'application des vésicatoires si utiles en pareil cas, & différée par son obstination, auroit vraisemblablement mieux réussi que les fréquentes saignées. L'autre malade attaqué de peripneumonie avoit été saigné deux fois, on appliqua les vésicatoires aux jambes. Cependant le cinquième jour de la maladie, l'oppression & la douleur persisteroient, mais le pouls étoit foible, intermittent, & la mort prochaine: Cet état paroissant provenir de la gêne de la respiration, on crut devoir prescrire la saignée du pied. A peine la veine fut ouverte, que le jeu de la poitrine devint plus facile, le pouls se releva, & le malade éprouvant un soulagement remarquable, fit de jour en jour des progrès vers sa guérison, par la seule diète & l'usage de l'eau de veau. De ces deux maladies, l'une étoit entièrement catharrale & l'autre véritablement inflammatoire, différence essentielle à faire pour saigner moins dans le premier cas, & ne pas différer la saignée dans le second.

Un jeune homme âgé de 18 ans avoit passé trois jours dans un état de langueur qui faisoit craindre quelque grande maladie. Son pouls étoit foible, lent, & sa langue chargée. On lui prescrivit deux grains d'émétique dans un verre d'eau tiède. La secousse causée par le vomitif alluma la fièvre, qui devint forte & porta à la tête. Le malade fut saigné du pied le soir même, le lendemain la fièvre avoit disparu & il s'étoit fait une éruption copieuse de petite vérole, dont les boutons très-avancés étoient discrets & de bon caractère. Le reste de la maladie s'est passé sans remèdes en laissant respirer l'air pur au malade, & lui permettant de manger des soupes & des légumes. Toutes les maladies eruptives portent à

la tête & se manifestent principalement sur les bras, sur la poitrine & sur le visage. Les secousses de l'émétique portent aussi vers les parties supérieures. Ne vaudroit-il pas mieux placer ce secours avant la saignée, & n'est-ce pas à ce renversement de la pratique ordinaire, qu'est due l'éruption rapide & bénigne qui s'est faite dans le malade dont il s'agit?

Un Apothicaire ayant préparé une grande quantité de kermes minéral, le fit ensuite pulvériser & passer par le tamis. Comme cette dernière opération dura quelques jours, & que malgré les précautions prises pour retenir la poussière antimoniale, il s'en étoit envolé beaucoup; les gens de la boutique eurent, presque tous des rougeurs aux yeux, des légères envies de vomir, & un peu de mal de tête. Mais le garçon employé à mettre le kermes en poudre, en fut si fort affecté, qu'il en eut un mal de tête violent, des cuissans vives, les yeux très-enflammés & très-cuissans, des ardeurs d'urine, des envies de vomir, & sur-tout un serrement de gorge & de poitrine qui l'empêchoient d'avaler & même de respirer. Le pouls étoit fréquent, plein & ondulant; la peau sèche & aride; le ventre peu libre sans constipation; enfin le malade éprouvoit les anxiétés les plus grandes. Il a été saigné deux fois, on lui a donné beaucoup de petit lait & des lavemens avec la décoction de mauve, de pariétaire & de graine de lin. Deux jours après, par l'effet de ces seuls remèdes, les urines ont coulé en abondance, les sueurs se sont manifestées & la maladie a cessé. Cet accident doit rendre ceux qui pillent des substances corrosives ou autrement malfaisantes, plus soigneux qu'ils ne le sont pour l'ordinaire à se garantir de la poussière qui s'en élève, & qu'ils respirent souvent à grands flots. La simplicité des moyens qui ont rétabli ce malade, prouve encore que dans une infinité de cas, la médecine la plus simple, est toujours la meilleure.

Poudre calmante contre la colique des enfans à la mamelle.

Prenez vingt grains d'iris de Florence, cinq grains de safran du Gatinois, & dix grains de semence de fenouil; mêlés le tout ensemble, réduisez-le en poudre très-fine & partagez le en trois parties égales, que vous donnerez dans du lait pendant le jour, à l'enfant qui a la colique.

LIVRES NOUVEAUX.

Dictionnaire raisonné universel de matière médicale, concernant les végétaux, les animaux, & les minéraux qui sont d'usage en médecine, leurs descriptions, leurs analyses, leurs vertus, leurs propriétés, &c. recueillis de

manuscrits originaux, & des meilleurs Auteurs anciens & modernes tant étrangers que de notre pays. A Paris, chez Didot le jeune, Quai des Augustins, 4 vol. in-8. avec une table raisonnée de tous les noms que chaque pays a donné aux mêmes végétaux, animaux & minéraux.

Cette table fait tout le mérite de cet ouvrage, hors de la portée de ceux qui veulent exercer la médecine, & dans lequel on ne trouve rien de neuf, malgré les manuscrits originaux que le compilateur dit avoir consultés.

Suite de la médecine des Chinois.

Le thé est la boisson favorite des Chinois; ces peuples qui boivent rarement d'eau froide & pure, en font usage du matin au soir. Ils blâment les Européens d'en prendre trop à la fois, & prétendent que cette boisson seroit plus salutaire si l'on en usoit souvent & à petits coups. Le meilleur thé croît principalement dans la province de Nankin. L'arbrisseau qui le porte ressemble au grenadier, ses feuilles ont une odeur plus agréable, quoique leur goût soit plus amer. La fleur de thé tire sur le jaune, & sent la violette, même lorsqu'elle est sèche. La première feuille naît & se cueille au printemps, parce qu'elle est plus molle & & plus délicate. On la fait sécher à petit feu dans un vase de grosse terre, & on la roule ensuite sur des nattes couvertes de coton, pour la mettre dans des boîtes de plomb, garnies d'osier & de roseaux. Les Chinois gardent pour eux le meilleur thé. Celui qu'on apporte en Europe a souvent bouilli plus d'une fois dans les theyeres Chinoises. Ils prétendent qu'on doit boire le thé sans sucre, sur-tout le thé verd. Ceux qui trouvent trop d'amertume se contentent de mettre dans leur bouche un morceau de sucre candi, qui suffit pour huit ou dix prises. Les Missionnaires affèrent que le thé pris de cette manière, est beaucoup plus agréable & même plus sain. Nous ajouterons que le thé pris avec la crème de lait après le dîné, comme font les Anglois, est moins salutaire encore, & vicie les digestions. Il en est de même du café à la crème, pris après le repas. Rien n'est plus inconsequent que de rendre épaisse & nourrissante, une boisson qu'on prend alors pour donner du ressort à l'estomach, & faciliter la digestion des alimens, dont ce viscere est souvent surchargé.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Précautions à prendre pour le pâturage des troupeaux.

La plupart des maladies des bestiaux viennent des mauvais pâturages, & de la manière de les faire paître. A l'égard des pâturages,

les animaux profitent mieux en mangeant l'herbe verte, que l'herbe sèche. On ne doit les nourrir de foin que dans le mauvais tems, au défaut de la première nourriture. L'hiver même on leur donne des feuilles de mûrier, de peuplier & d'amandier, dont on a coupé les feuilles à la fin d'Août pour émonder les arbres. Il est plus avantageux de faire paître l'herbe au bétail; il la mange plus volontiers, & la choisit à son gré. Cependant s'il est trop éloigné des pâturages, & si l'herbe humide a besoin d'être coupée, & un peu aérée, pour être saine, sur-tout quand le bétail est délicat ou malade, il convient de ne lui donner que fauchée. L'herbe qui croît en abondance, sans autre arrosement que l'eau de pluie, est de toutes, la meilleure. Il importe encore de faire un bon choix de la pâture des animaux, dans les grandes sécheresses, lorsque les plantes graminées des prairies poussent très-peu, & que les plantes acres croissent & se multiplient. Sans cette précaution la nourriture fournie par ces derniers végétaux, jointe à la sécheresse & à la chaleur excessive de la saison, causeroient des maladies épizootiques inflammatoires.

Suite du prix courant à Marseille dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la Médecine des Hommes & dans celle des Animaux.

Gérofle.	1	16
Hermodactes.		15
Hypocistis.	1	
Huile de muscade.	21	
D'aspic.	1	5
De laurier.		15
De petreole blanche.	3	
De petreole noire.	3	
Huile de vitriol.		18
Esprit de vitriol.	1	
Jalap.	1	10
Jus de réglisse.		10
Jujubes.		7
Indigo.	8	
Iris.		11
Ipecacuana.	5	
Licharge.	22	10 le quintal.
Minium.	22	10 le quintal.
Myrrhe en sorte.	1	16
En larmes.	5	
Mirobolans.		10
Mercure doux.	7	
Noix vomiques.	1	16
Opium.	7	
Orpiment en pierre dorée.		14
Broyé.		15

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter;
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 29 Juillet 1773.

De Londres, le 12 Juillet.

LE savant Docteur Percival, dont les recherches sont toujours dirigées vers des objets utiles, a fait part au public de diverses expériences concernant l'usage du salep, bulbe d'une plante appelée satyrion. *Orchis bulbis indivisis, nectarii labio quadrifido, crenulato, cornu obtuso* lin. Comme cette plante aime les lieux secs, & quelle croit naturellement dans plusieurs endroits d'Europe, il seroit aisé de l'y cultiver, à l'imitation des Orientaux. C'est ce que conseille le Médecin Anglois, après s'être convaincu par des expériences répétées, que de toutes les substances végétales qu'on a essayé de substituer aux grains, il n'en est point, sans excepter le ris, de plus saine & de plus nourrissante. Le salep a encore la propriété singulière de déguiser le goût du sel commun. M. Percival ayant dissous un gros & demi de ce sel, dans chopine de mucilage de salep, aussi clair qu'il le faut pour pouvoir être bu, & la même quantité de sel dans chopine d'eau de fontaine, a trouvé la première boisson agréable au goût, tandis que la dernière étoit très-salée.

Le salep pourroit être joint avec avantage à la farine du bled. Le pain dans lequel il entre, leve beaucoup mieux que le pain ordinaire. C'est encore un résultat des essais du même Physicien, dans lequel cependant il n'a pu rencontrer la proportion nécessaire entre le salep & la farine de grain, pour que ce mélange ne perdît pas le goût du pain.

Ces recherches importantes, doivent engager les peuples d'Europe, à cultiver la racine du satyrion, au moins avec la même ardeur qu'on y cultive les pommes de terre. Reste à savoir si le mucilage de salep rendroit l'eau de mer aussi potable que l'eau salée artificielle? Cette découverte constatée, seroit d'autant plus précieuse, qu'elle fourniroit aux marins un moyen de se préparer dans le besoin une

boisson saine, sans l'appareil & la dépense que nécessitent ceux qu'on a employé jusqu'à présent pour y parvenir.

De Gènes, le 10 Juillet.

Une femme enceinte pour la onzième fois a eu un accouchement heureux. Mais comme le placenta ne venoit pas tout de suite après l'enfant, la Sage-femme empressée de la délivrer, a cru devoir arracher ce corps. La mere a senti tout de suite une douleur vive qui répondoit au foye; elle a pâli, son pouls est devenu très-foible, & elle a éprouvé un serrement des hypocondres, bientôt suivi d'une fièvre violente dont elle est morte. C'est encore une victime de l'impéritie & de la précipitation des Sage-femmes. Ne verra-t-on jamais ces malheurs finir? Pourquoi ne pas attendre que la nature se débarrasse elle-même d'un corps qui lui devient étranger? L'innaction momentanée de ce viscère ne doit pas donner d'inquiétude. Il revient de lui-même à l'ouvrage sans qu'on l'y excite, après quinze ou vingt minutes de repos. Rarement il est nécessaire d'introduire la main dans la matrice pour séparer le délivre. Un léger tiraillement du cordon suffit pour en déterminer la séparation. Cinquante ans de pratique avoient appris au célèbre Ruisch, qu'aucune femme ne périssoit par la rétention du placenta, lorsqu'on n'avoit pas employé de violence. Il étoit dans l'usage de le laisser des jours & des semaines entières, même plus longtemps, sans en craindre la putréfaction, tant redoutée dans les campagnes, & dont il n'avoit jamais vu d'exemple. Pourquoi craindroit-on plus dans l'accouchement des femmes que dans celui des animaux? Les Maréchaux & les Bouviers, ne sont point en peine de l'arrière-faix retenu dans une vache: ils en attendent tranquillement la sortie, qui pour l'ordinaire se fait au neuvième jour. Au lieu

qu'on risqueroit de faire tomber la matrice en suppuration si on la forçoit. Nous ne saurons encore trop recommander aux Sages-femmes de la campagne, d'user de beaucoup de ménagement en faisant l'extraction du délivre : surtout de bien prendre garde à ne pas confondre la matrice avec ce corps, comme la chose est plus d'une fois arrivée.

D'Issoudun en Berry, le 14 Juillet.

Il a régné dans cette ville une petite verole de très-mauvais caractère dont les pustules étoient plates & s'écaillaient, au lieu de suppurer. Cette maladie a eu des suites fâcheuses, même dans ceux qui en réchappoient. Sa malignité se portoit principalement sur les yeux & sur les jambes. Environ un mois avant l'épidémie, le vent du nord a soufflé, & ce vent continuoit encore le 8 Juin, deuxième mois de l'apparition de la petite verole. On n'a observé cette maladie que dans les faubourgs & les quartiers de la ville situés au-dessous du vent, dont la direction coupoit Issoudun obliquement, & dans son grand tiers. Voilà qui prouve dans les épidémies, la réalité de l'influence de l'air, reconnue par Hippocrate & par les plus grands médecins ; judicieusement remarquée par M. Fouquet, Docteur de Montpellier, dans un ouvrage que nous ferons bientôt connoître ; & plus d'une fois constatée par un vieux médecin d'Issoudun avant M. Pignot, médecin de la même ville, à qui nous devons cette observation. Ce dernier a pratiqué l'inoculation dans ces circonstances, & n'a pas eu lieu de s'en repentir. Il se propose encore d'essayer quel sera le succès de la petite verole inoculée, & le caractère de la maladie, dans la partie de la ville opposée à celle que l'épidémie a ravagée.

Une petite verole maligne, semblable à la précédente, a régné le printemps dernier, dans une ville des Cévennes en Languedoc, & elle y a fait les mêmes ravages. On a voulu en garantir les enfans par l'inoculation. Mais un accident inattendu, a ralenti la confiance avec laquelle on se livroit à cette pratique. Au milieu de l'épidémie, un enfant bien préparé fut inoculé. La petite verole parcourut tous ses tems. La desiccation & la chute des croûtes achevée, on crut les jours en sûreté, lorsque l'enfant sentit un grand frisson, auquel succéderent la fièvre, le vomissement & le délire. Ces symptômes fâcheux, ont été suivis d'une éruption de petite verole plate & confluyente, compliquée, avec une fièvre putride vermineuse, dont les redoublemens rentroient les uns dans

les autres. Les cicatrices de l'inoculation se sont rouvertes, tandis que les pustules naturelles avoient peine à suppurer ; & le malade accablé sous le poids de tant de maux, a succombé. Cet événement rendra, sans doute, les inoculateurs plus attentifs sur le choix du tems & du lieu dans lesquels ils inoculent. Insérer la petite verole au moment même de l'épidémie ; & permettre aux inoculés d'habiter la ville qui en est infectée, n'est-ce pas les exposer à avoir à la fois la petite verole naturelle & l'artificielle ? Ainsi les secours les plus salutaires deviennent nuisibles, lorsqu'ils sont mal administrés.

De Montpellier, le 16 Juillet.

La Société Royale des Sciences de cette Ville vient de publier le résultat d'une de ses assemblées publiques tenue le 25 Novembre 1771. Ce recueil est principalement composé de deux pièces, l'une concernant le climat de Montpellier, & l'autre sur la fumée de tabac.

Dans la première, M. Fouquet qui en est l'Auteur, repousse avec autant de force que de clarté, les doutes élevés en différens tems sur la salubrité du climat de Montpellier, & prouve que la bonté de ce climat, reconnue des François & des Etrangers, surtout des Anglois, consiste dans l'heureuse modification qui résulte du mélange de l'air marin avec l'air de la montagne. A l'exception de la petite verole, on n'a pas vu depuis longtemps d'épidémie grave à Montpellier. On est moins sujet dans ses campagnes voisines de la mer, aux fièvres charbonneuses & malignes, autrefois très-fréquentes ; & les habitans de la côte respirent un air plus pur & plus sain. Les maladies de la peau ont été & sont encore très-communes à Montpellier. Mais la phthisie, l'hydropisie & plusieurs sortes de fièvres y deviennent plus rares. Ce changement dépend de l'amélioration actuelle du sol, du renouvellement des eaux des étangs par l'eau de la mer, & de la diminution des exhalaisons marécageuses, par l'augmentation des feux des villages & des maisons de campagne qui s'y sont extrêmement multipliées.

La seconde pièce de ce recueil est un mémoire sur la fumée du tabac, tendant à détruire les fausses craintes qu'on avoit eu jusqu'à présent de cette fumée. Il résulte des recherches de MM. Venel & Gouan, Professeurs en l'Université de Médecine de Montpellier, qu'elle n'a d'autre incommodité, même dans les plus grandes brûlaisons, que de répandre une odeur forte & désagréable. Un malade

attaqué de phtisie au dernier degré, & dont la maison fut remplie de ces vapeurs pendant vingt-quatre heures, n'éprouva rien de plus que les autres habitans de cette même maison. Les marchandises & les meubles n'en souffrent aucun dommage sensible, & les ouvriers de tout âge & de tout sexe employés à la manufacture de tabac de Sette en Languedoc, ne sont sujets à aucune indisposition particulière, quoiqu'ils s'exposent de très-près, deux ou trois fois par an, à la fumée de cette plante, ou qu'ils en manient, entassent & enmagasinent continuellement les feuilles. Ces recherches avoient été ordonnées par la Cour des Aides de Montpellier, sur la plainte des Magistrats municipaux de la ville de Sette. La même plainte fut formée, il y a quelques années, dans cette Capitale, contre les brûlaisons du tabac qui se font dans le fauxbourg Montmartre. Les Fermiers Généraux demandèrent l'avis de la Faculté de Médecine de Paris, qui crut également que cette fumée ne pouvoit pas être nuisible.

De Tain en Dauphiné, le 20 Juillet.

M. Jourdan Recteur de l'Hopital de cette ville, est possesseur d'un remède contre l'épilepsie, qu'il fait administrer gratuitement depuis plusieurs années avec le plus grand succès. En voici la recette.

Prenez suffisante quantité de la plante appelée caille lait à fleurs blanches, pilés la dans un mortier & versés dessus en la pilant le poids d'une once de bon vin blanc. Lorsqu'elle sera bien pilée, vous l'exprimerez pour en tirer cinq à six onces de suc que vous donnerez au malade.

Cette plante est celle que Tournefort appelle *Gallium album vulgare* & Gaspard Bauhin *molugo montana Augusti-folia, vel gallium album latifolium*. On la cueille du 20 au 30 mai, ou du 20 au 30 Septembre; parce qu'il importe qu'elle soit bien en fleurs, & que c'est là le moment de sa floraison. Avant d'en administrer le suc, on prépare le malade en le faisant dîner à dix heures du matin, la veille du jour qu'il doit en faire usage. On le laisse après ce repas, sans boire ni manger jusqu'au lendemain à huit heures du matin. Alors on lui fait avaler le suc de cette plante, qui doit n'être exprimé que demie heure auparavant. Le malade se promène ensuite pendant une heure, au bout de laquelle il prend un bouillon fait avec le veau & le mouton, & continue de se promener encore une heure ou deux. Il reprend ensuite ses repas, aux heures accoutumées.

M. Jourdan donne le suc & non la décoction de la plante; ce suc doit être récemment extrait; il y prépare l'estomac par la

diète rigoureuse. Ainsi le remède ne perd rien de son énergie, & le viscère qui le reçoit, débarrassé de tout aliment, en ressent entièrement les effets. De là viennent sans doute les cures merveilleuses qu'il a opérées. Que de reconnoissance, ne devra-t-on pas à ce généreux citoyen, de la publication de son spécifique, si les essais qu'on en fera désormais, sont aussi heureux que les siens.

De Paris, le 25 Juillet.

Une Dame de cette ville étoit sujette depuis longtems à des pertes de sang abondantes, pour lesquelles on avoit inutilement tenté plusieurs remèdes-Languissante & cacochime, elle essayoit tous les jours de nouveaux accidens. Son ventre se boursoffloit, ses jambes & ses mains étoient enflées, tout faisoit craindre l'hydropisie. Cependant elle rendoit souvent du sang de la matrice, & l'on regardoit cette évacuation, comme l'effet d'une dissolution générale de ce fluide. Un Chirurgien appelé en dernier lieu, l'ayant visitée, sentit dans la matrice une excroissance polipeuse dont il se hâta de faire la ligature. L'opération a parfaitement réussi. Le polipe une fois détaché, les hémorragies ne sont pas revenues: la malade reprend visiblement ses forces & ne doute plus du rétablissement de sa santé. Il y a quelques années que le célèbre M. de la Faye fit une pareille opération dans le même cas. La femme opérée n'a plus eu d'hémorragie, & s'est bien portée depuis. Nous avons été témoins du même succès ce printemps dernier, dans une Dlle. opérée par M. Veyrer, Chirurgien non moins habile. La personne étoit auparavant malade & cacochime; elle est aujourd'hui parfaitement rétablie. Ces observations précieuses, méritent d'autant plus d'attention, qu'on voit bien des femmes faire beaucoup de remèdes intérieurs contre des pertes, dont la cause ne dépend pas des secours de la médecine, & détruire ainsi leur santé, en laissant vieillir un mal qu'elles cachent ou qu'elles ignorent, & combattant envain celui qui n'existe pas.

On avoit cru autrefois devoir proscrire l'usage de l'huile d'oeillet. Afin d'empêcher les Epiciers de se soustraire à cette défense, il fut ordonné d'y mêler de l'essence de térébenthine avant de l'entrer dans Paris, ce mélange ne permettant plus de s'en servir autrement que pour la peinture. Comme malgré cette ancienne défense, on vendoit encore de cette huile. M. le Lieutenant Général de Police a cru devoir la renouveler. Elle ne paroît cependant être que provisoire. Des recherches plus exactes sur la nature de l'huile d'oeillet, semblent combattre les raisons qui

l'avoient faite proferire. La confirmation de ces recherches, ou la certitude des preuves contraires, amenera sans doute une prohibition absolue, ou la permission illimitée d'user de cette huile.

M. Payen Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, ancien Professeur, & Ancien Bibliothécaire de ladite Faculté, est mort le 15 Juillet, regretté du public & de ses confrères.

L'Académie Royale de Chirurgie vient de perdre M. Morand, ancien Secrétaire perpétuel de cette Compagnie, Membre de l'Académie des Sciences, Censeur Royal, Chirurgien Major de l'Hôtel Royal des Invalides, &c. décédé à Paris le 22 de ce mois. Cet homme célèbre joignoit une pratique solide, aux connoissances de la plus saine théorie. Ses talens & ses succès connus dans l'Europe entière, lui ont assuré de son vivant, une réputation qui doit lui survivre.

LIVRES NOUVEAUX.

La Botanique mise à la portée de tout le monde, par M. Regnault, Peintre, &c. à Paris, chez l'Auteur, rue Croix des Petits Champs.

C'est ici le quatrième cayer d'un recueil connu, de planches représentant les plantes Médicinales, avec leur couleur & dans leur grandeur naturelle. L'homme qui ne peut sortir de son cabinet, y trouve le moyen de prendre les premières notions de Botanique ou d'entretenir celles qu'il a acquises; & les habitants de la campagne peuvent aisément reconnoître par la ressemblance, les simples usuelles qui croissent dans leur champs. La vérité avec laquelle ces plantes sont rendues ne permet pas de se tromper dans cette confrontation, & la notice exacte de chacune d'elles, indique leurs vertus & la manière de les employer dans les maladies.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Suite des précautions à prendre pour le paturage des troupeaux.

La manière de mener paître le troupeau n'exige pas moins de précautions que le choix du paturage. Pendant l'hiver & dans la mauvaise saison, il faut attendre que le Soleil ait dissipé la rosée blanche, le givre, &c. si le jour le permet. on doit le faire paître depuis huit ou neuf heures du matin, jusqu'au moment où le Soleil va se coucher. En Été on

mène paître le troupeau de grand matin; mais il faut faire en sorte que l'étable ne soit pas trop chaude, & ne pas exposer les bestiaux à passer en sueur dans une atmosphère froide. la repercussion de la transpiration qui en résulteroit, jointe à l'effet pernicieux de l'herbe couverte de rosée fraîche, feroient l'animal & causeroient à coup sur des maladies inflammatoires de poitrine. On ne doit plus laisser paître le troupeau dès que la chaleur commence à être forte. Il faut au contraire le tenir à l'ombre, depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures du soir, afin que l'action trop vive du Soleil ne lui cause pas des étourdissemens & des vertiges qui sont pour l'ordinaire mortels.

On lit dans un ouvrage nouvellement publié à Manheim, sous le titre de *Corps de toutes les Sciences économiques*, que pour prévenir les maladies contagieuses des bestiaux, qui suivant l'Auteur, dépendent presque toutes de l'humidité du paturage du matin, il ne faut jamais les faire paître à jeun. L'on ajoute que dans un canton de la Sibirie couvert de pierres & dénué d'herbes, toutes les fois qu'on y laboure, une multitude de femmes & d'enfants, ramassent le chiendent, & qu'ils portent ensuite cette racine chez eux, où ils la lavent & la hachent comme de la paille, pour la donner aux vaches, qui en récompense fournissent abondamment du bon lait.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Yeux d'écrevisses.	1 liv. 14	
Orcanette.	1	4
Percil de Macédoine.	6	
Pignons d'Inde.	6	
Pistette.		12
Poivre en balle.	114	le quintal.
Blanc.	2	18
Gésole.		12
Long.	1	16
De guinée.	1	16
Polipode.		15
Précipité rouge.	7	
Blanc.	12	
Polium montanum.		16
Quinquina.	2	10 & 5 l. 10 f.
Resine de gayac.	1	10
De jalap.	22	
De scammonée.	36	
Rapure de corne de cerf.	6 f. & 10 f.	
De gayac.	5	
Rhubarbe du Levant.	9	
De Moscovie.	9	
De Chine.	3	& 6 liv.
Rapontic.	1	8 & 1 l. 10 f.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 2 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 5 Août 1773.

De Petersbourg, le 10 Juillet.

ON écrit de Moscou qu'on s'occupe dans cette ville, à réformer la construction des habitations des gens de la campagne, lesquels, ainsi que la plupart des paysans du Nord, n'ont pour domicile que des huttes basses, & tellement enfoncées dans la terre, qu'en certain tems, la boue y est aussi épaisse que dans les rues. Cette malpropreté donne lieu à un très-grand nombre de maladies d'autant plus difficiles à détruire, que la cause en est toujours permanente. Comme il y a beaucoup de personnes réunies dans ces lieux fœtides, on a remarqué qu'un tiers de ceux qui les habitoient, étoit presque toujours malade.

La ville de Moscou n'est guères plus saine que ces demeures; les rues en sont étroites & les maisons anciennes & mal construites. Petersbourg a des rues larges & des édifices commodes & aérés; mais cette ville est bâtie sur un terrain marécageux, les vents qui y soufflent sont humides: & le printemps & l'automne, très-pluvieux. Les étrangers qui arrivent à Petersbourg, y sont attaqués d'un flux de sang qu'on attribue aux eaux de la Neva, & qu'on prévient en faisant bouillir cette eau avant de la boire, se baignant souvent, évitant le froid & l'humidité, s'abstenant de liqueurs fortes & menant une vie sôbre & réglée, sur-tout en ne sortant jamais le matin sans avoir pris une tasse de café ou bu un verre de vin du Rhin. La maniere de traiter ce flux de sang quand on n'a pu l'éviter, consiste à faire une diette rigoureuse, à se baigner dans le commencement, à faire usage ensuite de la rhubarbe, & à ne prendre qu'une nourriture légère.

Les étrangers qui arrivent à Paris éprouvent quelque chose de semblable en buvant de l'eau de seine. Il est rare que cette eau produise le flux de sang, mais elle dévove quelquefois avec abondance. On guérit ce dévôvement par la diette, l'eau de ris pour

boisson ordinaire, les lavemens faits avec la décoction de son & un jaune d'œuf; & enfin l'eau de rhubarbe, préparée avec un gros de cette racine concassée, enfermée dans un nouet, & suspendue dans pinte d'eau bouillante, jusqu'à ce que l'eau en ait pris la couleur.

De Londres, le 17 Juillet.

Les Medecins de cette Ville continuent de rechercher les propriétés de l'air fixe, dont nous avons annoncé les bons effets contre les maladies putrides. Conduits par l'analogie, ils viennent de le mettre en usage contre la suppuration de poitrine. Cet air inspiré par plus de trente personnes attaquées de phtisie pulmonaire, a diminué considérablement la fièvre lente qui les consume, & les crachats en sont devenus moins mauvais & moins abondans. Cependant on n'a pas encore obtenu de guérison radicale par ce moyen, malgré le concours des médicamens internes les plus usités. Peut-être auroit-il fallu employer quel air fixe. Le Docteur Withering, dit-on, a été plus heureux à Stafford. On ne doit pas craindre de trop irriter la poitrine par l'inspiration de cet air, puisqu'on a vu à Cette en Languedoc, un pulmonique respirer la fumée de tabac, sans en être plus affecté que ceux qui avoient la poitrine saine.

On s'est encore servi de l'air fixe contre les cancers & ce n'est pas sans effet, son application a soulagé les malades, diminué la violence des douleurs, & amélioré la suppuration de l'ulcère. Si tous ces succès sont constans, la découverte de l'air fixe sera précieuse, & son emploi très-utile. Peut-être pourroit-on l'introduire dans les vieux ulcères fistuleux, au lieu des décoctions détersives qu'on a coutume d'y injecter. Peut-être encore, comme puissant antiputride, cet air attaquerait-il efficacement la gangrene & détruirait la verroulure des os. Nous invitons les Méde-

cins & les Chirurgiens de France à tenter ces expériences, dont le résultat intéresse trop l'humanité pour les négliger.

De Grenoble, le 21 Juillet.

M. de Marcheval, Intendant de cette Province, à qui l'on doit plusieurs établissemens utiles, vient d'en former un nouveau, pour le traitement des maladies vénériennes, sur le plan de celui que M. le Lieutenant Général de Police a ordonné dans Paris, en faveur de la portion indigente du peuple. Le Sieur Héraud, Me. en Chirurgie, qui en est chargé, recevra chez lui, trois fois par semaine & même plus souvent, s'il le faut, les pauvres malades de tout âge & de tout sexe, atteints de cette cruelle maladie. Il y suivra la méthode mixte indiquée dans un ouvrage que le Gouvernement a fait publier à ce sujet. Les seuls remèdes seront payés 9 liv. au plus, suivant le prix fixé dans ce même ouvrage; mais les soins du charitable Chirurgien seront entièrement gratuits. Ces secours annoncés par des affiches & des lettres adressées à MM. les Curés des campagnes de Grenoble, seront également dispensés par M. Nicolas, Médecin, dans la ville du Buisson-Baronnies, où ils ont été publiés de la même manière.

Les mêmes bienfaits vont être répandus dans les différentes Provinces. M. Turgot, Intendant de Limoges, a envoyé à Paris des Médecins & des Chirurgiens pour y suivre le traitement populaire sous M. Gardane, Docteur Régent de la Faculté, qui en est chargé, & l'administrer ensuite dans sa Généralité. M. de Fontette, Intendant de Caen, a ordonné la réimpression de l'ouvrage qui détaille ce traitement, & l'a fait distribuer *gratis* dans sa Province. M. de Chazerat, Intendant d'Auvergne, animé des mêmes vues, a eu la satisfaction de se voir secondé par les personnes de l'art, & par les Villes aux quelles il en a fait part. Ces établissemens se feront encore en Champagne, en Alsace, & dans presque toutes les autres Provinces du Royaume. Ainsi, par le zèle & le patriotisme de MM. les Intendants, la contagion la plus rebelle & la plus commune, fera un jour éteinte, ou du moins considérablement diminuée.

Dans le dessein de répondre aux sages vues du Gouvernement, l'Auteur de la brochure, imprimée par son ordre, en a fait faire une nouvelle édition, qui se vend chez Ruault, Libraire, pour le prix de dix-huit sols, tant pour Paris que pour la Province, où elle sera rendue franche de port & par la Poste, moyennant cette très-modique somme. De cette manière, MM. les Seigneurs & Curés de cam-

pagne, & tous ceux qui sont à portée de secourir l'indigent malade, pourront aisément se la procurer. Les moyens indiqués sont clairs & précis. On a prévenu jusqu'aux moindres difficultés qui pourroient arrêter dans l'administration des remèdes, dont on a donné en même-tems la préparation & le prix. Cet ouvrage a pour titre. *Manière sûre & facile de traiter le mal vénérien, approuvée par la Faculté de Médecine de Paris, & publiée par ordre du Gouvernement, brochure in-12.*

De Macé en Basse-Normandie, le 22 Juillet.

Il règne dans cet endroit & dans les lieux voisins, une maladie aiguë qui commence dans quelques sujets, par une petite fièvre, & qui dans d'autres se déclare tout d'un coup par une fièvre violente. Plusieurs malades sont naturellement dévoyés, & ce symptôme est salutaire. Il en est qui deviennent sourds & dont le visage est bouffi, ce qui n'est pas non plus de mauvais augure. On attaque cette fièvre par une ou deux saignées du bras, & par la saignée du pied, que l'on répète lorsque la tête est embarrassée. Après avoir modéré les accidens par ce moyen, on fait vomir le malade, & le jour suivant on le purge avec la manne, les tamarins, le sel de glauber & les follicules. Ensuite on entretient la liberté du ventre moyennant trois ou quatre grains d'émétique délayés dans une pitilanne faite avec la racine de chicorée sauvage, les figues grasses, le chiendent, le citron, le sel de nître & le sirop de violette. On a coutume de purger de deux jours l'un les malades, avec le même purgatif. La fièvre cesse le quatorzième ou le quinzième jour de la maladie, & il meurt peu de personnes par cette méthode sur laquelle, le citoyen charitable qui l'a mise en pratique, au défaut des personnes de l'Art, nous permettra de faire quelques observations. La première est que la dose de l'émétique qu'il donne pour faire vomir n'étant pas déterminée, nous croyons devoir prévenir ceux de nos lecteurs qui ne sont pas Médecins, qu'on peut faire vomir suffisamment avec deux grains d'émétique, dissous dans un verre d'eau de rivière; en ayant toute-fois la précaution de donner à boire beaucoup d'eau tiède, sur tout quand l'émétique commence d'agir. Il convient encore d'employer le tartre stibié fait avec le verre d'Antimoine, & de s'adresser à un bon Apothicaire pour l'avoir bien préparé. Les Chirurgiens, qui la plupart fournissent les drogues dans les campagnes, doivent être très-scrupuleux sur ce choix. Les purgatifs placés de deux jours l'un, & qui sont aussi vaguement indiqués dans l'histoire de la

maladie de Macé peuvent être dosés de la manière suivante.

Prenez deux gros de follicules ; un gros de sel de glaybert ; deux onces de manne, & demi-once de pulpe de tamarins. Faites bouillir les follicules dans un grand verre d'eau pendant quelques minutes : dissolvés le sel & délayez les tamarins & la manne dans cette décoction bouillante. Coulez le tout pour un verre à prendre le matin à jeun.

Enfin il est prudent de simplifier la ptisanne, & de réduire la dose de l'émétique qu'on y fait entrer. On peut, au lieu de la chicorée, des figues & des autres ingrédients, la préparer simplement avec une once de pulpe de tamarins délayez dans une pinte d'eau bouillante, dans laquelle on dissoudra un grain de tartre émétique, préalablement mis en poudre avec trente grains de sel de cuisine.

De Paris, le 2 Août.

Un Soldat réformé du Régiment Provincial de Paris a la plante des pieds & la paume des mains couverte d'une croûte écailleuse, d'un pouce d'épaisseur. Lorsqu'on enlève une portion de cette écaille, ou qu'on la perce avec une épingle, il en sort une eau rousse. La peau de ces parties est insensible, même quand on la déchire ou qu'on la pique. Le malade se tient difficilement sur ses pieds, & ses mains ne sont pas plus affermies. D'ailleurs il est grand, beau, bien bâti, & remplit bien toutes ses fonctions. Son père n'a jamais été atteint de cette maladie. Sa mère en étoit affectée, & deux de ses sœurs avec lui. Il a trois frères qui en sont exempts. Une de ses sœurs que nous avons vue avec ce malade, avoit le dessous des pieds couvert de croûtes suppurantes, & ne pouvoit marcher. La paume des mains étoit très-écailleuse; mais elle n'avoit rien sur le reste du corps. Son visage ne paroissoit pas défiguré; seulement elle étoit plus maigre que son frère; ce qui pouvoit venir de ce qu'elle s'inquiétoit beaucoup de son état. Cette maladie semble appartenir à la classe de celle qu'on connoît sous le nom d'*elephantiasis*, mais elle est héréditaire dans certains enfans, & n'est point contagieuse; phénomène bizarre dans l'explication, contre lequel la théorie des Ecoles est en défaut. La pratique donne ainsi de tems en tems matière aux recherches des Médecins spéculatifs.

Un préjugé dangereux semble s'accréditer dans Paris, du moins chez plusieurs personnes. On craint de faire inoculer ses enfans. On voudroit pourtant se délivrer de l'incertitude cruelle où l'on est, en attendant la petite vérole. En conséquence aussitôt que cette maladie se manifeste en quelque endroit, des parens peu réfléchis, laissent communiquer les enfans avec

les variolés, au lieu de les en séparer au plus vite. A la vérité ils ne prennent ordinairement ce parti qu'après les avoir préparés. Mais cette précaution n'empêche pas la matière varioleuse de pénétrer dans le corps par tous les endroits possibles. La peau, la bouche, le nez, la poitrine & l'estomach, en sont à la fois affectés, par les corpuscules contagieux dont est chargée l'atmosphère. Au contraire, dans l'inoculation, la matière varioleuse ne s'introduit que par un seul endroit, & n'arrive qu'indirectement à la surface des viscères. Nous ne blâmons point ceux qui n'oseroient pas faire inoculer leurs enfans; mais c'est une étrange folie, de rejeter un moyen qui donne peu de mal, & d'en adopter un qui en donne beaucoup & qui n'épargne point aux pères & aux mères le regret cruel d'avoir été les meurtriers de leurs enfans s'il venoient à les perdre.

Topique sûr, pour appaiser la douleur des hémorroïdes.

Prenez deux têtes de pavot, faites-les cuire dans deux verres de vin, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un demi-verre; alors coulez la décoction, avec laquelle baignez les hémorroïdes douloureuses.

LIVRES NOUVEAUX.

Avis à mes Concitoyens, ou essai sur la fièvre milliaire, suivi de plusieurs observations intéressantes sur la même maladie. Par M. Gastellier, Médecin à Montargis. A Paris, chez Gogué, Libraire, Quai des Augustins, près le Pont St. Michel, à Saint-Hilaire. 1 vol. in-12. On croiroit à ce titre, que l'Auteur a voulu mettre les habitans de Montargis & des campagnes voisines, à portée de se secourir eux-mêmes, contre une maladie très-commune dans ce canton; c'est précisément le contraire. On trouve d'assez bonnes observations dans cet ouvrage; mais la théorie en est foible, & les lecteurs étrangers à l'art de guérir, seront rebutés par la longueur des détails, l'obscurité des termes, & l'impossibilité de se servir des remèdes prescrits, qui sont tous cachés dans des formules latines, chargées d'abréviations, & dignes du quatorzième siècle.

Dernier Extrait des Lettres Edifiantes & Curieuses qui se vendent, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe, 2 vol. in-12.

De toutes les racines de la Chine, la rhu-barbe est la plus célèbre. Les Chinois paroissent ne s'en servir que pour teindre en jaune, & ne la vendent à très-bas prix aux Européens qu'après en avoir affoibli la vertu par la tein-

ture. L'examen particulier de la rhubarbe semble confirmer l'observation des Missionnaires. Cette racine toujours dépouillée de son écorce, est ratifiée & percée le plus souvent dans son milieu d'un trou plus ou moins grand, par lequel il paroît que les Teinturiers en enfilent les morceaux pour les employer. Extérieurement elle a une couleur jaune qu'elle dépose sur les doigts qui la touchent; la cassure est d'un gris cendré & comme marbrée; mais elle ne tache point à moins qu'on la mouille avec la salive, ou qu'on la trempe dans l'eau, ce qui fait croire qu'elle a infusé & même bouilli dans les chaudières Chinoises, avant de nous être apportée.

Cela doit engager les Européens à cultiver cette racine. Les essais heureux qu'on a faits depuis peu de sa culture en Angleterre, prouvent qu'elle peut se multiplier en France; & l'efficacité de la rhubarbe Européenne, donnée sans altération, égaleroit au moins en vertu la rhubarbe Chinoise; quoiqu'en puissent dire ceux qui ne trouvent bon que ce qui nous vient de l'étranger.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Manière de construire les étables, & d'y tenir les Troupeaux.

Comme les troupeaux passent dans les étables une grande partie de l'année & que la manière de les loger cause souvent bien des maladies, il est essentiel d'y faire attention. La salubrité des étables dépend de leur exposition & de leur propreté.

L'exposition orientale est celle qui convient le mieux; l'aspect du Ciel y est plus beau, on n'y craint ni les vents froids du Nord, ni le souffle humide du vent du Midi, ni ces tempêtes orageuses occasionnées par les vents du couchant. L'étable doit être située à l'Orient suivant sa longueur, & percée du plus grand nombre des fenêtres de ce même côté. Deux portes pratiquées l'une à chaque extrémité, s'ouvrent l'une au nord & l'autre au sud. Par cette disposition la lumière douce & bénigne du Soleil levant, réjouit le troupeau dès le matin, & lui permet en Été de quitter l'étable avant qu'elle l'ait trop échauffée. On fait sortir le troupeau par la porte du midi, pendant l'hiver, & c'est par cette

ouverture qu'on introduit un air tempéré dans l'étable dans la saison froide. Le bétail sort par la porte du nord en Été; c'est encore en tenant cette porte ouverte, qu'on tempère la chaleur des étables pendant la chaude saison.

On doit rejeter la coutume barbare de ne percer les étables que de petites fenêtres, dans le dessein de garantir le troupeau du froid. Pour éviter ce léger inconvénient, on tomboit dans celui d'étouffer le bétail dans les étables, ce qui lui faisoit respirer un air chargé de vapeurs mal saines. Il arrivoit encore que les troupeaux suioient beaucoup, enforte qu'il devenoit impossible de les mener paître en hyver & de grand matin dans la belle saison, sans les exposer dans l'un & dans l'autre tems, à des maladies inflammatoires. Il vaut mieux faire les fenêtres des étables plus grandes. Sauf à les retrecir avec de la paille, ou avec des contrevents dans les trop grands froids. En général il faut toujours bien se rappeler que l'air pur est le principe & le conservateur de la vie & de la santé des animaux. Les bêtes fauves qui y sont sans cesse exposées en deviennent plus vigoureuses & moins malades. Le bétail s'en porteroit mieux, si on l'accoutumoit par degrés à l'intempérie de saisons.

Suite du prix courant, à Marseille dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la Médecine des Hommes & dans celle des Animaux.

Régisse en bois.	7 liv.	le quintal.
Ris du Levant.	16	la livre.
Serpentaire de Virginie.	7	
Storax en pain.	2	
En larmes.	13	
Liquide.	1	4 sols.
Simarouba.	2	10
Sang de Dragon fin.	4	
En masse.	5	
Commun.	11	11
Scammonée d'Alep.	19	
De Simitra.	11	
Salsepareille.	3	10
	1	10
	3	4
	3	
Sernon contrâ-fin.	2	

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

S U P P L É M E N T

A U N^o. 6. DE LA GAZETTE DE SANTÉ.

L'objet de cette Gazette étant de réunir les faits nouveaux de Médecine, & de les mettre, autant qu'il est possible, à la portée de tout le monde, on s'est abstenu jusqu'à présent d'y insérer les nouvelles concernant le régime des Ecoles de Médecine & de Chirurgie, & l'on s'est contenté d'annoncer chaque fois un ou deux Ouvrages nouveaux, choisissant toujours dans le nombre ceux qui avoient un rapport direct avec la Médecine - Pratique, & qui convenoient le plus aux habitans de la campagne, tant par la manière dont ils étoient écrits, que par le sujet qu'on y traitoit. Jaloux de réunir l'universalité des suffrages, nous ne nous écarterons jamais de ce plan que le Public a goûté, & sur l'exécution duquel nous avons eu la satisfaction de mériter l'applaudissement des personnes de l'Art. Cependant les mêmes personnes desiroient avoir l'annonce de tous les livres nouveaux de Médecine & de Chirurgie; les progrès de l'Histoire Naturelle les intéressoient; ils vouloient encore sçavoir ce qui se passe dans les différentes Ecoles. D'ailleurs, parmi les matériaux qu'on nous adresse, il en est dont l'étendue excédoit les bornes d'un article & qui paroissent trop intéressants pour être morcelés. Ces motifs nous ont déterminé à donner ce supplément, que nous continuerons dans la suite lorsque l'abondance des matériaux l'exigera, sans augmenter le prix de l'abonnement de la Gazette; moins occupés de notre propre intérêt, que de l'utilité publique.

Extrait d'une lettre écrite de Dijon le 10 Juillet 1773, contenant la relation exacte de l'épidémie de Saulieu.

« **A**L régnoit à Saulieu, depuis la fin de Février, une fièvre catharralle du genre bilieux putride, qui dans quelques sujets prenoit un caractère de malignité & se terminoit par un état gangreneux.

Le trois Mars il en mourut un homme d'une grosse corpulence, qui fut enterré dans l'Eglise Paroissiale qui est sous le vocable de Saint Saturnin. Une femme qui eut cette maladie dans le mois d'Avril & qui étoit dans le neuvième mois de sa grossesse, accoucha le cinquième jour & mourut le septième dans un état gangreneux du bas ventre. Elle fut inhumée dans la même Eglise le 10 Avril sur les cinq heures du soir, & son inhumation a été l'époque des événements qui ont fixé l'attention du Public.

Sa fosse fut ouverte à côté de celle où avoit été enterré le cadavre de l'homme qui étoit mort le 3 Mars. Au moment de l'ouverture de la terre. Il se répandit dans l'Eglise une odeur de la plus grande fétidité.

Le cercueil de la femme inhumée le 10 Avril, échappa aux fossoyeurs lors de l'enterrement, la secousse l'entrouvrit: une sanie putride s'écoula & il s'éleva une vapeur si infecte, que tous les assistans en furent frappés très-disgracieusement & que plusieurs furent sur le point de se trouver mal. De ce moment l'air de l'Eglise fut altéré au point que les jours suivans il n'étoit pas possible de le respirer sans en être affecté surtout aux environs de la fosse, quoiqu'elle fût recouverte d'une tombe très-épaisse. Cette infection a même donné naissance par la suite, à une très-grande quantité de mouches qui ont rempli l'Eglise, mais qui se tiennent principalement aux environs de la tombe: & comme la maladie continue, MM. du Bailliage de Saulieu ont rendu une Sentence par laquelle ils ont défendu de faire aucun service pendant le reste de l'été, & d'inhumer aucun mort dans les autres Eglises pendant le même temps. La lettre par laquelle M. le Lieutenant-Civil m'a donné avis de cette Sentence est datée du 3 Juillet; tels sont la cause & les progrès de l'infection de l'air. Voici les effets qu'elle a produits.

La fosse resta ouverte six à sept heures. Le Curé de la Paroisse qui dispoit à la première

Communions cent dix-sept enfants les rassemblait dans l'Eglise le matin & le soir & les y retenoit deux à trois heures à chaque fois. Ces enfants s'y trouverent le matin dans le temps de l'ouverture de la fosse & le soir lors de l'enterrement. Plusieurs d'entr'eux se plaignirent ce jour même à leurs parents, de ce que l'on sentoit très-mauvais à l'Eglise, leurs plaintes continuèrent les jours suivans & quoique la fosse fût fermée, cette fétidité étoit très-sensible, sur-tout le matin.

On fit le même jour dans la même Eglise deux mariages, l'un dans le moment où la tombe venoit d'être levée, l'autre pendant qu'on creusoit la fosse, il y eut au premier mariage six assistans & vingt & un au second, cinq à six personnes entendirent la Messe qui fut dite lors de ce dernier mariage, & quinze personnes assistèrent au convoi fait sur le soir; de sorte qu'en réunissant aux premiers Communians, & à ceux qui assistèrent aux mariages, à la Messe & aux enterrements, le Curé, le Vicaire deux chantres & deux fossoyeurs, on voit qu'il y eut cent soixante & dix personnes exposées à respirer les miasmes qui s'exhalèrent ce jour-là dans l'Eglise.

Or de ce nombre, il y en a eu cent quarante-neuf qui ont été attaquées d'une fièvre nerveuse maligne participant de la qualité de la catharralle putride, qui régnoit auparavant, mais qui en différoit par l'intensité des accidens, & par la nature des éruptions; & qui avoit tous les caractères de la fièvre hongroise, de la fièvre d'hôpital, maladie qui est reconnue pour avoir pour cause l'infection animale putride.

Ce qui ne permet pas de douter que l'infection de l'Eglise ait été la cause de l'extension de cette maladie, & de sa malignité, c'est que du nombre des malades ont été le Curé, le Vicaire, un des Chantres, les deux Fossoyeurs, cent treize Communians, trois des Assistans au premier mariage, dix-sept de ceux qui étoient présens au second, deux des personnes qui entendirent la Messe qu'on dit lors de ce second mariage, & neuf de celles qui se trouverent à l'enterrement. C'est qu'au 6 Mai on ne comptoit, parmi les malades, que quinze personnes qui ne fussent pas allées à l'Eglise le jour où fut faite cette inhumation, qu'aucun de ceux-ci n'est mort, & que leur maladie ne différoit pas beaucoup de celle qui régnoit avant cette époque. Si plusieurs autres ont été attaquées de la même fièvre maligne depuis ce tems-là, il est à présumer que sa propagation a été plus particulièrement l'effet de la contagion des malades; ce qui arrive toujours, sur-tout parmi le peuple, dont la malpropreté & les ha-

bitations resserrées favorisent la contagion. Je viens de voir une lettre qui annonce que cette maladie continue, & il y a toute apparence que l'infection de l'Eglise n'en est plus qu'une cause éloignée.

Au reste, Monsieur, les suites de cette infection n'ont pas été aussi funestes qu'elles auroient pu l'être. Les soins éclairés des Médecins ont sauvé la vie à une grande partie des malades. Il n'en étoit mort, le 24 Juin, que vingt-cinq; savoir, quinze dans le courant de Mai, & dix en Juin. Une lettre des premiers jours de Juillet, fait encore mention de deux morts, & parle de plusieurs malades pour la vie desquels on craint beaucoup.

Du nombre des morts ont été M. Bonnier, Curé, M. Soleau, Vicaire, & trois des enfans qui ont fait leur première communion.

Tous les malades qui avoient été exposés à respirer & à avaler les miasmes putrides répandus dans l'Eglise, & qui ont eu le bonheur de guérir, ont assuré que dès le jour fatal, ils ont éprouvé un dégoût considérable, de fréquentes nauzées, de grandes douleurs de tête, & un malaise indéfinissable.

M. le Curé d'Arnai-le-Duc vient d'essuyer une maladie du même genre qui l'a réduit à la dernière extrémité, & qu'il attribue à une vapeur infecte qu'il a respirée lors de l'inhumation d'un de ses paroissiens, faite dans le caveau commun de son Eglise paroissiale.

Ces faits sont attestés par M. Bauzon Médecin à Saulieu, M. Fruchot Maire de cette ville, M. de Badier Lieutenant-Général du Bailliage, les Officiers de ce même Bailliage, & le Vicaire qui dessert actuellement la Paroisse.

De Caen, le 30 Juillet.

La mort de M. Goubin Professeur de la Faculté de Médecine de Caen a laissé vacante la chaire qu'on dispute aujourd'hui. M. Briard, savant Médecin & profond Anatomiste l'a remplacé dans ses démonstrations anatomiques. Le concours pour la Chaire, ouvert depuis le mois de Février continue; il s'est présenté deux concourans pour cette place, MM. Roussel & Hautmenil: le sort leur a donné à traiter deux sujets très-intéressans de théorie & de pratique. Il s'agit dans le premier de la recherche du principe vital dans les animaux, & dans le second des dartres & des maladies que le vice dartreux peut produire.

Les 24 & 25 Juin dernier, on soutint dans cette Ville des Thèses sur l'Essence de la Nature & les effets de l'Electricité.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 12 Août 1773.

De Manheim le , 23 Juillet.

Les Anglois ne sont pas les seuls qui aient réussi dans la culture de la vraie rhubarbe; on la cultive en grand & avec le même succès dans le Palatinat. L'expérience a prouvé que cette racine élevée dans les climats Européens, avoit autant d'efficacité, que celle qui nous vient de la chine.

Nous faisions cette occasion de faire connaître quelques propriétés de la rhubarbe, simple connu de tous les tems, & très-utile contre la foiblesse d'estomac & les mauvaises digestions. Cette drogue est du plus grand secours contre les maladies des vieillards & des enfans. Soit que les enfans digèrent mal, soit qu'ils soient constipés, il faut les mettre à l'usage de l'eau de rhubarbe, préparée suivant la manière décrite dans la précédente gazette. On coupe cette infusion avec un peu de vin rouge, quand les enfans ne veulent pas s'y accoutumer; on l'affoiblit avec de l'eau tiède si elle est trop colorée; enfin, on en suspend l'usage quand elle purge avec abondance.

On fait encore boire l'eau de rhubarbe aux enfans bouffis. Nous avons vu des bouffissures générales de tout le corps se dissiper par ce seul moyen. On la prescrivait dans le repas & hors du repas, & l'usage en étoit continué pendant dix, douze, jusqu'à quinze jours, & même au-delà.

La rhubarbe est très-utile aux vieillards. Mais comme les liquides leur conviennent moins qu'aux enfans, on doit la leur donner en substance & concassée. Les personnes âgées sont presque toutes gourmandes, & la plupart meurent d'indigestion ou d'apoplexie produite par la même cause. Il est impossible en effet que leur estomac affoibli par les années, puisse résister longtems au poids des alimens, souvent indigestes, dont il est journellement surchargé. La rhubarbe en augmente le ressort, & supplée au défaut d'activité de la bile. Nous avons vu des vieillards

pousser très-loin leur carrière en machant une fois ou deux par semaine, le matin à jeun, un demi-gros de rhubarbe concassée, dont il réjetoient le marc, quand ils en avoient exprimé la teinture.

De Poitiers le 4 Août.

On lit dans les affiches de cette Ville le désaveu d'une guérison publiée dans le n^o 25 de ces mêmes feuilles. M. Moreau, Vicaire de la Paroisse de Saint Hilaire en bas-Poitou attaqué d'apoplexie, est mort de cette attaque sur un chemin public, dans lequel il en fut frappé. M. de Ronchamps Lieutenant des Maréchaussées qu'on disoit l'avoir guéri au moyen de deux légères contusions, n'a été témoin de ce spectacle, que pour y remplir les devoirs de sa charge. L'Auteur des affiches justement indigné contre la surprise faite à sa bonne-foi, reclame la sévérité des loix contre le faussaire qui l'a induit en erreur, en imitant la signature de M. de Ronchamps. En même tems il engage tous les Auteurs des Ouvrages périodiques, qui avoient publié ce succès prétendu sur son témoignage, de le désavouer avec lui.

Les doutes que nous établis dans le n^o 5. de notre gazette en rendant compte de cette cure extraordinaire se justifient aujourd'hui, & nous autorisent à n'annoncer qu'avec beaucoup de circonspection les faits qui se seront passés loin de nous, ou qui paroîtront tenir du merveilleux. Ce parti ne sauroit offenser les témoins qui les garantissent. Il s'agit de la santé dans nos feuilles, & cette tâche exige de nous la plus grande exactitude.

D'Amiens, le 5. Aût.

L'Académie de cette Ville proposa en 1771, pour sujet du prix qu'elle a coutume de distribuer chaque année de déterminer quelle influence les mœurs des François avoient sur leur

santé. M. Maret, Secrétaire perpétuel de celle de Dijon, concourut & son mémoire fut couronné. Il manquoit à cette production utile, d'être rendue publique par la voie de l'impression; c'est ce que vient de faire la Veuve Godard, Imprimeur-Libraire, qui auroit dû faire corriger plus exactement les épreuves, pour éviter le nombre de fautes, qui ne s'y seroient pas glissées, si l'Auteur avoit pu les corriger, ou si ce soin eût été confié à quelqu'homme de Lettres d'Amiens.

Comme le dixième siècle est le tems où la France fut ébranlée par les plus fortes secousses politiques, & que les maladies firent alors les plus grands ravages, M. Maret part de cette époque pour tracer le tableau des maladies que les François ont eues, & des évènements qui les y disposèrent. L'Auteur reproche avec raison à sa nation, d'avoir négligé les exercices du corps, & les bains. Il s'élève contre les repas trop somptueux, & sur-tout contre les soupers, qui ne peuvent flatter le goût, qu'au détriment de la santé. Blâmant avec raison l'ivrognerie de nos anciens, il désapprouve également l'abstinence des modernes. Il reproche aux meres de ne point nourrir leurs enfans, & d'étouffer le cri de la nature, en écartant loin d'elles leurs précieux rejettons, qu'elles ont la barbarie de confier à des mercenaires. Les bandes, les corps à balaine, les croix de fer, les bottines, moyens malheureusement trop employés, sont autant d'agens destructeurs qui répugnent à la nature. Ici M. Maret rappelle avec éloquence, tout ce que la saine physique a imaginé pour la conservation de l'espèce humaine, & fronde les abus meurtriers que le luxe & la mollesse ont introduits pour la dégrader. Le vice destructeur du célibat & ces dissensions intestines des époux, qui semblent servir d'excuse, y sont combattus avec force. A ce tableau effrayant de la dépopulation, il oppose un trait d'amour conjugal, bien consolant pour ceux qui goûtent du plaisir à croire à la vertu, & par lequel nous termineront nos réflexions sur cet excellent ouvrage. Appelé en 1760 par M^{de} Bouhier au village de Ruffey, pour y secourir des malheureux atteints d'une fièvre maligne épidémique, ce Médecin fut conduit chez une femme d'environ 30 ans, dont le mari étoit mort depuis peu de jours. Son arrivée parut intéresser la malade, qui gardoit un profond silence. Il l'approche, l'interroge & cherche à relever son courage en lui offrant des secours. Vaincue par ses importunités, cette femme se tourne vers lui & lui dit d'un ton très-touchant, ces paroles. » Je vous suis ben obligée » ainsi qu'à Madame: je ne prendrai point » de remèdes; mon mari est mort; j'étois pau-

» vres, mais je nous aimions ben ». Dès ce moment elle ne parla plus à personne, ne prit ni nourriture, ni remèdes & mourut le lendemain; six jours après la mort de son mari.

De Liège, le 4 Août.

Un homme âgé de 76 ans, fut attaqué il y a cinq ou six années, de dartres vives aux jambes avec une forte demangeaison, il s'y forma une croûte, d'où suintoit une eau rousse. Les bras & les jambes en furent successivement couverts, & cette éruption s'étendant de proche en proche, occupa successivement tout le reste du corps. Une personne peu éclairée donna une eau blanche avec laquelle les dartres ayant été lavées, disparurent presque entièrement en peu de jours. Il lui est survenu depuis une forte toux, le malade crache abondamment une matière épaisse & purulente, il maigrit de jour en jour, & seroit déjà au tombeau s'il avoit continué l'usage de ce topique. Cet accident causé par l'application d'une préparation de plomb, est encore l'effet d'un abus très-commun, contre lequel, les Médecins ne sauroient trop se récrier. Employer des répercussifs contre les dartres, c'est forcer l'humeur acre qui les forme, & dont la présence extérieure assure les jours du malade, à se fixer sur quelque viscère & y causer des ravages souvent mortels. Comme la poitrine est l'organe le plus délicat, & que l'humeur de l'expectoration a la plus grande analogie avec l'humeur perspiratoire, il n'est pas étonnant de voir le vice dartreux attaquer la surface intérieure des bronches, & y exciter une chaleur, une irritation & le suintement d'une matière mordante, qui altère insensiblement la surface interne de ce viscère, & conduit enfin à la phthisie pulmonaire. Presque tous ceux qui meurent de la poitrine, ont eu des dartres, ou ont été sujets à des plaques érysipélateuses aux bras, à la poitrine, & sur-tout au visage, provenant de la même cause. Plusieurs ne doivent l'accélération du délabrement de ce viscère, qu'à l'imprudence avec laquelle ils ont cherché à se délivrer d'une incommodité, qui seule assuroit leur santé. Au lieu de tenter une répercussion aussi périlleuse, il est plus prudent de recourir au sain bois, ou au cautère; d'employer souvent les purgatifs doux, de prendre les bains tempérés, de faire usage du lait & de vivre de régime; sur-tout d'éviter les remèdes sudorifiques qu'on prodigue si souvent en pareil cas, & qui, loin de produire l'effet désiré, allument le sang, irritent la fibre, & nuisent toujours aux poumons.

De Rethel-Mazarin, le 2 Août.

Un Chirurgien de cette Ville, recommandable par son zèle pour le bien de l'humanité & les progrès de son art, passant par Tugny, village voisin, fut prié de voir un enfant de dix ans, tellement privé de sentiment & de mouvement, que ses parens le regardant comme mort, ne lui procuroient aucuns secours. Ce triste état venoit d'un coup de pied de cheval à la tête, que le malade avoit reçu depuis trois jours. Le Chirurgien l'ayant examiné, aperçut une blessure avec ecchymose à la tempe du côté droit. Quelqu'apparence de tumeur & de fluctuation le détermina à porter son bistouri au fond de la plaie, & il en sortit du pus & du sang épanché. Ce qui l'ayant conduit à faire une incision cruciale jusqu'à l'os, il découvrit la cause de l'état apoplectique du mourant. C'étoit une pièce considérable de la partie écailleuse du temporal, enfoncée de toute son épaisseur, & divisée en fragmens, qui comprimoit le cerveau. Il ne pouvoit extraire ni relever ces fragmens, sans causer des tiraillemens & des spasmes funestes, à cause de la forte adhérence de la *dure-mère* à la suture squameuse. Cependant le Chirurgien désespérant d'autant moins, que le moribond loin d'empirer depuis trois jours, conservoit avec la respiration & un pouls fort concentré, quelques mouvemens du côté gauche, appliqua sur la plaie un plumaceau enduit d'un digestif ordinaire, & recommanda de donner au malade, alternativement & par intervalle, une ou deux cuillerées de bouillon & de boisson vulnéraire. L'ayant revu le jour suivant, il trouva qu'il avoit repris connoissance avec l'usage des sens, que la déglutition étoit plus facile, & qu'il remuoit plus librement les extrémités du côté gauche, quoique le droit demeura toujours entièrement paralysé. Il pensa la plaie d'où sortoit encore beaucoup de pus mêlé de sang, & pour ne perdre pas le fruit de ses premiers soins, par l'irritation & par les spasmes, qu'un Chirurgien moins prudent eût occasionnés en relevant les fragmens enfoncés, il ne fit rien de plus que le jour précédent. Il continua de la sorte dix-huit jours, pendant lesquels tout le pus & le sang épanché sur la *dure-mère* sortirent par les interstices de l'os fracturé; dont la pièce, à l'aide de la suppuration & des pulsations redoublées du cerveau, s'étant relevée elle-même, & remise en sa place, s'est parfaitement réunie. Dès-lors la paralysie du côté droit, & tous les autres accidens ont disparu. L'enfant s'est toujours bien porté depuis, & il ne lui est resté aucun

vestige de fracture. Si cette guérison n'est pas unique en ce genre, elle n'en prouve que mieux ce qu'on doit attendre de la nature, lorsqu'elle est secondée par l'art, dont la perfection consiste moins à opérer, qu'à savoir éviter les opérations. Cette observation nous a été communiquée par M. Le Febvre, Médecin à Rethel.

De Paris, le 8 Août.

Un jeune homme attaqué de mal de gorge violent a été saigné quatre fois sans être soulagé. Inutilement on a tenté contre cette inflammation opiniâtre tous les remèdes usités en pareils cas; le quatrième jour de la maladie la difficulté d'avaler augmentoit, le pouls étoit foible, intermittent, & le malade couroit le plus grand danger. Nous fîmes appliquer un large emplâtre vésicatoire à la nuque. A peine ce topique eut produit son effet, qu'il se fit sur la poitrine & sur les bras, une éruption miliare des plus fortes. Dès l'instant le mal de gorge cessa, & le malade purgé ensuite, pendant trois jours consécutifs, avec l'eau de tamarins & un grain de tartre émétique, a parfaitement recouvré sa santé.

Un artisan qui ne buvoit que de l'eau dans la semaine, ayant voulu se régaler le Dimanche d'une bouteille de vin, a été attaqué deux jours après d'une constipation opiniâtre, bientôt suivie de douleurs de colique entièrement semblable à celle des peintres. Le marchand qui a fourni ce vin est honnête, & assure ne l'avoir jamais adouci avec aucune préparation de plomb. On pourroit chercher la cause de cet accident dans la plaque de plomb sur laquelle les marchands de vin reposent la cruche d'où ils tirent cette boisson, pour la vendre en détail; & dans une autre plaque de pareil métal qui couvre la table de leur comptoir. Le vin qu'on vend ainsi aux pauvres gens, est ordinairement verd. Il en reste toujours quelques gouttes sur la plaque, souvent enfoncée & presque toujours inégale dans sa surface. L'acidité des gouttes de vin qui y séjournent augmentée par le séjour, attaque le plomb & le ronge. On a coutume de recevoir dans un vase de terre le vin surabondant qui a découlé de la mesure pendant la journée, & on le mêle avec d'autre vin pour le vendre. Jusques-là les parties saturnines beaucoup allongées peuvent ne pas nuire. Mais si le vin qu'on a ainsi recueilli dans le plat, suffit pour remplir la mesure demandée, on la donne au malheureux ouvrier qui la demande; pour lors les molécules de plomb concentrées dans un petit volume, causent nécessairement la colique.

LIVRES NOUVEAUX.

Éloge Historique de la Faculté de Médecine de Paris, &c. prononcé aux Ecoles de Médecine, le 16 Cétobre 1772; vol. in-4°. à Paris, chez Butard, rue S. Jacques. Quoique cet Ouvrage paroisse étranger au plan de notre Gazette, dont la Médecine-Pratique est l'unique objet, nous avons cru pourtant devoir l'annoncer, afin d'applaudir aux recherches intéressantes d'un de nos Confrères justement estimé, & d'en extraire l'éloge du Célèbre M. de Vernage Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, que la compagnie & les citoyens de cette Capitale ne cesseront de regretter.

Michel-Louis Vernage, fils de François Vernage ancien Doyen, né à Paris le 5 Mai 1697, y est mort le 11 Avril 1773, dans la 76^e année de son âge. Un esprit solide & une excellente judiciaire, joints à l'étude, lui donnèrent des succès brillans dans les premières occasions qu'il eut de pratiquer. Bientôt connu à la ville & à la Cour, il parvint rapidement à la première réputation & fut toujours consulté depuis, lorsque les têtes les plus chères à la nation coururent quelque danger. On a de lui des thèses & des dissertations sur la fièvre maligne, la petite vérole & l'inoculation dont il étoit partisan. Pendant le peu de jours qu'a duré la dernière maladie, il en a prévu & prédit le danger. La science du pronostic, ajoute le savant Auteur de cet éloge, toujours utile & nécessaire au Médecin, est quelquefois terrible pour lui-même.

MEDECINE ETRANGERE.

Un Aumônier de la Compagnie des Indes Suédoise, dans l'Histoire de son voyage nouvellement publiée par M. Linné, raconte qu'outre les maladies de la peau, très-communes à Surate, les Européens y sont souvent attaqués de la fièvre. Que les Médecins Indiens regardent les saignées & les tamarins comme nuisibles dans les fièvres chaudes; & que peu d'Etrangers échappent à l'Érètyele qui s'annonce toujours dans ce pays, par des taches rouges semblables à celles de la rougeole, qui s'élèvent en pustules, & disparaissent en emportant la peau qu'elles recouvrent.

Les frictions sont encore fort usitées à Surate. Pour peu qu'un habitant de cette Ville

soit à son aise, il se fait frotter chaque soir tout le corps par ses Domestiques. (en rapportant cet article de Médecine étrangère, nous prévenons que nous continuerons d'en rendre compte dans ces feuilles, afin de pouvoir tirer avantage de la comparaison avec la nôtre.)

L'Érètyele dont il est fait mention, a quelque rapport avec les symptômes de la petite vérole. L'éloignement des Médecins Indiens pour les remèdes rafraichissans dans ces fièvres chaudes, paroît tenir au préjugé. Il faut pourtant convenir que si la nourriture des climats chauds est souvent échauffante, comme l'observation l'a prouvé, il pourroit se faire aussi que les maladies dans ce pays, exigeassent quelquefois d'être traitées de même. Une pratique qui réussit dans tous les climats, & qui est parfaitement d'accord avec la bonne physique, c'est de se faire souvent frotter la peau. Les maladies dartreuses & celles des nerfs, ne seroient pas si communes dans Paris, si l'on recouroit chaque jour aux frictions.

MEDECINE DES ANIMAUX.

On lit dans un recueil academique nouvellement publié en Allemagne, un moyen simple de guérir les bêtes à corne trop enflées, pour avoir mangé beaucoup de treffle. On introduit dans leur flanc du côté gauche entre les côtes & les hanches, une canulle pointue, percée dans sa longueur de plusieurs trous; l'air s'échappe par ces trous, & très-souvent l'animal recouvre sa santé.

Suite du prix courant, à Marseille dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la Médecine des Hommes & dans celle des Animaux.

Sel Ammoniac.	2 l.	rafiné, 2 l.	1 l. la livre,
Gomme.	1		
De Seruine.	1	2	
De Tamaris.	2		
D'Angleterre.	1		
Séné.	1	10	
Sulf. fras.	1	1	
Sanguine.	1	6	
Blanc de baleine.	2	11	
Soufre vij.	1	1	
Soufre en canon.	1	2	
Saffian.	1	1	
Sebest.	1	4	
Stœcas arabe.	1	12	
Staphis agre.	1	1	
Sucres assortis.	42	8	10 quintal.
Tamaris.	1	1	
Térébentine fine.	1	18	
De Chio.	1	15	

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout temps pour la Gazette de Santé, à Paris, chez Ruau, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

SUPPLÉMENT

AU N^o. 7. DE LA GAZETTE DE SANTÉ.

De Toulon le 11 Juillet.

ON a repris dans les Ecoles Royales de Chirurgie de la Marine, les leçons établies par la Déclaration du Roi du 3 Février 1754, enregistrées le 15 Mars 1755, pour encourager les Sujets de cette Ville & de la Province, qui se destinent à l'étude de la Chirurgie, lesquels, par une autre Déclaration du 12 Avril 1772, seront dispensés de faire l'apprentissage accoutumé. Les matricules & les certificats des Professeurs des Ecoles, suffiront pour être reçus Maîtres. L'ouverture de ces leçons fut faite le 8 Mai dernier, en présence de MM. les Maire, Echevins & Lieutenans du Roi, au Gouvernement de la Place. M. Verguin, Chirurgien-Major de la Marine & des Armées Navales au Port de Toulon, Professeur & Démonstrateur royal, &c. prononça un discours sur l'étendue des connoissances que le vrai Chirurgien doit avoir.

SUITE DES LIVRES NOUVEAUX.

PAYS ÉTRANGERS.

Observations choisies de médecine pratique. Par John Brisbane: 1 vol. in-8^o. en Anglois, à Londres, chez Cadell.

Essai sur la nature & les causes de la goutte, avec des réflexions sur sa guérison. Par Marmadux Berdoc: 1 vol. in-8^o. en Anglois, à Londres chez Loondez.

Hortus romanus, juxta systema Tournefortianum. Cura & studio Georgii Bonelli, Publico medicinæ professore. Cum 100. Tabulis in ære incisis, & Coloribus depictis, a Liberato Sabbati, Chirurgiæ Professore, & horti Custode: in Roma 1772, in-fol. Carta maxima. On trouve cet ouvrage chez Pankouke, Libraire, à l'Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

Antonii Gouan, M. Profess. illustrationes & observationes Botanicae, ad specierum historiam facientes, sue rariorum plantarum indigenarum, pyrenaicarum, exoticarum, adumbrationes, synonymorum reformationes, descriptionum castigationes, varietatum ad species genuinas redactorum determinationes. Cum iconibus ex naturæ typo, & magni-

tudine naturali, ab auctore delineatis. A Zurich, chez Orell-Gesne Fuessin & Compagnie: 1 vol. in-fol. Prix, 15 sols, avec 28 planches. Et à Montpellier, chez la veuve Gontier & Faure, à la Loge.

FRANCE.

Essai sur l'équitation ou principes raisonnés sur l'art de monter & de dresser les chevaux. Par M. Mottin de la Balme, Capitaine de Cavalerie, & Officier-Major de la Gendarmerie de France. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Jombert, fils aîné, rue Dauphine, & chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.

Eloge historique de M. Bagard, Ecuyer, Conseiller de l'Ordre du Roi, premier Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, &c.

Lu à la séance publique de l'Académie de Lorraine, le 8 Mai 1772, par M. Jadelot, membre de l'Académie, & Professeur de la Faculté de Médecine de Nancy, avec des notes sur quelques objets relatifs à cet éloge. Broch. in-8^o. de 31 pages, à Nancy, chez les freres Leseure, Libraires, rue S. Dizier.

Quelques détails extraits des notes ajoutées à cet Ouvrage par son savant Auteur, feront à la fois l'éloge de M. Bagard, de son panégyriste & de tous ceux qui professent l'art de guérir dans la Lorraine.

Il n'y a pas de ville en France où les Médecins cherchent plus à contribuer au bien public qu'à Nancy. Le Collège de Médecine donne tous les samedis des consultations gratuites pour tous les pauvres qui se présentent. Un Chirurgien joint ses lumières à celles des Médecins & par une générosité sans exemple, les Apothicaires de la ville fournissent gratuitement ce jour là les remèdes que les Consultants ordonnent. Une des vues principales de l'établissement du Collège de Médecine, est la connoissance des maladies épidémiques qui affligent trop souvent cette Province.

Nous avons très-peu d'ouvrages sur les maladies épidémiques de la Lorraine. La peste affligeoit ce pays à la fin du seizième siècle, on en trouve deux traités imprimés, l'un à Verdun en 1584. & un autre à Metz par M.

de St. Aubin en 1598. Le célèbre Charles Lepois, premier Doyen de la Faculté de Pont-à-Mousson, publia en 1618 un savant traité sur toutes les espèces d'hydropisies. Sa théorie est celle du tems, mais sa pratique est sage & fondée sur l'observation & sur une bonne connoissance des anciens. L'hydropisie est une maladie très-commune en Lorraine, sur-tout dans les terrains humides. Il seroit à souhaiter que l'on cherchât à réunir des observations sur les remèdes qui ont le mieux réussi en désignant avec exactitude toutes les circonstances ; car ceux qui ont vu cette maladie, savent que sa guérison ne peut pas être soumise à une méthode générale. Charles Lepois publia aussi en 1623, un discours sur la nature & la curation de différentes maladies populaires, accompagnées de flux & de dysenteries. Il paroît par la description qu'il en donne, que c'étoit une fièvre bilieuse avec nausées, vomissemens, douleur au foie, difficulté de respirer, jaunisse, &c. Ces symptômes étoient suivis ou accompagnés de déjections bilieuses, quelquefois sanguinolentes. Ces maladies, selon l'auteur, sont communes dans les années chaudes & sèches ; elles régissent en automne, quand les humeurs exaltées par la chaleur sont repercutées vers les intestins. Il ne croit point que l'usage des fruits en soit la cause. Il ajoute même que ces fruits mûrs conviennent dans les maladies bilieuses. Cette théorie n'est pas mieux développée par bien des Auteurs modernes. Dans le même tems on agita dans les écoles de Pont-à-Mousson la question, si les feux allumés dans les rues pouvoient éloigner la peste, & on répondit affirmativement. Saint Hilier, Médecin de Verdun, imprima en 1623, des conseils curatifs contre une fièvre maligne pestilentielle, qui affligoit plusieurs cantons de la Lorraine. C. Barot, Professeur de Médecine, publia encore un ouvrage sur la peste en 1627. Il en parut plusieurs sur ce sujet dans le même tems. Ensuite on ne trouve plus de recherches sur les maladies épidémiques de la Province, pendant près d'un siècle, quoiqu'elle en ait été affligée plusieurs fois. Ch. Pacquotte, Doyen de la Faculté, publia au commencement de ce siècle, une dissertation sur une maladie épidémique qui régnoit dans quelques villages du pays Messin. M. Granclas, qui avoit succédé à Ch. Pacquotte, composa en 1728 une dissertation savante sur la température & sur le climat de la Lorraine, & de ses principales villes. M. Marquet, célèbre Praticien de Nancy, publia en 1750, peu avant sa mort, un recueil d'observations, dans lequel il a rapporté le traitement de plusieurs épidémies qui ont régné à Nancy & dans les

villages voisins, pendant le cours de sa longue pratique. Mais ses observations sont peu détaillées, il semble qu'il a pensé plutôt à faire la liste des guérisons qu'il a opérées, que l'histoire des maladies qu'il a vues. M. Mesny, Médecin du grand Duc de Toscane & Directeur des hopitaux de Florence, donna à l'Académie de Nancy en 1758, une dissertation sur la cause des maladies épidémiques qui régissent en Lorraine ; mais ce Physicien, éloigné de son pays depuis long-tems ne pouvoit exposer que des généralités qui ne fussent pas. On proposa au concours de 1763, pour une chaire de Médecine vacante cette question : *An morborum epidemicorum vere & autumnno regnantium, sit causa peculiaris in Lotharingia ?* M. Tallier répondit qu'il n'y avoit aucune cause particulière des maladies épidémiques, & prouva par la physique & par le témoignage des Médecins, que le climat de la Lorraine est fort sain. Enfin, M. Didelot, Chirurgien éclairé, a publié une lettre adressée au Collège Royal de Médecine, sur une maladie bilieuse épidémique qui a régné à Bruyères & dans les villages voisins en 1771.

M. Bagard observa en 1752 la conformation singulière d'un uterus double, phénomène intéressant pour expliquer la superfétation dont il ajoute avoir été témoin. Après une maladie fort courte & qu'on avoit traitée sans succès, il trouva un épanchement de sang dans le péricarde d'une femme. Il observa un étranglement de l'intestin rectum, occasionné par un pessaire. Il découvrit la cause de la mort d'une femme dans une tumeur carcinomateuse, située au cou de l'œsophage, occasionnée par un os avalé & retenu dans ce canal. Il fit connoître en 1754, le caractère d'une maladie inflammatoire qu'il observa à l'hôpital militaire, laquelle affectoit particulièrement le cœur, de manière que la surface de cet organe, quelquefois celle du poulmon & celle du foie, étoient couvertes d'une substance couenneuse ou purulente épaissie. Il observa que cette maladie avoit beaucoup d'analogie avec une fièvre qui avoit été épidémique en 1740. Dans une femme morte d'hydropisie de poitrine, les eaux épanchées dans cette cavité conservoient de la chaleur, plus de dix-neuf heures après la mort. Ce phénomène a été observé par plusieurs Praticiens, particulièrement par Hoffman & Morgagni. Ce dernier rapporte plusieurs exemples de cadavres qui ont conservé la chaleur trente heures après la mort & au-delà.

Enfin on trouve dans les manuscrits de M. Bagard, une analyse des eaux de Contrexville, différente de celle que ce Médecin avoit publiée M. Jadelot, de qui nous avons emprunté ces détails, a cru devoir la publier.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter ;
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 19 Août 1773.

De Londres le 8 Août.

Il a paru depuis peu un ouvrage dans lequel on révoque en doute les propriétés de l'air fixe. M. Alexandre qui en est l'Auteur ayant répété une partie des expériences par lesquelles on étoit parvenu à cette découverte, prétend qu'un corps peut laisser échapper l'air fixe sans se corrompre, & contracte un très-grand degré de putridité sans perdre ce même air, ou du moins sans que cette déperdition soit considérable. L'air fixe détaché d'un corps sain, & réuni à une substance putride, ne rétablit pas non plus la fraîcheur de cette dernière. S'il faut respecter l'expérience, il est permis aussi de l'interpréter. Souvent la différence des résultats dépend de quelque omission dans les procédés: nous aimons d'autant plus à le croire, qu'il est difficile d'admettre que les Physiciens célèbres qui ont écrit successivement sur l'air fixe, se soient trompés; d'ailleurs M. Alexandre est seul de son côté, contre plusieurs observateurs. Il est à désirer que la découverte des propriétés de l'air fixe qui paroît si avantageuse à la Médecine, se confirme par de nouveaux essais.

Une suite d'expériences heureuses, nouvellement publiées sur l'électricité médicale, semble inviter les Médecins & les Chirurgiens à recourir à ce secours si souvent employé sans succès. L'action & la nature de la matière électrique sont encore cachées, & nous n'avons que de légères aperçues sur ses propriétés. Des essais infructueux & des cures suspectes, pronées par des observateurs peu exacts, ne doivent pas rebuter ceux qui voudroient tenter de nouveaux essais. La Médecine n'est pas le fruit de l'imagination elle est fondée sur l'expérience, & ce n'est qu'à la patience & au tems qu'on doit les découvertes les plus précieuses.

De Nantes le 10 Août.

Le traitement populaire établi dans Paris, contre les maladies vénériennes, sera admini-

nistré dans les villes principales de la Bretagne. M. Dupleix de Baquencourt, Intendant de cette Province, en a confié la direction dans cette ville à M.M. Biffon & Gauthier, habiles Chirurgiens, qui se sont offerts pour seconder les vues bienfaisantes & patriotiques.

Ce traitement ne doit point être confondu avec les essais de la charlatanerie si fort multipliés de nos jours, dans lesquels l'Entrepreneur quel qu'il soit, se réservant avec adresse la composition de ses remèdes, & cherchant à éblouir par des succès exagérés, profite du moment de l'illusion pour faire fortune, par le prompt & rapide débit d'une drogue très-couteuse, dont le moindre inconvénient est souvent de n'être que palliative. Les remèdes administrés dans le traitement dont il s'agit, consistent dans la réunion de la méthode des frictions, accréditée par le tems, & de la méthode interne, publiée par M. Vanswieten, dans la dernière guerre. La modification des remèdes intérieurs & extérieurs par lesquels le mal vénérien est combattu, forme ce qu'on appelle aujourd'hui le traitement mixte, mis à la portée de tout le monde par l'ouvrage annoncé dans la dernière gazette. La manière de préparer les remèdes antivénériens, celle de les administrer, & leur juste prix, sont détaillés dans cet ouvrage. On ne doit pas le confondre avec ces imprimés éphémères, remplis de guérisons suspectes, après lesquelles on cherche inutilement le moyen qui les a opérées. L'efficacité de la méthode mixte ne sauroit non plus être révoquée en doute: le traitement populaire est public; il se fait depuis plusieurs années sous les yeux d'un Magistrat éclairé; plusieurs personnes de l'art en ont été témoins, & la Faculté de Médecine consultée sur ce sujet, l'a approuvé de la manière la plus solennelle. En traitant gratuitement le peuple, & ne lui faisant payer que les frais très-modiques des remèdes, il sera possible de guérir annuellement au moins cinq cens malades dans chaque généralité; & comme il y a trente-trois généralités, on rendra la santé chaque année à 16500 infor-

tunés, qui sans cela eussent péri, après avoir communiqué la contagion au moins au même nombre de personnes. De cette manière les malades diminueront en proportion de l'augmentation des remèdes, tandis qu'ils se multiplioient auparavant faute de secours.

De Metz le 12 Août.

Un Chirurgien de cette ville, appelé dernièrement dans un village voisin, pour accoucher une femme, la trouva dans les mains de quatre autres femmes, qui travailloient inutilement depuis plusieurs jours pour la délivrer. Ces ignorantes l'avoient meurtrie au point qu'elle en avoit les cuisses & les parties génitales noires & gangrénées. Il s'agissoit de retourner l'enfant qui se présentait mal. Cette opération fut faite à l'instant par l'homme de l'art; mais il n'étoit plus tems: la malheureuse accoucha d'un enfant mort, & mourut elle-même bientôt après. . . . Toujours de nouveaux malheurs causés par l'impéritie! Que de reconnaissance ne doit-on pas à M.M. les Intendants de province, d'avoir appelé au secours des campagnes, une sage-femme entendue pour éclairer celles qui y sont établies. M. de Calonne, Intendant de Metz, a chargé de cette instruction, le Sr. Bousquet pere, Chirurgien de cette ville. Sans diminuer la reconnaissance due à la dispensatrice des leçons sur l'accouchement dans les autres provinces, nous croyons en effet que l'enseignement ne devoit jamais être confié qu'aux Médecins & aux Chirurgiens, plus à portée par leur état, d'acquérir l'étendue des connoissances nécessaires pour former des Elèves.

De Paris le 15 Août

Les accidens causés par le plomb & par ses préparations sont trop communs, pour ne pas revenir contre l'usage interne qu'on peut en faire. Le témoignage des Médecins & l'expérience ont appris que le plomb, la litharge, la céruse, & toutes les autres préparations de ce métal, donnoient la colique des peintres, la paralysie & les autres accidens qui en sont la suite. La plupart des œnologistes conseillent d'adoucir les vins verts avec la litharge, & le conseil est dangereux. Il n'est presque pas de Pharmacopée un peu ancienne, dans laquelle on ne prescrive des potions avec le sel de Saturne, l'erreur n'en est pas moins funeste. On trouve les mêmes conseils dans plusieurs Ouvrages de Médecine. On a même vu de nos jours un Auteur d'ailleurs célèbre, vanter l'usage interne d'une eau végétale-minérale qui a pour base une préparation de plomb, & qui très-certainement donne

la colique des peintres, comme nous l'avons plusieurs fois observé. Les jeunes Médecins, les Chirurgiens, les Curés, les Seigneurs, & tous ceux qui par état ou dans l'absence des gens de l'art, traitent des malades, doivent y apporter la plus grande attention.

Autre avis sur la santé. Les Limonadiers, qui font une grande consommation de limonade, la préparent souvent avec la rapure d'écorce de citron, quelques gouttes de son essence, du sucre & de l'esprit de soufre ou de l'huile de vitriol. Ce mélange délayé dans l'eau, dans de justes proportions, donne effectivement une boisson agréable, qui ne lède en rien pour le goût, à la limonade ordinaire; mais qui peut ne pas convenir aux poitrines foibles & aux personnes attaquées des nerfs. Dans la grande consommation qui s'en fait, on n'est pas toujours assés attentif à garder les proportions nécessaires; l'acide domine quelquefois au point d'emporter la bouche. Nous avons la preuve de ce que nous avançons. Les gens qui ne connoissent pas cette falsification, attribuent au citron cette forte acidité, tandis qu'elle est vitriolique. A la vérité ce procédé bien suivi, ne peut nuire qu'aux personnes délicates; mais outre qu'il n'est pas permis de tromper le public, c'est que l'erreur sur la quantité de l'acide n'est pas non plus indifférente. Nous conseillons à ceux qui prennent de la limonade dans les grands cafés, de ne jamais négliger de l'affoiblir avec l'eau pure. Il n'y a plus d'erreur à craindre: alors, on paye seulement un peu cher ce qui coûte à très-peu de chose.

On se plaint souvent du traitement de l'apoplexie, qui presque toujours est infructueux. Il est des cas où les meilleurs remèdes deviennent insuffisants, parce que l'âge du malade & son dépérissement ne permettent plus de rien attendre. Mais lorsque l'apoplexie attaque une personne saine & qui n'est point agée que faut-il faire? les avis ont été longtemps partagés, d'un côté on a prescrit la saignée parce qu'effectivement, le visage du malade annonce l'engorgement des vaisseaux sanguins de toute la tête. De l'autre, lorsque le malade a été attaqué après un grand repas, on laisse la saignée & on a recours tout de suite à l'émétique. Un Médecin éclairé proposoit il y a quelques années un moyen qui réunissoit les deux méthodes, mais qui malheureusement n'est pas connu. Il conseilloit de donner tout de suite l'émétique au malade; & pour prévenir l'engorgement & la rupture des vaisseaux du cerveau, que les efforts du vomissement pourroient occasionner, il vouloit qu'on ouvrit la veine au moment où le remède commenceroit à produire son effet.

On a désiré que nous joignissions la manière

de connoître la vraie rhubarbe, à ce que nous avons déjà publié sur son usage : & nous le faisons avec d'autant plus d'empressement, que les habitans de la campagne l'ont en effet tous les jours trompés, en achetant cette racine des Droguistes ambulans qui la leur vendent.

La tolérance de ces Droguistes est un abus d'où naissent biens des maux ; ils vendent presque toujours de vieilles drogues, auxquelles souvent ils en substituent d'autres qui leur ressemblent par la forme, mais qui diffèrent essentiellement par la qualité. Voici le moyen de distinguer la vraie rhubarbe des autres racines avec lesquelles on pourroit la confondre.

La bonne rhubarbe est sèche, friable, épaisse & compacte ; elle ressemble assez, par sa figure à la corne du pied de cheval, du moins en partie. Sa couleur est jaune, tirant sur le rouge ; elle est marquée d'un nombre presque infini de lignes circulaires. La rhubarbe est très-sujette à la piquure des vers. Le tems la rend plus légère, plus sèche, & sa couleur devient plus foncée. Sa saveur est amère, glutineuse & un peu astringente. L'eau dans laquelle on la laisse infuser, prend la couleur de safran. Toutes les autres racines qu'on lui substitue sont plus fibreuses, moins cassantes, & leur cassure jaunit moins quand on la mouille avec la langue, ou qu'on la trempe dans l'eau. D'ailleurs ces racines ne sont point si amères que la rhubarbe, & causent plus d'astiction sur la langue. Il faut casser la rhubarbe avant de l'acheter, afin de s'assurer si elle n'est pas piquée des vers ; car ceux qui la vendent ont soin d'en déguiser la carie extérieure, en la roulant dans une poudre jaune. Nous avons donné le prix de la rhubarbe dans les précédentes Gazettes

Remède contre le panaris, ou mal d'aventure.

Prenez un œuf, coupez en deux sa coquille, & séparez le jaune du blanc. Gardez le jaune dans cette même coquille, saupoudrez-le avec une demie pincée de sel commun, & après l'avoir bien battu avec une cuiller à café, étendez-le sur un plumaceau, pour l'appliquer tout de suite sur la tumeur, ayant soin de l'y fixer avec un fil bien ferré. On garde le topique vingt-quatre heures, au bout desquelles il s'est formé à l'extrémité du doigt près de l'ongle, une vessie remplie de sérosité, dont l'expression amène la guérison du panaris.

LIVRES NOUVEAUX.

Histoire naturelle du Thé, avec des observations sur ses qualités médicales, & les effets qui résultent de son usage. Par Jean Coakley, M. D. F. S.

A. &c. in-12°. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine, 1773.

Depuis que l'usage du thé est devenu presque général en Europe, cette boisson a eu des partisans & des adversaires nombreux. L'Auteur de cet ouvrage, exposant sans déguisement ses bons & ses mauvais effets, a mis le lecteur en état de prononcer sur les avantages & sur les inconvéniens qui en sont la suite. Il résulte de ses recherches que ces avantages sont minces, & que les inconvéniens sont grands. Le thé sert-il est vrai, à corriger l'eau corrompue & mal saine ; cette boisson convient encore quelquefois aux personnes épuisées par le travail, & par une marche forcée. Mais son efficacité dans ce cas, n'égale pas celle des restaurans, & des antiputrides connus. Ainsi l'utilité de ce foible secours aisément remplacé par d'autres moyens, ne s'auroit balancer les accidens qu'il cause.

On obtient par la distillation du thé, une eau odorante, dont l'effet est d'assoupir, & de causer la paralysie. Deux grenouilles dans le ventre desquelles cette eau fut injectée, en devinrent paralytiques en très-peu de tems : l'une des deux mourut au bout d'une heure. Les tiraillemens d'estomac, le tremblement des membres, la stupeur, la paralysie, sont encore autant d'effets produits par le thé. M. Coakley en cite plusieurs exemples capables, sinon de faire renoncer entièrement à son usage, du moins de le rendre moins fréquent, & de laisser voir sans regret contre le vœu de quelques Botanophyles, l'arbrisseau qui porte cette feuille, ne croître que dans des Pays éloignés.

MEDICINE ETRANGERE.

La maladie vermineuse connue sous le nom de Dragonneau, (*vena medinensis*), de laquelle M. Bruce, célèbre voyageur Anglois, a été attaqué à Marseille, & qu'il avoit contractée en traversant les déserts arides & stériles de l'Arabie, a fixé l'attention des physiciens & des gens de l'art. Cette maladie singulière se déclare par une fièvre de quelques jours, après laquelle il survient une rougeur un peu élevée à une partie quelconque du corps ; au bout de deux jours, cette rougeur forme une pustulle de la grosseur d'un pois, molle, transparente & pleine d'eau, assez souvent de couleur noirâtre. Le lendemain de son ouverture, on aperçoit au centre, la tête d'un ver blanc, pâle, rond & long, ressemblant à-peu-près pour la grosseur, à une grosse corde à violon. Ce ver, qui s'agite & fait des efforts pour se dégager, ne sort pourtant qu'au dixième jour. Quoiqu'on puisse le rencontrer dans toutes les parties du corps, il est plus souvent placé dans le

pli des muscles. L'extraction en est facile dans tous les endroits, excepté aux pieds où elle est longue, & très-douloureuse. Le dragoneau est ordinairement solitaire, mais on en trouve quelquefois deux dans un même sujet. Souvent il reste caché dans le corps pendant une année, sans causer d'autre mal, qu'un léger sentiment de douleur dans la partie qu'il affecte.

Cette maladie qui vient dans les climats chauds, & à laquelle les Arabes sont fort sujets, est attribuée par les naturels du pays, à l'eau mal saine qu'on est obligé d'y boire. On la traite en appliquant sur la tumeur, un topique émollient. Une fois qu'elle a abouti, on fait la ligature du ver, qu'on fixe, afin que cet insecte ne puisse pas se retirer. Deux fois par jour on panse la playe, & chaque fois on tire le ver au dehors, mais doucement, pour ne pas causer de trop grandes douleurs, & de peur de le couper, ce qui forceroit à recommencer l'opération. Le dragoneau une fois arraché, l'ulcère se cicatrise sans peine. On se contente souvent de le laver avec de l'eau froide. On avoit tiré trop fort le dragoneau dans la maladie de M. Bruce, le ver a été coupé, & cet accident a fait craindre quelque tems pour les jours du malade, qui s'est parfaitement retabli depuis.

Une maladie à-peu-près semblable a été observée il y a quelques mois aux environs de la Rochelle. Une fille de campagne eut les bras, la poitrine & le visage couverts de boutons, d'abord rouges, puis suppurans, qui tous aboutirent & de chacun desquels il sortit un ver très-petit semblable à ceux qui viennent dans le fromage. Cette maladie n'a pas eu de suites; & la malade a guéri par l'usage seul des remèdes rafraichissans, pris intérieurement, & administrés en topique.

MEDICINE DES ANIMAUX.

Dans le mois d'Avril dernier le troupeau du nommé Jean-Marie Pigeon, fermier de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé aux Granges de Pallaiseau, Généralité de Paris, fut atteint d'une maladie épizootique. On demanda des secours à l'Ecole Royale Vétérinaire; le Sieur Répiton l'un des élèves des Ecoles établies à Lyon & à Paris, fut envoyé sur les lieux. La destruction du troupeau entier composé de trois cent dix-huit Bêtes

à laine, étoit prochaine. Douze moutons étoient déjà morts. Le sieur Répiton entreprit de traiter le reste; deux sont périés entre ses mains il en a guéri deux cens soixante & quatorze & préservé trente. M. des Hayes, Curé de cette Paroisse, M. Bidaut, Procureur Fiscal & Régisseur pour le Prince, le nommé de la Martre Syndic & le nommé Pigeon lui-même ont attesté ces faits, dans un certificat que cet élève déjà connu dans l'Isle de Corse par les services qu'il y a rendus, a rapporté à M. le Directeur général desdites Ecoles.

L'ignorance des moyens de remédier aux maladies des bestiaux, est profonde dans les campagnes. L'épidémie dont il s'agit étoit le claveau, dont le traitement n'a rien d'extraordinaire; mais il falloit un homme instruit pour l'administrer, & l'Ecole Royale Vétérinaire l'a fourni.

La maladie épizootique qui regna il y a quelques années dans la campagne de Lille en Flandres, s'y est manifestée de nouveau. Les Officiers municipaux de cette ville ont enjoint aux propriétaires des bestiaux, de déclarer le nombre de bêtes malades, d'avoir soin de les séparer des saines, & de ne les exposer dans les marchés, qu'après que leur santé aura été légalement constatée. Des visites fréquentes doivent assurer l'exécution de cette ordonnance qu'on auroit été dispensé de rendre, si l'on étoit plus attentif à la manière de construire les étables, de les entretenir & de faire paître les troupeaux.

Suite du prix courant, à Marseille dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usées dans la Médecine des Hommes & dans celle des Animaux.

Tuthie.	1 liv. 15 s.
Turbit.	3
Tormentille.	1
Terre sigillée.	5
Verre d'Antimoine.	2 4
Verd. de gris.	1 8
Vitriol de Chipre.	12
Blanc.	13
Vanille.	5 l'once.
Viperes seches.	2 5 la douzaine.
Xilo-Balsamum.	6 la liv.
Zedoaria.	1 15

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 26 Août 1773.

De Londres le 9 Août.

ON trouve dans des observations nouvellement publiées par un célèbre Chirurgien de cette Ville, un fait intéressant qui mérite d'être connu. Jean King, âgé de 35 ans, tomba d'un échaffaud le 8 Mai 1771, & fut porté à l'Hôpital S. George, sans connoissance, ayant deux grandes playes à la tête, & le dos meurtri. On le saigna d'abord, ensuite on lui donna une prise de la poudre sudorifique de Dowar. Le lendemain la connoissance étoit revenue, mais le malade se plaignoit de vertiges & de mal de tête. On lui fit avaler toutes les quatre heures, dix gouttes d'une teinture anodine antimoniale; le soir il prit un lavement & une autre prise de la même poudre sudorifique. Le 10, le vertige avoit cessé; la douleur de tête étoit beaucoup moins vive, & l'esprit entièrement libre: on continua la teinture & les lavemens. Le 11, les douleurs cessèrent, & la guérison paroissoit prochaine. Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'au seizième jour, auquel le malade se plaignit de nouveau de vertiges, & de douleurs à l'estomach. On eut recours à la saignée & à la purgation. Le 19, le vertige étoit entièrement dissipé; mais le 21, le mal de tête l'avoit repris: on revint à la poudre sudorifique. Le 26, tous les accidens étoient disparus, & le 12 Juin le malade fut parfaitement retabli. Ainsi donc les sudorifiques & les calmans peuvent être employés avec succès contre les coups de tête & les commotions du cerveau. On a dû voir dans une de nos Gazettes, un malade plus maltraité d'un pareil coup, guérir par le secours seul de la nature. Ces faits extraordinaires réveilleront sans doute l'attention des gens de l'art, pour perfectionner le traitement de ces sortes d'accidens par eux mêmes très-graves, & qui peuvent le devenir davantage par la complication, ou l'irrégularité du traitement.

Extrait d'une lettre écrite d'Aramon en bas Languedoc le 13 Août 1773, par M. de la Brouffe, Médecin & Maire de cette Ville.

Je vous assure, M. que j'ai donné le sublimé corrosif dans de vieux rhumatismes

des sciaticques, des douleurs anciennes sans inflammation, & des rhumatismes gouteux. Ces maladies n'y ont jamais résisté. J'ai remarqué même, que j'étois plus assuré de leur guérison quand les rhumatismes étoient compliqués avec des enflures. Les malades voyoient à vue d'œil leurs douleurs diminuer après quelque jours d'usage du sublimé. Je suis fâché de n'avoir pas connu plutôt ce remède; bien des malheureux qui ont succombé à des enflures considérables, & qui éprouvoient des douleurs vives, auroient été guéris par son secours. J'ai vu une infinité de gens aller toutes les années aux eaux minérales sans aucun succès, dépenser beaucoup d'argent, essuyer beaucoup de fatigues, de peines, de sueurs sans aucun avantage, malgré la persévérance à ces mêmes eaux, ordonnées souvent sans intelligence, & dans la vue de se débarrasser des malades. Je crois même que l'usage modéré du sublimé réussiroit dans les hydropises; peut-être aussi dans les hémiplegies.

La quantité à laquelle l'Auteur de cette lettre a donné le sublimé corrosif, est beaucoup au-dessus de celle qu'on a coutume de prescrire. Jamais on ne doit se servir du mercure sublimé sans le conseil des personnes de l'art, surtout à cette dose. Nous n'avons rapporté cette observation, que pour dissiper enfin les appréhensions que l'ignorance ou l'envie font naître contre ce secours, dangereux dans des mains inexercées, mais très-utile dans bien des maladies, toutes les fois qu'il sera prudemment administré.

De Ville-Dieu-les-Poëles, le 13 Août.

Un Médecin qui a passé par cette ville, mande que les chaudronniers qui la composent en partie, n'y sont point sujets aux maux attribués au cuivre, comme on l'a vu dans une thèse autrefois soutenue aux Écoles de Médecine de Paris. On n'observe chez eux ni colique, ni tremblement des membres, ni paralysie. Ces ouvriers n'y paroissent pas plus tristes qu'ailleurs; ils se portent bien, & vivent longtems, malgré la fumée épaisse qu'ils y respirent; seulement

leur sourcils prennent la couleur du cuivre, & les excréments qu'ils rendent sont verdâtres. Ces faits attestés autrefois par un autre Médecin, par des notables de Ville-Dieu-les-Poëles & confirmés aujourd'hui, prouvent que le cuivre ne donne point la colique des peintres, comme plusieurs écrivains l'ont prétendu. Il en résulte encore que ce minéral n'est nuisible, que dès qu'il est reçu dans les premières voies sous forme saline. Ce n'est qu'en le prenant ainsi à haute dose, & quand l'estomac est à jeun, qu'il peut produire des effets pernicieux. L'usage des vaisseaux de cuivre ne doit donc pas être regardé comme dangereux. Quelques accidens arrivés par une extrême négligence, & presque toujours exagérés, ne suffisent pas pour faire bannir des cuisines un demi-métal précieux par sa commodité. Nous convenons que les alimens apprêtés dans des casseroles ou des marmites mal étamées pourroient empoisonner, si ces vaisseaux n'avoient pas servi depuis longtemps, qu'on les eut mal essuyés ou qu'ils eussent été placés dans un endroit humide. Mais sans le concours de toutes ces causes qu'il est aisé d'éviter on ne court jamais aucun risque. Si par hazard il se formoit quelque atome de verd de gris dans certains points mal étamés des vaisseaux de cuivre, cet infiniment petit de substance corrosive émoussée par l'habitude des alimens, seroit incapable de produire aucun mauvais effet. Ramazzini qui a écrit sur les maladies des ouvriers, & qui conseille aux confiseurs d'éviter la fumée de la bassine dans laquelle ils préparent les dragées, remarque que dans l'espace de peu d'années, il se dissipe environ dix à douze livres du cuivre, par le frottement des amandes. On ne voit pourtant pas qu'il résulte aucun accident de ce procédé très-commun, ni de l'usage modéré de cette espèce de sucrerie. Au reste en publiant notre façon de penser sur le cuivre, nous ne prétendons pas détourner de l'usage des casseroles d'argent, ceux à qui les facultés permettent ce luxe. La poterie de terre devient couteuse par sa fragilité, sur-tout dans les campagnes; il seroit dur d'être forcé de recourir à des ustensiles faits d'un métal supposé veneneux, & c'est pour rassurer les citoyens indigens que nous nous sommes permis ces réflexions. Nous devons pourtant recommander la propriété des vases de cuivre, sans laquelle les maux illusoires dont on accuse ce demi-métal, ne seroient que trop réels. Si par malheur malgré cet avis, des personnes négligentes éprouvoient les pernicieux effets du verd de gris, elles doivent avoir tout de suite recours au lait, qui pris abondamment & pour toute nourriture, suffit pour émousser la causticité de

cette substance saline, & remédier aux accidens qu'elle cause.

De Paris le 21 Août.

Il règne depuis quelque tems des petites véroles, des rougeoles, & des fièvres rouges milliaires. Ces dernières maladies d'abord inquiétantes, par l'intensité des symptômes, n'ont cependant pas de suites facheuses; elles portent toutes un caractère catharrex, & affectent singulièrement les yeux & la gorge. La saignée soulage les malades, mais n'est que préparatoire. On les fait ensuite vomir avec un grain d'émétique dissous dans six onces d'eau tiède, & après les avoir laissés pendant deux ou trois jours à l'usage de l'eau minérale préparée avec le tartre stibié, & des lavemens émolliens on applique à la nuque un emplâtre vésicatoire, qui pour l'ordinaire débarrasse la gorge, & termine l'inflammation des yeux. Cependant la fièvre continue avec plus ou moins de force jusqu'au quatorzième jour auquel elle a coutume de finir. La langue est chargée d'une mucoité blanchâtre dans le commencement de cette maladie. Les malades ont une toux sèche, les yeux leur cuisent, & il n'est pas rare de les trouver dans une agitation d'esprit tendante au délire. Mais quoique les efforts de la fièvre se portent d'abord vers les parties supérieures, comme dans toutes les éruptions de ce genre, la crise se fait pourtant du onze au quatorze par les selles & par les urines, en la secondant par des purgatifs, tels que la manne, la rhubarbe & les foli-cules. Voyez les feuilles précédentes pour la préparation de l'eau minérale, & pour la dose de ces drogues purgatives.

On fait à Paris moyennant quelques recettes puisées dans certains livres obscurs, des vins étrangers qui n'ont jamais été dans les pays d'où on dit les avoir tirés. Tel croit boire du vin de Malaga, d'Alicante &c. qui souvent ne boit qu'un mélange frauduleux dont l'usage est toujours à craindre. Plusieurs particuliers de Paris vendent de ces vins & c'est par eux principalement que la fraude est commise. La plupart de ces mangonisateurs seroient fort embarrassés, si l'on exigeoit d'eux des lettres de voiture. C'est à quoi on ne pense pas, vu la petite quantité qu'ils en vendent; quoiqu'il fut très important d'y penser pour faire cesser cet abus. Il seroit peut-être difficile d'empêcher la fabrication clandestine de ces vins, mais comme rien n'autorise jamais à vendre à haut prix ceux qu'on fabrique à bon compte, & que le plus souvent les fabricateurs ne connoissent pas les qualités des drogues qu'ils font entrer dans leur mélange, il est à désirer que la vente, & l'achat de ces vins étrangers, soit rigoureux.

sement défendue, & qu'on punisse severement ceux qui s'en mêlent, lorsque la distribution n'en sera pas faite par des personnes capables de répondre de leur salubrité, & des effets qu'ils peuvent produire.

Il se glisse encore une inattention, lorsqu'on met le vin en bouteille, laquelle a causé & cause journellement des accidens fâcheux. Souvent on emploie des bouteilles dans le fond desquelles il reste du tabac; le vin qu'on y verse s'impregne des qualités de cette poudre & devient puissamment émétique. Les inconvéniens qui résultent de cette évacuation inattendue, sur-tout dans les personnes délicates, réveilleront sans doute l'attention de celles à qui l'administration des caves est confiée.

Remède Anglois contre les fièvres d'accès.

Prenez demi-once de Kinkina, 24 grains de sel d'absinthe, & 39 grains de racine de serpentaire de Virginie. Pulvériser séparément chacune de ces drogues, mêlez-les ensuite ensemble, & partagez le mélange en quatre parties égales.

Avant d'administrer ce remède, on saigne une fois le malade, & on le purge. La saignée doit se faire dans le fort de l'accès. Il faut purger le jour où il n'y a pas de fièvre, avec une médecine ordinaire; & après la fin de l'accès qui suit la purgation, on commence à prendre une prise de ce spécifique, dans un verre de vin blanc, trempé avec parties égales d'eau commune. On continue ce remède de quatre en quatre heures jusqu'à ce que les quatre prises soient achevées. Pour l'ordinaire l'accès ne revient plus. Si le malade en avoit encore quelque ressentiment, il pourroit prendre une seconde fois le remède, à la même dose, & avec les mêmes précautions. Cette poudre guérit radicalement de la fièvre: nous en avons plusieurs fois observé les bons effets, soit en l'administrant, soit en en conseillant l'administration à d'autres personnes de l'art.

LIVRES NOUVEAUX.

L'Art du Peintre, Doreur Vernisseur, &c. par le Sieur Watin, Peintre, Doreur, Vernisseur & Marchand de couleurs &c. Seconde édition revue, corrigée & considérablement augmentée.

Nos lecteurs ne seront pas plus surpris de trouver ici l'annonce de cet Ouvrage, que nous l'avons été d'y lire une dissertation sur la colique des Peintres, avec les moyens de s'en guérir & de s'en préserver. Nous ne releverons point les erreurs que l'Auteur a commises dans la recherche de la cause de cette maladie. On peut être excellent Vernisseur & mauvais Étiologiste. Nous lui passerons encore d'avoir négligé sur les préservatifs de la colique de plomb, des détails utiles qu'on auroit pu exiger

d'un homme de l'art. Mais une faute de laquelle il nous est impossible de l'excuser, c'est d'avoir conseillé l'usage de l'émétique, des purgatifs violens, & de l'opium A GRANDE DOSE, sans entrer dans aucun détail sur cette même dose, sur le tems d'administrer ces remèdes, énergiques, sur les précautions qu'il falloit prendre en les prescrivant, & sur les modifications nécessitées par la diversité des tempéramens. A cela M. Watin répondra peut-être, qu'il n'a pas eu le dessein d'écrire pour les Médecins, & l'on n'aura pas de peine à le croire. Mais s'il n'a écrit que pour des personnes étrangères à la Médecine, c'étoit alors le cas d'entrer dans les plus grands détails, afin d'éviter les erreurs & les méprises. Disons mieux, il falloit que M. Watin s'en tint à la fabrication & à la vente de ses vernis, & laissât l'enseignement de la Médecine à ceux qui en font l'étude de toute leur vie. Comment un Peintre a-t-il pu oublier ces mots d'Apelle, *ne futor ultra crepidam.*

MEDECINE ETRANGERE.

On lit dans un voyage littéraire de la Grece, publié par M. Guis membre de l'Académie de Marseille, que l'ail, les liqueurs, le vinaigre, & les parfums, sont les préservatifs que les Grecs employent contre la peste. Les naturels du pays boivent du vin pur plus qu'à l'ordinaire, quand cette contagion fait des ravages, & conseillent le même régime aux étrangers. Le pere du voyageur, qui avoit vu la peste en Egypte, & qui étoit Commissaire à Marseille lorsqu'elle y régnoit, en 1720, buvoit du vin de Chypre avant d'aller faire sa tournée. Un homme qui dans ce même tems n'avoit d'autre occupation que celle d'enterrer les pestiférés, étoit toujours yvre & n'eut jamais la moindre attaque de ce mal. Les femmes Grecques de Constantinople qui soignent les pestiférés, ne demandent que de l'eau de vie pour se préserver de la contagion, & elles en boivent souvent pendant le jour.

On sait que les soldats qui composoient l'armée de César en Thessalie, ne se garentirent de la peste qui ravageoit cette contrée, qu'en buvant avec excès du vin qu'ils y trouverent en abondance. Ces observations curieuses pourront servir dans tous les cas de contagion; nous reviendrons souvent à cet objet intéressant.

Deux traits concernant la peste rapportés par M. le Beau dans son histoire du bas Empire nous ont paru d'autant plus frappans, qu'ils renversent les idées reçues sur la communication de la peste. C'est aux Médecins & aux Chirurgiens des échelles du levant à les vérifier; l'occasion ne doit pas être rare.

En 542 il y eut à Constantinople trois femmes enceintes dont les enfans moururent de la peste en naissant, sans que les meres en fussent atteintes; un autre mourut de ce mal en accouchant d'un enfant sain. Lorsque la peste est dans la force & à son dernier période, ceux qui l'ont eue anciennement ont coutume de ressentir une douleur à la cicatrice des bubons, qui les avertit de ne pas s'y exposer.

Ces problèmes curieux méritent d'autant plus l'attention des gens de l'art, qu'ils peuvent éclairer sur la nature d'une maladie qu'on n'a presque connue jusqu'aujourd'hui, que par ses redoutables effets.

MEDICINE DES ANIMAUX.

De la propreté des étables.

Nous avons fait connoître la maniere de mener paître les troupeaux, le choix convenable des pâturages, & quelle devoit être la forme & la situation des étables dans lesquelles on a coutume de mettre les bestiaux à couvert des grands froids. Il nous reste à indiquer les moyens d'entretenir la propreté de ces demeures, dont l'infection est la cause principale des épizooties des bestiaux.

Pour obtenir cette propreté si nécessaire, il faut vider chaque jour le fumier des étables, pratiquer dans le lieu le plus bas de l'écurie, une rigole dans laquelle puissent s'écouler l'humidité des litières, & les urines dont elles sont sans cesse arrosées, pour de-là les conduire dans un trou à fumier, ou dans un pré voisin. Le trou à fumier doit être pratiqué autant qu'il se peut, du côté du nord, mais toujours à une certaine distance des portes & des fenêtres de l'étable.

On renouvelle chaque jour la litière qui ne doit point être mouillée. L'humidité nuit constamment aux troupeaux, & la litière humide est pernicieuse dans les étables; il faut les tenir aussi sèches qu'il est possible. Cette précaution une fois prise, toutes les plantes & les herbes qui sont assez douces pour ne pas blesser les flancs du bétail, sont bonnes pour la litière, dont on distingue cependant plusieurs especes. Les différentes pailles fournissent les meilleures litières; viennent ensuite les feuilles d'arbre & les fougères, pourvu qu'elles soient sèches; les plus mauvaises sont celles qu'on tire des bruyeres & des genêts.

Il ne suffit pourtant pas de ce soin pour la propreté des étables; il faut encore en dé-

truire les araignées, & en enlever soigneusement les toiles. Il tombe très-souvent des planches mal jointées du plancher, une poussière dont il faut prévenir les amas. L'entretien de la peau du bétail est encore un soin à prendre. Il convient d'en enlever chaque jour l'ordure qui s'y attache, & de leur lustrer le poil, (ceci regarde les bœufs & les chevaux) en les frottant chaque jour avec une étrille, ou avec un bouchon de paille, afin de les délivrer des insectes qui s'attachent à leur peau, & d'entretenir par ce moyen utile, la liberté de la transpiration, si nécessaire à la santé des animaux.

On a coutume de laver les moutons; on baigne les chevaux, & ces bains pris d'une maniere ou d'autre sont très-salutaires. On n'a pas la même attention pour les bœufs, vraisemblablement par le même reste de barbarie, qui fait encore renfermer les bestiaux dans les étables.

Nous n'ajouterons rien sur la nécessité d'entretenir un courant d'air dans ces demeures; leur propreté doit beaucoup y contribuer, & l'on a vu dans nos précédentes feuilles, la maniere de les construire à cette fin. Nous ajouterons seulement qu'il faut que le sol de l'étable soit pavé, pour faciliter l'écoulement des urines, qui sans cela s'infiltreroient dans la terre, & rendroient ce séjour humide & mal sain.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Aloes hepaticque.	0	
Caballin.	0	
Succotin.	0	
Acacia-vera.	0	
Agaric d'Hollande.	1 liv.	3 s. la liv. Du levant
Baume du Pérou.	0	3 l. 19 s.
De Copahu.	0	
Bois de Gayac.	0	
Boi fin.	0	
Aristoloches rondes & longues.	40	2 le quintal.
Alun de Rome	0	
Borax.	0	
Bitume de Judée.	0	
Balaustes.	1	4 la livre.
Benjoin.	2	10
Bistortes.	0	
Ginnabre en pierre.	0	
Ceruse.	0	
Camphre.	4	
Cannelle fine.	1 l.	13 & 15 l.

Le prix des drogues, marqué par zero, n'a point varié.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 2 Septembre 1773.

De Londres le 15 Août.

LEs Médecins de cette Capitale employent depuis quelque tems, avec succès contre plusieurs maladies, une racine peu connue en Europe, & nommée *raiz calombé* dans l'Inde, d'où elle nous est apportée. On assure qu'elle calme le vomissement, & les évacuations excessives qui caractérisent le cholera morbus ou trouffe-galan; qu'elle corrige la disposition putride de la bile, & retablit promptement les forces des malades. M. Jonhson, Chirurgien à Chester, est le premier qui l'ait employée à bord d'un vaisseau qui alloit aux Indes orientales. Le nombre de matelots malades qu'il avoit à traiter, étoit considérable; quelquefois il y en avoit plus de 20 dans un jour, atteints du cholera. Rarement il a fait précéder l'usage de cette racine par les évacuans, & par les autres remèdes préparatoires conseillés en pareil cas. Recourant tout de suite au spécifique, il en a éprouvé promptement l'efficacité. En général il a observé que les vomissemens s'arrêtoient en peu d'heures, & que les autres accidens diminuoient plus rapidement encore. On a sauvé beaucoup plus de malades par ce traitement sur ce vaisseau, que sur les autres navires de la même escadre, dans lesquels regnoit aussi cette terrible maladie, & où ce remède n'a pas été employé. M. Jonhson prescrivait cette racine en poudre, depuis un demi-gros jusqu'à deux gros toutes les 3 ou 4 heures, suivant l'exigence du cas.

Le *raiz calombé* est encore très-utile dans les diarrhées & dans les dysenteries, & convient dans les vomissemens bilieux. Les Médecins de Londres ont observé que 15 ou 20 grains de cette racine, mêlés avec quantité égale de tartre vitriolé, & donnés toutes les 4, 5 ou 6 heures, produisoient des effets très-salutaires dans les fièvres bilieuses; on peut encore dans ce cas la prescrire infusée, & en rendre l'infusion aigrelette avec l'esprit de vitriol.

On vante aussi les bons effets du *raiz calombé* dans les fièvres jaunes des Indes orientales; on le dit sur-tout avantageux aux enfans atteints de vomissemens & de dévoiement qui accompagnent la dentition. C'est un des meilleurs stomachiques, soit qu'on le prenne en substance, soit qu'on le mêle avec quelque poudre aromatique, soit enfin qu'on le fasse infuser dans du vin vieux.

D'Aubusson dans la Haute-Marche, le 18 Août.

La femme d'un Boulanger de cette Ville étoit atteinte d'une maladie violente, dont la cause paroissoit provenir d'une transpiration repercutée. On a coutume dans les campagnes, comme dans bien des villes, de rappeler cette évacuation par l'application du pain chaud, nouvellement sorti du four. Ce topique fut employé par le Boulanger; il en couvrit le corps de la femme, qui transpira énormément, & fut hors d'affaire en vingt-quatre heures. La même maladie s'étant répandue depuis dans Aubusson, & après de deux cens personnes en étant mortes, on en a attribué le principe au pain imbu de la transpiration de la femme du Boulanger, que cet artisan a, dit-on, vendu, & dont plusieurs personnes se sont nourries. Il est rare qu'une contagion un peu considérable se manifeste, sans que le peuple n'en cherche la cause dans des agens singuliers, & souvent ridicules. On a vu la populace de Marseille attribuer la peste à l'usage intérieur de l'huile d'olive infectée par des tarantes, (espèce de salamandre) qui, dit-on, s'étoient noyées dans des cruches remplies de cette même huile. Quoiqu'il en soit, l'événement malheureux d'Aubusson a jeté les habitans dans la consternation la plus vive, & l'on a cru devoir fermer les portes de la ville: conduite aussi blâmable que celle qu'on tenoit dans Paris, en refusant l'entrée d'un lieu où étoit le feu, à ceux qui accouroient pour l'éteindre, & dont on doit la re-

forme à M. de Sartine, Lieutenant - Général de Police.

L'épidémie d'Aubusson n'est pas la seule où l'on ait interdit la communication des habitans, sous des peines rigoureuses. On a vu dans d'autres villes, défendre la sortie des maisons au peuple, & même l'entrée des rues & des quartiers où la contagion faisoit le plus de ravages. Ainsi l'on rendoit cette contagion plus active en en resserrant le foyer, & l'on dispoisoit d'autant plus les habitans à la contracter, qu'on les contraignoit à vivre dans un air renfermé, exagérant en même-tems à leurs yeux le danger, & les intimidant par les menaces & par les peines. On devoit punir ceux qui épouvantent les citoyens, soit par de pareilles dispositions dans le tems de la contagion, soit en des tems plus tranquilles par des écrits qui grossissent le danger, sans indiquer, pour le besoin, de meilleurs remèdes. Le premier soin des Magistrats en pareils cas, est de rassurer le peuple, de ne jamais le contraindre par des menaces, de veiller à la propreté des maisons, à la salubrité de l'air des rues, de fournir une nourriture saine aux infortunés, de leur dispenser promptement tous les autres secours dont ils ont besoin; sur-tout de faire ensevelir promptement les morts, & d'établir avec la même promptitude, des hôpitaux hors des murs de la ville, pour y recevoir tous les malades, riches ou pauvres (a), d'opposer enfin une vigilance ferme, tranquille & réfléchie, aux coups effrayans de la contagion.

De Mont-Mirail le 18 Août.

Il y a quelques mois que M. Pinson, Chirurgien de cette Ville, a communiqué à l'Académie des sciences une observation curieuse. Il y s'agissoit d'un enfant sans cervelle & sans moëlle allongée, qui cependant avoit vécu huit heures. Sa tête ressembloit à celle d'un veau dont on auroit enlevé le crâne. Cette cavité ainsi dépouillée de sa calotte osseuse, renfermoit la pie-mère, & sous cette membrane diverses cellules contenant une certaine quantité d'eau roussâtre, avec quelques petites portions médullaires, & d'autres cellules pleines d'un sang presque noir. La moëlle épinière étoit en bon état. Cette observation singulière peut figurer à côté de celle de M. Brouillard, Chirurgien à Mont-Dauphin, que nous avons rapportée au second N°. de notre Gazette. Si l'amas de sang & d'humeur, formé dans différentes cellules, & quelques portions

apparentes de substance médullaire pouvoient être considérées dans le cas présent, comme faisant fonction de cerveau, ce qui paroît problématique, l'observation n'en seroit pas moins intéressante, puisqu'elle étendrait les connoissances chirurgicales, sur les différens vices de conformation de ce viscère, comme les Commissaires de l'Académie, nommés pour faire le rapport de cette observation, l'ont judicieusement remarqué. Ce fait très-rare, prouve encore que la vie ne dépend pas absolument du cerveau, ni du cervelet, puisque malgré ce délabrement considérable, qui se rapproche si fort de la destruction, l'enfant a vécu pendant huit heures.

De Montpellier le 20 Août.

Un homme âgé de cinquante six ans, avoit depuis huit jours un accès d'asthme dont rien n'avoit encore pu le soulager & qui faisoit craindre à chaque instant pour sa vie. M. Fouquet, Médecin de l'Université de cette Ville, appelé pour lui donner ses soins, ordonna un bol composé de dix grains d'extrait de têtes de coquelicot ou *pavot rouge*, dix grains de succin blanc préparé, trois grains de camphre, & huit grains de nître; le tout mêlé avec un peu de sirop d'*érysimum* préparé par distillation. Ce bol devoit être réitéré matin & soir. La première prise procura un calme remarquable. Mais les facultés du malade ne lui permettant pas une certaine dépense en drogues, on s'en tint à l'extrait de têtes de coquelicot que ce Médecin charitable fournit lui-même *gratis*. Ce remède continué pendant six jours consécutifs opéra au bout de ce tems très-court, l'entière guérison de l'asthmatique, qui vint bientôt après remercier son Médecin, sans éprouver la moindre difficulté de respirer dans une marche assez longue, pendant laquelle il lui fallut monter des rues escarpées.

M. le Comte de M^{re}. Lieutenant-Général des Armées du Roi, âgé de 73 ans & sujet à des attaques d'asthme humide, auxquelles se mêloient de tems en tems des fluxions catarrhales, souffroit depuis 17 jours de cette affreuse complication, sans pouvoir prendre aucun sommeil. Toute espèce de préparation de pavot, quelque légère & quelque foible qu'elle fût, lui avoit été jusqu'alors très-contraire. Cette contraindication apparente n'empêcha pas M. Fouquet, appelé pour voir le malade de lui proposer l'extrait de têtes de coquelicot; le malade n'en prit que six grains le soir en se couchant. La nuit fut très-tranquille & M. de M^{re}. dormit du sommeil le plus doux; l'expectoration devint en même tems plus abondante & plus facile

(a) Ceci ne regarde que ceux qui restent dans la Ville; les personnes aisées se réfugient ordinairement dans les maisons de campagne.

& le bien être continuant ainsi dans la journée, il fut inutile d'administrer une seconde fois l'extrait de têtes de coquelicot. Un des Confrères de M. Fouquet, & un Chirurgien de la même Ville, témoins des effets surprenants de ce même extrait, contre une maladie aussi opiniâtre, n'ont pas manqué depuis, de l'employer dans plusieurs occasions, avec succès. Pour préparer l'extrait de têtes de coquelicot, on doit cueillir ces têtes avant leur parfaite maturité, c'est-à-dire un peu vertes, ou avant que les pétales des fleurs ne s'en détachent. La dose de ce remède pour les adultes, est depuis six grains jusqu'à trente, & même quelquefois au-delà.

De Paris le 27 Août.

Un citoyen de cette Ville nous a communiqué les observations suivantes. Une Dame qui demeure au Temple, avoit de la douleur à l'estomach & à la poitrine, elle toussait & crachait le sang à pleine bouche. On la saigna inutilement plusieurs fois, on lui fit prendre beaucoup de drogues qui ne réussirent pas mieux. Son état ne faisoit qu'empirer lorsque trois cuillerées d'huile de lin, qu'elle prit dans un après midi à deux heures de distance l'une de l'autre, arrêterent le crachement de sang : elle dormit bien la nuit suivante, & ne toussa plus. Une autre femme du Fauxbourg Saint-Marcel, qui tomboit dans l'ethysie par des crachemens de sang presque continuels, n'a retabli entièrement sa santé, que par l'usage de l'huile de lin. Ces cures ne sont pas les seules que l'Auteur ait opérées; il ajoute en avoir obtenu plusieurs autres par le même moyen dans les mêmes maladies. C'est à M. Poupar, Chirurgien, ancien Démonstrateur d'Anatomie & de Chirurgie à Perpignan, qu'il dit être redevable de la connoissance de ce spécifique. Cette propriété de l'huile de lin étoit connue; mais que de remèdes connus & bons, qu'on laisse souvent dans l'oubli! On doit donc savoir gré à l'Auteur de ces observations, de les avoir publiées. Ajoutons, en faveur de l'huile de lin, que nous l'avons vue appaiser la douleur de dents provenant de carie, en en instillant quelques gouttes dans la dent cariée, suivant le conseil de Beaulmer. Dans tous les cas cette huile doit être récente, sans quoi elle deviendrait forte, & manqueroit son effet.

Les anciens Entrepreneurs de l'eau de Seine filtrée, ont demandé de nouveaux Commissaires à la Faculté de Médecine de Paris, pour examiner la nouvelle filtration qu'ils se proposent de faire de ces mêmes eaux. Cette Compagnie toujours jalouse d'encourager jusqu'aux moindres entreprises qui ont quelque rapport

avec la santé publique, a nommé en effet plusieurs de ses Membres pour faire cet examen. On ne sait si cette seconde tentative aura plus de succès que la première, à laquelle le public avoit peu gagné, & où les Entrepreneurs ont beaucoup perdu.

Le quinquina est une écorce d'arbre qui nous est apportée du Perou en morceaux petits & grands, & qui sont roulés sur eux-mêmes. Les premiers viennent des branches de l'arbre, les seconds se détachent du tronc. La substance de cette écorce est grisâtre en dehors, rougeâtre en dedans, d'une saveur fort amère, légèrement astringente, & un peu aromatique. Elle est pourtant sans odeur, mais elle laisse dans la bouche un goût assez agréable. Pour en faire un bon choix, il faut prendre l'écorce de grandeur moyenne, rejeter celle qui tient encore au bois, & qui seroit trop épaisse, sur-tout les morceaux vieux, filandreux, vermoulus. Il faut encore que le goût que cette écorce laisse dans la bouche, ne soit pas glutineux. On mêle quelquefois le quinquina avec l'écorce de bouleau, ou celle d'autres arbres, qu'on a eu soin de tremper dans le suc d'aloës mais il est aisé de reconnoître la fraude: ces écorces n'ont ni la couleur ni le goût aromatique & astringent du quinquina.

Nous continuerons, comme on nous l'a demandé, de donner la manière de connoître les drogues employées dans les formules décrites dans notre Gazette, afin de prévenir la sophistication commise par les Droguistes ambulans dans les campagnes.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité de la goutte & de toutes les maladies chroniques, avec une méthode naturelle & raisonnée propre à les guérir. Ouvrage traduit de l'Anglois de William Cadogan. Membre de la Faculté de Médecine à Londres; avec cette épigraphe: Quod petis in te est.

C'est encore une tentative contre la goutte, maladie commune, dont la cause & les remèdes curatifs sont peu connus. Les préceptes de l'Auteur Anglois, quoique sages, nous ont cependant paru un peu trop vagues; un malade exige plus de détail sur sa maladie. Il faut pourtant convenir qu'il y auroit moins de gouteux, si l'on suivoit le régime de vie conseillé par M. Cadogan.

MEDICINE ETRANGERE.

Les principales maladies des Kamtschadales, sont le scorbut, les ulcères, le cancer, la jaunisse. Ces peuples guérissent du scorbut par des boissons ou par l'application de certaines feuilles. Ils prennent des décoctions de plantes d'une espèce de gentiane, ou de bourgeons de cèdre, qu'ils font infuser com-

me du thé; mais surtout ils mangent de l'ail sauvage. Cependant l'usage immodéré de cette gouffe peut devenir nuisible. Des Coliques attaqués du scorbut en ayant trop mangé, furent couverts de gale & de pultules qui parurent d'abord vénériennes, mais qui tombèrent ensuite d'elles-mêmes, & dissipèrent tout soupçon. Les ulcères sont très-dangereux au Kamtschatha; quelquefois ils sont percés de quarante ou cinquante trous différens, & ont deux ou trois pouces de diamètre. La siccité de l'ulcère est mortelle, on applique pour en retablir la suppuration, la peau fumante d'un lièvre; & l'on en extirpe le fond quand la circonstance le permet. Un remède infailible chez ces peuples contre la jaunisse, c'est un lavement d'iris sauvage ou de violette des bois. On en pile la racine toute fraîche, dans l'eau chaude, & l'on en verse le suc qui est laiteux, dans une vessie, à l'orifice de laquelle est attachée une canule. On prend ces sortes de remèdes en se couchant en avant, la tête baissée & pressant la vessie sous le ventre.

Les ulcères des Kamtschadales paroissent être cancéreux, la peau de lièvre qui les fait suppurer pourroit peut-être exciter la suppuration des cancers si rare & si désirée. Les anti-scorbutiques ordinaires, tels que le cresson, le cochlearia, &c. produisent un effet à-peu-près semblable à celui de l'ail sauvage quand on les donne à trop haute dose. Ils excitent une vive chaleur à la peau, il s'y manifeste des plaques rouges semblables à la fièvre rouge scarlatine; & même il y pousse des boutons accompagnés d'une forte démangeaison, qui tombent en écailles. L'iris est un très-bon remède contre la jaunisse. La manière d'en donner le suc en lavement est neuve, peut-être auroit-on plus d'effet des médicamens appropriés contre les maladies du foie, si on les donnoit sous cette forme.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Un Médecin de Bavière a remarqué que l'émetique étoit pernicieux aux bestiaux ruminans, & qu'alors même que ces médicamens ne nuisoient pas, ils devenoient au moins inutiles. Cette remarque est fondée sur l'expérience & sur la conformation des organes digestifs de ces animaux. On a constamment préféré les évacuans purgatifs, sur-tout dans les fièvres putrides du bétail, & on a eu lieu

de s'en applaudir. La purgation conseillée dans bien des cas, est composée de sel commun, de miel aigre, & de rhubarbe de moines: ces purgatifs doux sont préférables aux purgatifs violens. Il résulte encore une observation générale des recherches du Médecin Bavaois, c'est qu'il ne faut saigner les bestiaux que dans la nécessité la plus urgente, encore doit-on être assuré qu'ils abondent en sang. Il est à désirer que les bonnes observations se multiplient en ce genre; on auroit sur-tout grand besoin dans les campagnes, de préceptes généraux bien établis pour se conduire les premiers jours d'une maladie épizootique, dans l'absence des gens de l'art; & cet art même s'accroîtra-t-il par le raisonnement! Nous osons avancer le contraire. La théorie seroit certaine si l'on pouvoit pénétrer l'intérieur des animaux, connoître leur intime structure, savoir quel est le principe de leur organisation & de leur vie, parcourir enfin le dédale obscur des maladies des bestiaux; mais par malheur il en est à cet égard, de la médecine Vétérinaire, comme de la médecine des hommes; la théorie est le luxe de l'art, & l'art ne s'enrichit véritablement que par une assidue collection de faits de pratique.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Mai, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Argent vif.	0	
Acorus verus.	0	
Antimoine.	40 liy	le quintal.
Colle de poisson.	0	
Cacao de Caraquez.	1	13 f. la livre.
Des îles.	0	
Calamus aromaticus.	0	
Cevadille.	0	
Cassé.	28	le quintal.
Cachou.	0	
Crème de tartre.	0	
Coail rouge.	0	
Cantharides.	4	10 f. la livre.
Coloquinte.	0	
Cassé du levant.	1	9
Des îles.		10 à 13 f.
Chaquerville.	0	
Cumin.	0	
Coralline.	0	
Carabé.	0	
Saffian des mœurs.	1	

La suite à l'ordinaire prochain.

Fautes à corriger dans la précédente Gazette.

Page 38, ligne 18, demi métal; lisez, métal.

Page 40, ligne 33, Mai; lisez, Juin.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 9 Septembre 1773.

De Vienne en Autriche, le 10 Août.

LE Docteur Xavier Sauken, Médecin de l'Hôpital S. Marc, a publié depuis peu la description de la fièvre putride qui a désolé cette ville en 1771 & 1772, avec l'histoire d'une maladie maligne qui attaquoit les femmes en couches en 1770, dans son Hôpital. Cet ouvrage intéresse autant par les vues de l'Auteur, que par l'importance de son objet. On y voit le Médecin habile prescrire peu de remèdes, écouter la nature, en suivre la marche, en respecter les opérations. Aussi des observations solides font-elles le fruit de cette pratique réfléchie. Les éruptions qui se faisoient le septième jour de la maladie, étoient presque toujours suivies de la diminution des symptômes. 272 enfans, traités dans l'Hôpital des orphelins, ont eu des saignemens de nez avantageux, & leur guérison s'est terminée par l'éruption d'une croûte lépreuse. L'émétique & les purgatifs ont très-bien réussi. La saignée paroissoit contraire, à moins que l'inflammation ne fût trop forte. Le camphre & le quinquina procuroient un soulagement marqué. M. Sauken a obtenu de très-bons effets du musc contre les soubresauts des tendons, observés fréquemment dans cette espèce d'épidémie. Cette pratique mérite attention. Mead, célèbre auteur Anglois, recommandoit le musc comme un remède très-efficace contre les convulsions qui accompagnent les fièvres aiguës. Plusieurs autres auteurs non moins célèbres, l'ont employé avec succès contre l'hydrophobie, la manie, l'épilepsie, & la passion hystrérique. Un auteur moderne, observateur judicieux, conseille le musc, d'après l'expérience, contre les mouvemens convulsifs qui précèdent la petite vérole, lorsque les convulsions n'ont point été calmées par la saignée. Dans ce cas, deux heures après avoir ouvert la veine, il dit avoir donné le musc à quelques enfans, à la dose de cinq à six grains dans la journée, combinant chaque prise avec le sucre & le nitre & délayant ce mélange dans une cuillerée d'eau de tilleul, pour en faciliter la déglutition: voici la formule.

Prenez de musc en vessie un grain, de nitre

purifié, six grains, de sucre, douze grains; réduisez le tout en poudre dans un mortier, & versez peu-à-peu une once d'eau de tilleul, pour une potion que le malade avalera en une seule prise; on peut réitérer cette potion cinq ou six fois par jour.

De Lestoure, le 18 Août.

Un journalier de cette ville, attaqué d'un point de côté, avec fièvre très-aigüe, & réduit à l'agonie malgré tous les secours de l'art, touchoit au moment d'expirer lorsqu'il fut pris tout-à-coup d'une phrénésie si violente, qu'il courut les rues, mangea & but comme un forcené, & voulut mettre le feu à sa maison. Inutilement on eut recours à l'immersion dans l'eau froide: cet homme qui a la santé d'un athlète, devint si furieux qu'il fallut l'attacher; encore malgré ce secours violent, employoit-on les forces réunies de plusieurs hommes. On eut recours alors au sinapisme que l'on appliqua sous la plante des pieds. Ce topique étoit composé de levain de moutarde, de vinaigre, de sel & de poivre. L'effet en fut prompt; environ une heure après, la phrénésie disparut, & le malade revint entièrement à lui-même, au grand étonnement des assistans, après avoir rendu par bas une quantité prodigieuse de vents. Il est actuellement sans fièvre, & dans une extrême foiblesse, on le regarde comme hors d'affaire. Voilà pourtant de bons effets des épispastiques simples, trop souvent dédaignés pour recourir avec obstination à la saignée. Nous avons vu dans un cas pareil où l'on n'employa aucun topique de cette nature, la phrénésie cesser; mais les matières qui en étoient la cause, ne quittèrent le cerveau, que pour se porter impétueusement sur les pieds, & les gangrener tout-à-fait. Le malade jusqu'alors, épuisé par les saignées & par des purgatifs journallement administrés, fut abandonné à lui-même dans la phrénésie; la gangrene critique, qui remplaça ce premier symptôme, fut également négligée, elle fit des progrès rapides, & bien-tôt les pieds se détachèrent des jambes. Un Chirurgien habile, appelé pour ce fait rare, reconnu avec nous com-

bien il eût été utile de fixer l'humeur à la peau, & d'entretenir par un épispastique ou par un vésicatoire, l'écoulement de la matière qui avoit causé cette gangrène, par son séjour dans les parties molles, qui en avoient été imprégnées.

Extrait d'une lettre écrite de Bourg en Bresse, le 6 Août 1773, par M. Silvan, Maître en Chirurgie.

Un Médecin de cette Ville mourut le 30 Juin dernier, d'un accident d'autant plus fâcheux, qu'on n'a connu sa maladie qu'à l'ouverture de son corps. Cet homme, à la fleur de son âge, paroisoit jouir de la meilleure santé, il étoit seulement sujet depuis environ un an, à des fluxions qu'il attribuoit à des douleurs de dents cruelles. En Décembre dernier, après avoir souffert beaucoup d'une dent de la machoire supérieure, il eut une fluxion qui dégénéra en fausse squinancie, mais qui céda aux remèdes usités en pareil cas. Il eut encore de tems en tems quelques douleurs & des fluxions dans la tête, qui se dissipèrent par de légers remèdes. Il lui resta cependant un encliffement accompagné d'un peu de pesanteur à la tête, & de tems en tems il mouroit par la narine gauche un mucus fortide & purulent, mais en petite quantité. Cet écoulement s'étant supprimé tout-à-coup le 31 Mai, la douleur de dent revint; il se la fit arracher sans soulagement: la machoire de ce même côté qui étoit le gauche, devint douloureuse sans enflure; la paupière supérieure seule s'enflamma & abcéda. Quoique l'œil restât toujours naturel & très-élevé, le malade n'y voyoit plus de ce côté. Tous les cataplasmes & autres remèdes n'ayant point réussi, on fit, au bout de quelques jours, l'ouverture du dépôt de la paupière; ce fut M. Janin, Oculiste de Lyon, qui se transporta à Bourg pour cette opération. Il ne sortit d'abord que du sang, ce qui intrigua beaucoup les Médecins, qui ne pouvoient découvrir le siège de la maladie de leur Confrère; le malade se plaignant généralement de mal de tête, mais sans douleur plus vive en un point qu'en un autre. Au bout de quelques jours la playe produisit un pus de mauvaise qualité, & de cet instant jusqu'à la mort du malade, elle en fournit environ trois onces par 24 heures. Bains, saignées du bras, du pied, collyre, cataplasmes vésicatoires, tout devint infructueux; le malade tomba dans une affection comateuse, qui dura trois jours, & après laquelle il succomba le trentième de sa maladie, sans avoir eu presque de fièvre. Ayant ouvert la tête du cadavre, on a trouvé sous la peau dont la couleur n'étoit pas même altérée, ainsi que le muscle frontal; 1°. les deux tables de l'os coronal, cariées & comme criblées au point

de pouvoir y enfoncer l'extrémité du petit doigt, les méninges corrodées, & le délabement pénétrant dans la substance même du cerveau; 2°. un autre carie qui avoit détruit cette partie inférieure du coronal qui forme la voûte de l'orbite, & par laquelle découloit cette quantité de pus dont on a parlé; 3°. un abcès dans le cerveau qui paroisoit avoir pris naissance dans la substance même medullaire, où le foyer en étoit situé, avec épanchement dans les ventricules supérieurs, qui contenoient au moins six onces d'un pus fétide & grisâtre. Peut-être cette maladie exigeoit le trepan; mais comment en déterminer le lieu, avant les connoissances acquises par l'ouverture de la tête; & quand on l'auroit fixé, qu'auroit-il produit dans un accident aussi extraordinaire?

Comme on n'en connoissoit ni la cause ni l'effet, on avoit d'abord attribué tous ces ravages à un vice vénérien; mais les assurances qu'avoit donné le malade, qu'il étoit à cet égard à l'abri même du doute, ont obligé d'en chercher un autre principe. Ce Médecin chassant en Septembre 1771, à une chasse qu'on appelle ici le tombereau, étoit assis & tiroit la corde qui fait fermer ce filet. Cette corde ayant cassé, le chasseur tomba à la renverse, & donna de l'occipital sur le piquet qui la fixoit derrière lui. Quoiqu'il se fût fait assez de mal, & que pendant l'espace de quinze jours il ressentit une espèce d'embarras dans sa tête, il négligea de se faire saigner. On a lieu de croire qu'il se fit un dépôt à la partie antérieure du cerveau, par l'effet du contre-coup trop ordinaire dans ces sortes de cas; & l'on peut également présumer, que par une suite du même accident, cet épanchement d'abord, peu de chose, n'étant point dissipé, devint plus considérable avec le tems, jusqu'à ce que la putrefaction des matières stagnantes ait eu produit par degrés, les ravages qui ont été observés. L'explication de cette maladie extraordinaire, paroît bien plus naturelle, que celle qu'on déduiroit d'un vice vénérien qui, s'il avoit existé, se seroit certainement manifesté par d'autres signes & en plusieurs endroits, sans que les accidens eussent été si prompts, & si peu annoncés.

Si une chute peu rude, puisqu'un Médecin n'a pas cru qu'elle exigeât une saignée, n'a pas laissé d'occasionner tous les accidens qui ont fait périr le malade 21 mois après, c'est bien le cas de recommander l'attention la plus grande à s'en garantir, ou à en prévenir les suites, lorsqu'on n'a pu l'éviter. L'événement malheureux qui fait la matière de cette lettre, est une nouvelle confirmation de la vérité de cette maxime,

Principiis obsta, sero medicina paratur.

De Paris le 5 Septembre.

La Faculté de Médecine de Paris fut convoquée Samedi dernier, suivant l'usage, pour le *prima mensis*. Il s'agit dans cette assemblée du premier de chaque mois, des maladies régnantes, observées par les Médecins qui la composent. Plusieurs Docteurs-Régens y décriront des maladies catharres, semblables à celles dont nous avons déjà fait mention dans les précédentes Gazettes. M. Bourru y fit part d'une observation singulière : la voici. Une femme épileptique depuis plusieurs années, ayant été atteinte de mal vénérien, fut traitée par le sublimé corosif. La maladie céda radicalement au remède, & les accès d'épilepsie furent suspendus. Ainsi le sublimé bien administré, loin d'irriter les nerfs, comme l'ont publié ses Détracteurs, en calme quelquefois les mouvemens convulsifs. Quel contraste entre cette observation, & les déclamations journalières contre ce remède ! Ceux qui fomentent des préjugés contre son usage, cesseroient bientôt leur odieuse manœuvre, si devenant plus honnêtes, ils consultoient moins leur intérêt personnel que le bien public.

La racine de Calombé que nous avons donnée comme nouvellement découverte, & qui l'est jusqu'à un certain point pour les Européens, se trouve pourtant décrite dans la dernière édition du Dictionnaire des drogues de l'Emery. Il y est dit, que le calombé ou calumbé est la racine d'un arbre des Indes, qu'on nous l'apporte coupée par morceaux, de la grosseur du pouce, de la consistance de la Zedoaire, & qu'elle est jaune, amère au goût, sans avoir presque point d'odeur. M. de Bomare, dans son Dictionnaire, a copié mot pour mot cet article, & l'Éditeur anonyme du nouveau Dictionnaire de matière médicale, imprimé chez Didot, en quatre volumes in-8°. malgré l'annonce fastueuse de son érudition par une longue table, & l'étendue de sa volumineuse production, a jugé à propos d'oublier ses vertus, ou de les passer sous silence. Depuis que nous avons annoncé les propriétés de cette racine, M. Jussieu, neveu du célèbre Botaniste de ce nom, qui marche rapidement sur les traces de son oncle, nous en a donné quelques morceaux. Chacun d'eux excède de beaucoup la grosseur du pouce, & la couleur intérieure est blanchâtre plutôt que jaune. Nous nous proposons d'employer cette racine à la première occasion, & nous rendrons compte au public des effets qu'elle aura produits.

Remède éprouvé contre les fièvres d'accès.

Prenez une poignée de camomille fétide, deux gros de crème de tartre ; faites bouillir le

tout pendant demi-heure dans douze onces d'eau de fontaine.

On fait prendre cette décoction chaude au malade, au commencement du frisson. Ce fébrifuge conseillé par un praticien célèbre, qui atteste en avoir souvent éprouvé du succès, peut être suppléé dans les campagnes au remède Anglois, composé de sel d'absinthe, de quinquina, & de la racine de serpentaire de Virginie.

LIVRES NOUVEAUX.

Dictionnaire vétérinaire & des animaux domestiques, contenant leurs mœurs, leurs caractères, leurs descriptions anatomiques, la manière de les nourrir, de les élever, de les gouverner, les aliments qui leur sont propres, les maladies auxquelles ils sont sujets, & leurs propriétés tant pour la médecine que pour la société civile, auquel on a joint un fauna gallicus. Par M. Buchoz, tome 4. chez P. Costard fils, & Compagnie, rue Saint Jean de Beauvais.

Rien n'encourage tant ceux qui achètent des livres publics par parties, que l'exactitude des Auteurs à en continuer la suite : A ce mérite, M. Buchoz a joint dans ce Dictionnaire, celui d'avoir puisé dans de bonnes sources les matériaux qui le composent. Cet ouvrage utile & intéressant, fera d'un grand secours pour les campagnes.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

Ce que nous avons dit sur le dragoneau d'après le témoignage de quelques Historiens, nous a valu une relation plus récente, plus détaillée & plus certaine, écrite par le célèbre voyageur, M. Bruce.

Mémoire de M. Bruce, voyageur Anglois sur le ver, nommé vena medina.

Le ver connu des Médecins Arabes, sous le nom de *vena medina*, & par les Arabes du pays, Faroum ; Teit, ou ver de Pharaon, étoit ainsi nommé d'une ville d'Arabie, distante de la mer de trois journées de chemin, où est le tombeau de Mahomet. Ils croyent que cette maladie, la petite vérole & quelques autres, étoient inconnues avant la venue de cet imposteur.

Agas Thareide le Gnidien en a pourtant parlé, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, comme d'une maladie endémique sur les côtes de la mer rouge : aussi est-elle commune dans l'Arabie heureuse, & l'Arabie déserte ; sur les côtes du golfe Persique, & dans la péninsule des Indes : elle regne aussi sur les côtes d'Afrique & dans toute cette lisière de terre basse & brûlée, qui entoure cette partie du monde, depuis l'Océan jusqu'à la méditerranée ; elle s'étend dans l'intérieur du pays, & même à Darfour, Sallé, Bargina en Nubie, & jusques dans l'Egypte.

La ressemblance que ce ver a avec une veine ou un tendon, lui a fait donner le nom de *veine*; mais cette ressemblance n'est pas toujours exactement la même, quelquefois il est blanc comme le lait, luisant, & semblable aux extrémités des ligatures des muscles; d'autrefois il est de couleur bleue, transparente, vitrée. De façon ou d'autre, il mérite assez le nom qu'on lui a donné; il paroît être de ces deux couleurs dans ma jambe.

Dans tous les pays d'Afrique & d'Asie, que j'ai nommés, on boit de l'eau stagnante. Les pluies tropicales qui tombent des montagnes, viennent croupir dans les plaines parmi les sables. . . . Bassora & la côte de Perse, sont à la vérité, en deçà du Tropique; mais les peuples de ces pays n'ont pour boire que des eaux stagnantes qu'ils trouvent parmi les sables.

Les pays montagneux, voisins de ceux que j'ai nommés, ne connoissent pas ce ver. L'Abissinie & la partie élevée de l'Arabie heureuse, n'en sont point atteintes; mais les peuples qui en descendent pour vivre quelque-temps au bord de la mer dans ce pays aride & sablonneux, comme en Nubie, en sont infectés.

Je n'ai pas été incommodé de cette maladie en Arabie, quoique j'aie séjourné quelque-temps au bord de la mer. En Abissinie on ne la connoît guère; mais je crois en avoir été attaqué en traversant le désert de Nubie, & le pays des Funges.

La suite à l'ordinaire prochain.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Un Chirurgien Anglois ayant ouvert des animaux atteints de la colique de plomb, & morts de cette maladie, a cru trouver la surface interne de leurs boyaux, incrustée d'une poudre métallique saturnine, à la présence de laquelle l'Observateur a attribué ce singulier accident. Nous avons fait la même observation quant à la maladie; mais les chats malades ayant été guéris, nous n'avons pas poussé nos recherches jusques dans leur viscères. Les chats d'Imprimerie & des Fonderies de plomb, même de celles des caractères où le plomb & l'antimoine sont employés, sont souvent atteints de la colique métallique. Dans les Fonderies, la vapeur du plomb en est la seule cause; mais dans les Imprimeries, les chats la contractent en léchant les planches d'impression, & buvant l'eau avec laquelle on a coutume de laver les caractères,

lorsqu'on n'a pas le soin de vider les plats. Ils paroissent très-avides de cette boisson. Dès qu'ils sont atteints de cette maladie, ils maigrissent, poussent des miaulemens aigus, ne peuvent se soutenir sur leur pates, font des efforts pour vomir, ne rendent rien ni par les selles, ni par les urines. & ne peuvent prendre aucun aliment ni aucun repos. Ayant pris un chat dans cette situation, nous l'enfermâmes dans une chambre, dans laquelle nous avions laissé du lait avec deux grains d'émétique. Soit efforts de la nature, soit l'effet des remèdes, le chat vomit beaucoup après avoir avalé le lait, il fut également purgé, & ne pût se soutenir sur ses pates, moins par paralysie que par faiblesse. On lui présenta de la pâtée, dont il mangea dans le courant du jour. Le lendemain il étoit sur ses pates, & paroît être mieux. On l'a nourri de lait pendant un mois consécutif, il n'a plus retourné à l'Imprimerie, & s'est très-bien porté depuis. Cette observation a été répétée plusieurs fois sur ces mêmes animaux. Un Fondeur a perdu un très gros chien, de la même colique: cela prouve que cette maladie affecte les hommes comme les animaux, & que dans les uns & dans les autres, l'émétique est le moyen le plus sûr, d'en obtenir la guérison.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Juin, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Cochenille.	0
Corne de cerf rappée.	0
Dattes.	0
Diapram de crête.	0
Bois de Gayac.	0
De sassafras.	0
Emulla Campana.	0
Euphorbe.	0
Encens en sorte.	0
Elleboro.	0
Squino.	0
Eponges fines lavées.	0
Fleurs de soufre.	3 f.
Follicules de sené.	3 l. 1. 10 f. et 5 f.
Gingembre.	0
Gentiane.	0
Graine de Kerma.	6
Gomme ammoniac.	0
Gomme arabique.	0 19 f.
Gomme adragant.	1 17
Gutre.	3 15
Elemi.	0
Bidellium.	0

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 16 Septembre 1773.

De Stockholm, le 14 Août.

ON avoit publié dans plusieurs Gazettes que quelques Provinces de ce Royaume, étoient attaquées d'une maladie épidémique, dont les progrès rapides & meurtriers tendoient à les dévaster. Nous apprenons aujourd'hui que ces maladies ne sont ni si générales, ni si funestes. On a grossi la liste des malades, on a exagéré le nombre des morts, en un mot on a fait dans cette circonstance ce qu'on a coutume de faire dans toutes les contagions. Aussi ne cesserons-nous de répéter qu'il faudroit dans ce cas, qu'une police exacte & rigoureuse recherchât & punit les premiers Auteurs de l'épouvante.

Le remède contre les maux de dents, indiqué dans les mémoires de l'Académie de cette Ville, & inséré dans les papiers publics, loin d'avoir le succès promis, a été plus d'une fois nuisible. Il consistoit à exposer la face & la bouche ouverte, à la vapeur de l'eau bouillante qu'on renoit, en enveloppant d'un linge la tête & le vase. On devoit exciter ainsi une sueur de toute la tête, & un écoulement abondant de salive d'où résulteroit la guérison prompte & radicale du mal de dents. Mais ce moyen toujours insuffisant lorsque la douleur vient d'une dent cariée, ou d'un dépôt dans l'un des sinus maxillaires, a attiré des fluxions plus fortes, desquelles les malades ont beaucoup plus souffert. Plusieurs d'entre eux n'ont pu soutenir cette épreuve qui leur a causé des vertiges, une suffocation momentanée, des éternumens & des piquotemens insupportables dans les yeux. Témoins nous-même de ces accidens, nous nous félicitons de n'avoir pas annoncé ce prétendu remède, & nous nous hâtons d'en faire connoître les mauvais effets.

Lettre écrite de Marseille, le 6 Septembre 1773.

Je dois ici faire part des observations que j'ai faites sur la peste pendant mon séjour dans diverses échelles des trois parties du continent,

sous la domination du Grand Seigneur. J'ai reconnu que cette maladie est moins dangereuse en Egypte, que dans la Turquie, en Europe, & dans l'Asie mineure, que l'épidémie ne dure pas si long-tems dans les pays méridionaux, qu'il y meurt moins de pestiférés, & que la peste est plus ou moins fréquente, en raison de la gradation des latitudes.

Il est aussi ordinaire de voir en Turquie des personnes qui ont eu plusieurs fois la peste, qu'il est rare d'en rencontrer, quelque part que ce soit, qui aient été atteints plus d'une fois de la petite vérole.

J'ai été, comme tant d'autres, guéri de la peste par un remède fort simple, il consiste en un topique de fiante humaine sur le bubon, ou sur le charbon, dès l'instant que l'éruption se manifeste. On renouvelle l'emplâtre à mesure que la matière se dessèche. La guérison est certaine au moment que l'abcès est percé. Trois jours suffisent pour décider du sort du malade, sans quoi la mort est inévitable.

Le seul préservatif de la peste, dans les pays où elle est fréquente, est un cautère à la jambe, qu'il faut tenir ouvert pendant toute la vie. Je m'étonne que l'Auteur des lettres sur la peste n'ait pas remarqué qu'en l'année 1720, lorsque la patrie étoit affligée de la peste, feu M. de Belsunce, Evêque de cette Ville, qui, par un zèle des plus louables, se transportoit aux carrefours où les malades étoient déposés, pour les exhorter & leur rendre jusqu'aux derniers offices, avoit eu la précaution de se faire ouvrir un cautère au même endroit, au moyen de quoi ce digne Prélat fut préservé du mal contagieux, ainsi que d'autres personnes pieuses qui suivirent son exemple. Mon pere qui étoit employé au maintien de la police, en l'absence des Magistrats, étoit de ce nombre; il avécut long-tems après.

A l'égard de la douleur qu'on ressent à la cicatrice du bubon lorsque la peste est dans sa force, voici ce qui m'arrive, quoique je sois éloigné des lieux où cette contagion se manifeste. J'éprouve seulement une petite déman-

geaison sur la cicatrice au dos de la jambe droite; où j'ai eu un charbon pestilentiel, dont le volume étoit comme la moitié d'un œuf de poule. L'époque de ce prurit commence ordinairement à l'équinoxe du printemps, & finit avec la lune du mois de Juin; mais je passe quelquefois trois ou quatre ans sans m'en apercevoir; mes conjectures sont, que j'ai eu la peste en Syrie, où elle n'est pas annuelle, & que si j'en avois été atteint à Constantinople, où elle regne sans cesse, j'aurois continuellement cette démangeaison. Je ne me soulagé de cette petite incommodité, qu'en baillant la cicatrice avec de l'eau & du sel, lorsque je ne suis pas à portée de me procurer de l'eau de la mer.

Hors le tems du retour périodique, ma cicatrice est presque imperceptible; mais lors de cet événement elle est d'abord de couleur pourprée, puis elle s'éclaircit par gradation, jusqu'à devenir rose pâle; alors l'épiderme se crispe & devient farineux, ce qui m'annonce la fin de ce phénomène: dans ce moment, la démangeaison est beaucoup plus sensible.

Je termine cette lettre par une remarque qui mérite attention; j'ai calculé sur les lieux, qu'il périt beaucoup moins de femmes, que d'hommes pendant le cours de la peste, que les proportions sont, à-peu-près, d'un à sept; ce qu'on attribue à l'avantage des purgations lunaires. Il ne meurt, lors de ce fléau, que celles dont les menstrues surviennent précisément dans le tems de l'éruption, & plusieurs de celles qui ne sont pas nubiles.

De Niort en Poitou, le 1 Septembre 1773.

La petite vérole naturelle enlève beaucoup d'enfants dans cette Ville depuis un mois. Il seroit à désirer que l'inoculation y fût introduite. Mais il faudroit aussi que la meilleure méthode d'inoculer fût mise à la portée de tout le monde.

Un jeune homme âgé de 20 ans, se baignant il y a quelques jours, se noya. Les Meuniers du voisinage craignant les poursuites de la Justice, refusèrent de le recevoir chez eux; des gens du peuple poussés par la même crainte, déterminèrent la mère de cet infortuné à charger son cadavre sur ses épaules. Elle le porta ainsi chez elle, & fit près d'un quart de lieue de chemin sans précaution, le croyant mort. Ce manque d'attention ayant achevé d'étouffer ce malheureux, rendit inutiles les soins qui lui furent administrés par MM. Rous, Médecin, & Montreuil, Négociant charitable. D'ailleurs, ces MM. n'avoient ni instruction, ni boîte, & ne purent le secourir qu'à demi.

Ainsi d'un côté le préjugé, & de l'autre le manque de moyens, s'opposent sans cesse aux

secours que l'on pourroit donner aux noyers. Il est pourtant si aisé de vaincre ces deux obstacles. La boîte pour les noyers n'a rien d'extraordinaire; un modèle gratuit envoyé par le Gouvernement dans les Capitales des différentes Provinces, pourroit être imité par des artistes adroits. Chaque Ville particulière déposant d'avance par forme d'abonnement une modique somme, en assureroit le débit; & cette boîte qu'on est obligé d'envoyer chercher à Paris, & qui s'y vend très-cher, se vendroit alors à bas prix dans toutes les Villes du Royaume. A l'égard de la crainte de la Justice, la voye des affiches & des placards, & les récompenses accordées à ceux qui secourent les noyers, peuvent sans doute un jour la dissiper; mais quand ce jour arrivera-t-il? Il seroit déjà venu, si MM. les Evêques ordonnoient sur ce sujet, qu'on fit dans tous les catéchismes une petite instruction, si M. M. les Cures, les Vicaires, & tous ceux qui prêchent le peuple, s'imposoient le devoir de combattre ce préjugé à la fin de chaque prône, de chaque prédication, & dans toutes les assemblées publiques de fidèles. On ne néglige rien pour le soin & l'éducation des enfans trouvés, lesquels enfans sont entièrement à charge à l'Erat, & des hommes qui l'ont déjà servi ou qui peuvent le servir encore, ne sont point secourus.

De Paris le 7 Septembre.

Il regne dans Paris un préjugé nuisible à bien des personnes. On a coutume d'y vendre sous le nom de chocolat de santé, du chocolat sans vanille. L'excès de vanille est dangereux, mais il en faut un peu dans le chocolat, sans quoi les estomachs foibles dont cette drogue justement proportionnée, ranime le ressort, se trouveroient surchargés par le poids du beurre de Cacao. Le chocolat, dit de santé, est donc improprement appelé de ce nom; il faut plutôt l'appeler chocolat de maladie. d'autres gens débitant en cachette & sans aveu, ce même chocolat, y font entrer du sucre grossier, & le composent le plus souvent de fèves brûlées. Cette pâte indigeste qui n'a que la couleur & la forme du véritable chocolat, se vendant à bon marché, circule de maison en maison, dans les mains de pe sonnes qui croient faire une bonne acquisition pour leur estomach, & qui en font souvent incommodes. Le prétendu bon marché proposé par ces contrefacteurs, est toujours de doubler & de tripler leurs avances; ainsi par ce commerce illicite, ils volent le public, & lui nuisent à la fois. Il est difficile d'arrêter cet abus par l'autorité: c'est aux citoyens une fois prévenus à ne plus s'adresser à des ambulans sans aveu,

pour l'achat de substances alimentaires, du choix desquelles leur santé dépend.

On trouve dans l'*Fortus Malabaricus*, tome 1, pag. 85, tab. 47, la figure de l'arbre qui fournit l'écorce nommée *codaga-pale*. L'Auteur qui en expose les vertus, assure que cette substance mise en poudre, & délayée dans du lait aigre, arrête les différentes espèces de cours de ventre, & le flux des hémorroïdes. Sa décoction prise intérieurement, est résolutive. La racine de l'arbre concassée & bouillie dans l'eau, dans laquelle on a lavé du riz, est bonne contre l'esquinancie, soit qu'on l'emploie en gargarisme, soit qu'on applique extérieurement sur le cou, des compresses qui en sont imbibées. Le même Auteur assure encore qu'elle a du succès contre les différentes tumeurs du corps, la goutte & les douleurs des dents dont elle tue le ver quand il s'y trouve. Il faut pour cet effet en tenir la décoction dans la bouche pendant quelque tems. La décoction des semences de ce même arbre est aussi vantée dans les fièvres chaudes, les chaleurs du foye, & les ardeurs de la goutte inflammatoire. Elle tue les vers lombricux. Voici ce qu'ajoute M. de Jussieu, neveu, à qui nous sommes redevables de ce détail. « Mon oncle Antoine de Jussieu a employé le *codaga-pale* avec succès pour les pertes, & c'étoit sur-tout lorsqu'elles étoient anciennes, que son effet étoit plus prompt & plus marqué. Les caractères botaniques de cette plante sont faciles à reconnaître. Dans sa description, M. Linnæus la rapporte au genre du *nerium*, & la nomme *nerium antidy-sentericum* sp. plant. ed. 2, par. 306. Comme les plantes congeneres ont quelquefois les mêmes vertus, le laurier rose cultivé dans nos jardins, qui est une espèce de *nerium*, pourroit peut-être jouir des mêmes propriétés. Ce seroit une expérience à faire, & qui fourniroit à la matière médicale un nouveau remède facile à se procurer. En attendant le résultat de ces essais tentés avec les précautions nécessaires, M. de Jussieu nous a envoyé un petit paquet de l'écorce de *codaga-pale*, dont nous faisons usage, ainsi que de la racine de calombé, quand l'occasion s'en présentera.

LIVRES NOUVEAUX.

Suite de la guérison de la paralysie par l'électricité, d'après la méthode de M. l'Abbé Sans, Professeur de physique expérimentale, à Perpignan. Par M. Marigués, Maître en Chirurgie à Montfort-l'Amaury. A Paris, de l'Imprimerie d'André-Charles Cailleau, rue S. Severin, vis-à-vis l'Eglise. Volume in-12. de 60 pages.

L'avis qu'on trouve à la fin de cet ouvrage, fait

connoître l'esprit qui l'a dicté, & nous dispense d'en faire l'analyse. Les personnes, y est-il dit, qui pourroient être affligées d'une paralysie récente, peuvent s'adresser à M. l'Abbé Sans, chez Madame Motte, première Femme de chambre de Madame la Comtesse de Provence, rue de la Chancellerie, à Versailles, qui leur donnera les renseignements nécessaires: aux conditions d'avoir recours pour la curation de leur maladie, à M. Marigués, Chirurgien à Montfort-l'Amaury. Ainsi M. l'Abbé Sans est devenu Médecin Consultant, & M. Marigués, son Substitut, opère sous ses ordres par l'effet de la méthode prétendue secrète de son maître. Nous sommes bien éloignés d'improver l'application de l'électricité aux maladies, nous avons fait voir dans nos recherches, qu'on avoit eu tort d'abandonner ce secours véritablement utile, lorsqu'il étoit administré à propos, & d'une manière convenable. Avant nous, M. de Haen, fondé sur des succès multipliés, avoit démontré qu'une électrisation douce, long-tems continuée, & sans commotion, étoit plus efficace que l'électrisation tumultueuse, avec laquelle les physiciens avoient d'abord essayé de secourir les paralytiques. Mais en invitant ainsi les curieux & les gens de l'art à recourir plus confidemment à ce moyen, nous ne nous attendions pas qu'on en feroit un jour un mystère, & qu'un seul homme se croiroit capable de le mettre en usage. M. l'Abbé Sans a électrisé dans Paris en présence de Commissaires de la Faculté, du nombre desquels nous étions, & de plusieurs Membres de l'Académie des Sciences. On a suivi ses expériences; on convient qu'il a soulagé quelques malades; on ne sçait pas s'il en a radicalement guéri; mais la méthode qu'il employoit étoit celle de M. de Haen & la nôtre. Son appareil n'avoit rien de mystérieux, rien de nouveau, rien de difficile. Cependant M. l'Abbé Sans fait des élèves, il dit avoir sa méthode, il indique sa demeure, & refuse des éclaircissements aux paralytiques qui, s'adressant à lui pour en avoir, ne se feront pas transporter auprès de M. Marigués à Montfort-l'Amaury....

MEDICINE ETRANGERE.

Suite du mémoire de M. Bruce, voyageur Anglois sur le ver, nommé *vena medina*.

Le premier d'Avril, cinq mois après être sorti de la Nubie, je sentis une démangeaison au-dessus du gras de ma jambe, & l'ayant grattée un peu, elle me parut s'enfler comme par la pique d'un coufin; le ver parut alors parfaitement blanc.

Le lendemain cette petite playe avoit très-

peu d'inflammation, mais je ne sentois ni douleur ni démangeaison. Le ver ne faisoit aucune tentative pour sortir . . . De cette époque jusqu'au deux de Mai, je n'appliquai rien sur ma playe, qui étoit humide par l'épanchement d'une limphe assez abondante.

Je m'embarquai alors pour revenir en Europe. Ayant passé une partie de la nuit sur le pont du navire, en voulant me retirer, je me trouvai le genou si roide, que je ne pouvois marcher. Je me déshabillai, & je vis sur la rotule une tumeur de la grosseur d'un œuf, presque sans inflammation, mais qui me faisoit ressentir une douleur très-forte.

Par les conseils de quelques Arabes, je m'appliquai un cataplasme de graine de lin. Après une nuit passée dans de très-grandes douleurs, le ver sortit de la longueur d'un pouce & demi, d'une couleur livide & transparente, mais différente de ce qu'elle m'avoit paru la première fois. Pendant les deux jours suivans, le ver continua de sortir environ de la longueur d'un pouce par jour. L'enflure & les douleurs augmentèrent à chaque instant, de manière que, quoique la blessure fut dans la partie extérieure du gras de la jambe, à quatre pouces au-dessous du genou, la cuisse, la jambe & le pied furent enflés & tendus, au point que je ne pouvois supporter le drap de mon lit sans crier. L'inflammation n'étoit pas considérable ailleurs qu'à l'ouverture de la playe, qui étoit d'un rouge foncé, & qui rendoit du pus.

Après quatre jours, le Chirurgien du navire ôtant brusquement le cataplasme de lin, rompit le ver; & cette nuit, toute la jambe depuis la rotule en bas, enfla tellement, que du genou au talon, elle étoit d'une égale grosseur. Je fus dans cet état durant cinquante-huit jours. Après plusieurs remèdes & cataplasmes d'herbes émolliantes, sans aucun succès, & souffrant beaucoup, je vis une partie de la tumeur plus élevée que le reste; je la pressai avec le doigt, & il en sortit environ trois onces de pus & de sanie. Je continuai à presser de même ma jambe avec les doigts à plusieurs reprises, & le reste du ver sortit. La playe se ferma la même nuit, les douleurs diminuèrent, & il ne resta d'enflure qu'au genou. Il parut après, plusieurs tumeurs au-dessous de la rotule; il y avoit apparence qu'il s'y formeroit quelque dépôt, mais elles se sont dissipées. Le genou ne reprend que très-lentement sa force, il est même encore très-foible, quoiqu'il se

soit presque écoulé deux mois depuis que la playe s'est fermée.

La suite à l'ordinaire prochain.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Topique pour les enclouures, les corps, & les tumeurs de reins aux chevaux.

Prenez un quarteron de cire jaune, autant de poix-refiné, de poix blanche, d'huile d'olive, & un quarteron & demi de sain doux sans sel. Lorsque le tout sera fondu, vous y ajouterez deux onces d'huile d'aspic, & la même quantité d'huile de pétrole, d'huile de therebentine, & d'huile d'hipericum. Vous mêlerez bien le tout ensemble, & le passerez à travers un linge.

Autre pour les enclouures.

Prenez parties égales de vinaigre, de sel, de poivre & de sucre, mêlez le tout ensemble; versez quelques gouttes de ce mélange dans la playe, & ferrez le cheval.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Juin, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Getoffes.	8 liv.	10 c.	la livre.
Hiermodates.	0	0	0
Hypocistis.	0	0	0
Huile de muscade.	0	0	0
D'aspic.	0	0	0
De laurier.	0	0	0
De pétrole blanche.	0	0	0
De pétrole noire.	0	0	0
Huile de vitriol.	0	0	0
Espit de vitriol.	0	0	0
Jalap.	0	0	0
Jus de réglisse.	1	1	1
Jujubes.	0	0	0
Indigo.	0	0	0
Itis.	0	0	0
Ipecacuanha.	6	10	0
Eitharge.	0	0	0
Minium.	0	0	0
Myrthe en sorte.	0	0	0
En larmes.	0	0	0
Mirobolans.	0	0	0
Mercur doux.	0	0	0
Noix vomique.	0	0	0
Opium.	0	0	0
Orpiment en pierre dorée.	14	0	0
Broyé.	15	0	0

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 23 Septembre 1773.

De Londres, le 2 Septembre.

ON lit dans un ouvrage Anglois nouvellement publié, par un sçavant Médecin de Londres, des préceptes solides sur la manière de se vêtir, sur les heures où il convient de prendre son sommeil, sur le tems & la proportion auxquels il faut se nourrir, & sur le choix des substances alimentaires. Nous ne répéterons point ici ce qu'on a conseillé si souvent aux hommes pour la conservation de leur santé; ces préceptes généraux sont consignés dans tant de livres! Nous nous arrêtons seulement à une observation concernant certains usages dans la manière de se vêtir; elle nous a paru digne de remarque. En Angleterre comme par-tout ailleurs, les camisoles de flanelle portées directement sur la peau, n'ont d'abord été employées que pour se tenir plus chaudement en hiver, ou par des personnes valetudinaires, frileuses dans toutes les saisons, ou enfin par d'autres qui, sujettes à des maladies de peau, avoient besoin de l'entretenir dans une espèce de rougeur érisipélateuse analogue à l'éruption dont elles portoient intérieurement le foyer. La manie d'imiter en tout nos voisins, a porté quelques François à se servir de ces camisoles, & cette contagion a au point gagné, qu'on voit bien des jeunes gens se servir aujourd'hui dans l'Hiver & dans l'Été, de camisoles de flanelle d'Angleterre. L'Auteur Anglois relevant cet abus, assure qu'il est pernicieux, en ce que la flanelle irrite la peau, affoiblit le corps, l'énerve, & prive les hommes qui s'y assujettissent tout l'année, d'un moyen de se garantir du froid dans l'arrière saison, où la flanelle leur seroit véritablement nécessaire.

De Montpellier le 14 Septembre.

Une fille âgée de 26 ans, d'un temperament foible & mélancolique, assez dérangée d'ailleurs dans les évacuations ordinaires au sexe, éprouve constamment, depuis six années consécutives vers la fin de l'Été, un mal-

aîse général avec des sentimens de lassitude & quelquefois des douleurs vagues dans les membres, un dégoût pour toute espèce d'aliment, une difficulté de respirer, sur-tout en montant & en marchant, enfin une petite toux sèche, & un léger sentiment d'irritation dans la gorge; tous ces symptômes devenant plus considérables, la malade se plaint de douleurs vives au larynx, & ne peut avaler que très-difficilement. Elle s'aperçoit en même-tems d'un commencement de surdité à l'oreille droite, & souffre par intervalles dans la journée, d'une migraine du même côté. Sa voix s'affoiblit de jour en jour, la toux fréquente & convulsive rend un son creux & effrayant, la gêne de la respiration est toujours plus considérable; les insomnies surviennent avec des anxietés, des urines troubles & briquetées, & un pouls enfoncé dur, & convulsif. Dans ces circonstances on reconnoît, en portant les doigts sur la partie laterale droite & supérieure du larynx, une petite tumeur fixe, circonscrite & très-douloureuse, de forme olivaire qui paroît située un peu profondément & obliquement entre les cornes supérieures du cartilage thyroïde, & celles de l'os hyoïde, environ sous le muscle thyro-pharyngien, ou le syndesmo-pharyngien. Le fond de la bouche examiné avec attention à la premiere apparition de cette maladie, n'a présenté dans ce tems, que de legeres traces d'inflammation ou de rougeur à la partie postérieure & inférieure du pharynx, qui paroïssoit peu intéresser le voile du palais & les amigdales. Cependant les choses se trouvant encore empirées au bout de quinze jours, la tumeur qui a acquis journellement & plus de volume & plus de sensibilité, ne souffre pas actuellement la moindre pression; elle est à son plus haut point de grosseur qui égale à-peu-près celle d'une grosse olive, dont les deux surfaces laterales seroient aplaties, sans aucune élévation sensible, ni la moindre altération sur la peau. Toute deglutition d'alimens solides, est pour lors interdite à la malade qui peut à peine avaler quelques gouttes de bouillon ou de

loech. La toux qui a déjà amené quelques crachats purulens, se calme notablement, mais la suffocation en paroît augmentée, le visage devient pâle & bouffi, les joues & les lèvres sont livides ou d'un violet terne, comme on le remarque chez beaucoup de peripneumoniques. D'ailleurs la voix est entièrement éteinte, l'oreille droite dans un état de parfaite surdité; & si quelquefois il arrive à cette fille de rester couchée pendant la nuit, sur le côté correspondant, c'est-à-dire, sur le côté droit; cette situation lui cause un engourdissement général, ou une stupeur qui lui permet à peine les mouvemens nécessaires pour prendre une situation différente. Cet état extrême dure encore pendant deux ou trois jours, & la malade presque agonisante semble prête à succomber à tant de maux; lorsqu'enfin sentant quelque chose de dur & d'incommode qui lui monte dans le conduit des alimens, elle crache sans efforts & sans toux, & rend avec les crachats deux pierres de la grosseur d'un poichiche. Ces corps étrangers sont d'un blanc jaunâtre, très-durs, raboteux & de forme irrégulière. Cette excrétion n'est pas plutôt faite, que tous les symptômes disparaissent, excepté un léger mal de gorge, qui dure encore quelques jours avec un peu de toux. Cet exemple curieux, d'une maladie rare, prouve qu'on gagne toujours à ne pas troubler la nature par des remèdes superflus, ou par des opérations précipitées; nous le devons au célèbre M. Fouquet.

De Soissons le 17 Septembre.

M. Dufot, Médecin recommandable par ses soins & par ses lumières, vient d'être chargé par M. le Pelletier de Morfontaines, Intendant de cette Province, de faire un cours gratuit sur les accouchemens, en faveur des Sages-Femmes de la campagne. Ce même Médecin avoit auparavant établi à Laon, sa patrie, un dépôt gratuit de remèdes destinés aux pauvres payfans. M. Nacher, Docteur en Médecine de la même Ville, doit lui succéder dans l'administration de ce secours véritablement utile, & les infortunés continueront d'être soulagés. Ces exemples ne trouvent point assez d'imitateurs.

Lettre écrite à Paris le 18 Septembre 1773, par M. Leroy, Médecin de Monseigneur le Comte de Provence.

« Vous avez rapporté, Monsieur, dans la Gazette de Santé, feuille N^o. 5, page 19, la destruction d'un polype utérin. La date de cette opération m'auroit fait penser qu'elle concernoit une Dame dont j'ai la confiance, sans la différence des symptômes qui ont

« précédé sa guérison. Quoiqu'il en soit, l'observation présente sera un nouveau témoignage en faveur de cette opération; elle rassurera de plus en plus les femmes qui auroient besoin d'y recourir; & comme vous l'observerez très-bien, elle engagera les gens de l'art à redoubler d'attention dans la recherche de la cause cachée de beaucoup d'indispositions du sexe qui en dépendent, & auxquelles on oppose souvent des remèdes nuisibles, ou du moins infructueux. La Dame dont il est question, est d'une constitution forte, d'une taille avantageuse & fort mince, elle a eu plusieurs enfans. Son premier accouchement fut pénible & laborieux, elle en a souffert plus de deux ans après; elle accoucha il y a 13 à 14 ans, pour la dernière fois, sans rien éprouver d'extraordinaire. Cette Dame fit aussi avec succès, il y a quatre ans, pendant sept à huit mois, des remèdes contre une maladie grave dont le caractère étoit évident, & le siège ailleurs qu'à la matrice.

« Ces symptômes qui compliquoient la maladie dont il s'agit, tels que les douleurs sourdes dans les reins, l'engourdissement de tout le côté gauche, des étouffemens fréquens, des inquiétudes & des agitations aux jambes & aux cuisses, avoient été dissipés par des remèdes convenables. L'indication majeure ainsi remplie, je ne crus pas devoir insister sur des médicamens devenus alors superflus. Deux ans après cette époque, les accidens mentionnés reparurent, ils acquirent dans la suite plus d'intensité; les règles couloient difficilement pendant les quatre premiers jours; le cinquième elles étoient si abondantes, que cette Dame gardoit le lit. Les règles cessées, il succédoit un écoulement fereux, inodore, abondant, quelquefois d'une couleur brune ou roussâtre qui duroit quinze jours. La malade maigrissoit, son estomach se gonfloit souvent après les repas & assez fréquemment, elle éprouvoit un sentiment de pesanteur, de serrement & de douleur poignante à la matrice. Ces symptômes réunis & bien appréciés, me firent conjecturer, qu'il y avoit un corps étranger dans ce viscère, je décidai cette Dame à se faire toucher. M. Levret, Accoucheur de Madame la Dauphine, y reconnut en effet un polype. Son tact a été si exact, que dès-lors il déterminait le volume de ce corps. Mais comme le polype étoit encore difficile à saisir, nous en différâmes la ligature, qui ne fut faite que trois mois après, un Vendredi matin; le Mercredi suivant, la tumeur étoit entièrement détachée. Le volume du polype égaloit celui d'une moyenne pomme de rembourg; sa consis-

» tance approchoit beaucoup de celle de la
» substance des mammelles. Son attache pou-
» voit avoir un pouce & demi de diametre, & la
» solidité du pédicule étoit la même que celle
» de la tumeur que je conserve. Vous concevez,
» Monsieur, que la suppuration a dû être abon-
» dante. La malade s'est bien portée depuis ;
» elle a été purgée après la cessation des regles
» qui ont paru le cinquième jour de la chute
» du polype, sans les inconvéniens qui les ac-
» compagnoient précédemment. Elles finis-
» sent pour la deuxième fois, au moment que
» je vous écris, & sont rappellées à l'ordre
» naturel. Dans le courant de la maladie,
» cette Dame n'a point eu d'enflure aux
» jambes ni aux mains. Je n'ai remarqué au-
» cune menace d'hydropisie, comme dans celle
» de votre première observation. »

J'ai l'honneur d'être, &c.

Remede très-simple contre le panaris.

Ce remede doit être employé quand on commence à sentir la douleur du panaris. Il consiste à faire bouillir de l'eau de rivière, & après l'avoir retirée du feu, à y plonger le doigt, huit ou dix fois de suite, en le retirant chaque fois, avec la plus grande célérité. Il est rare qu'on soit obligé de répéter cette opération, mais s'il restoit encore quelque douleur, on la recommenceroit. La personne qui nous a communiqué ce moyen, assure n'avoir jamais vu manquer son effet, & dit en avoir éprouvé l'heureuse efficacité sur elle-même plus d'une fois.

LIVRES NOUVEAUX.

Mémoire sur l'usage où l'on est d'enterrer les morts dans les Eglises, & dans l'enceinte des Villes. Par M. Maret, Docteur en Médecine, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, &c. A Dijon, chez Causse, Imprimeur ; & à Paris, chez Moustar, Libraire, rue Vol. in-8°. de . . . pag.

Ce mémoire écrit avec beaucoup de sagesse, mérite l'attention du gouvernement. Il étoit difficile de réunir en si peu d'espace autant de faits & de raisons solides, contre un abus pernicieux. Nous n'insisterons pas sur les maux causés par l'infection cadavéreuse ; ils sont malheureusement trop connus. Persuadés que l'on ne tardera pas à placer hors des Villes la sépulture des morts ; nous nous bornerons à tracer d'après l'Auteur, le plan d'un cimetière tel qu'il devroit être pour n'avoir aucun inconvénient.

On peut regarder comme certain que les cadavres enterrés pourrissent lentement, que leur putridité complete n'a lieu tout au

plus qu'au bout de trois ans, & qu'à raison de l'effet de la pression, elle exige d'autant plus de tems, que le corps est plus profondément enfoui.

Mais il est des corps qui ont plus de disposition que d'autres à la décomposition putride ; il est des terrains qui hâtent davantage par leur humidité, cette destruction des corps animaux. Il faut prendre en conséquence un terme moyen, & sans craindre de trop reculer ce terme, le fixer à la révolution de trois ans, lorsqu'on ne donne aux fosses que quatre à cinq pieds de profondeur, & à quatre ans, lorsqu'on leur en donne six à sept. La conséquence à en déduire, est qu'un cimetière doit être, dans le premier cas, trois fois plus étendu que l'espace nécessaire, pour y déposer les morts qui doivent y être enterrés dans le cours d'une année, & quatre fois dans le second.

C'est donc par la connoissance de l'espace nécessaire pour l'inhumation d'un nombre donné de cadavres, qu'on peut parvenir à déterminer l'étendue que doit avoir un cimetière ; mais cet espace est relatif à la profondeur des fosses. Si elles ont six à sept pieds de profondeur, on pourra les rapprocher de façon à ne laisser entre elles que très-peu d'intervalle ; & en le fixant à deux pieds, il s'ensuivra que la fosse d'un adulte, ayant six pieds de long sur deux & demi de large, occupera, en comptant le pied à ajouter tout autour, un espace de trente-un pieds & demi carrés. Mais si, suivant l'usage le plus commun, les fosses n'étoient profondes que de quatre à cinq pieds, l'espace nécessaire pour un adulte égaleroit une surface de cinquante-deux pieds carrés ; cette surface sera donc augmentée en raison inverse de l'épaisseur de la couche terreuse qui recouvrira les cadavres.

Ainsi lorsque l'année commune des morts donnera le nombre cent, il faudra que le cimetière ait dans le premier cas, douze mille six cent quatre pieds carrés de surface ; dans le second, quinze mille six cents. Un calcul fort simple donneroit la surface d'un cimetière, dans les circonstances où les cadavres ne seroient recouverts que de deux ou trois pieds de terre.

Cette étendue cependant ne pourroit prévenir les inconvéniens auxquels la densité des vapeurs pourroit donner lieu, qu'autant que l'air les y absorberoit avec facilité. Pour qu'un cimetière ne soit pas dangereux, il faut non-seulement que son étendue soit proportionnée au nombre des cadavres qu'on y enterre, mais encore que l'air y circule avec la plus grande aisance, & sur-tout qu'il y soit le plus pur qu'il est possible ; qu'ainsi tous les vents y abordent librement.

Un usage assez uniforme paroît autoriser

les plantations d'arbres faites dans les cimetières, mais il est abusif & dangereux. Les arbres diminuent l'espace destiné aux sépultures. Cela seul suffiroit pour engager à faire cesser cet usage; il est cependant encore un autre motif qui doit y déterminer. Si le mouvement des branches peut agiter l'air qui couvre les cimetières, les arbres en rompant les courants d'air, s'opposent à l'action des vents sur les vapeurs, & ces vapeurs arrêtées par les feuillages, sont forcées de retomber sur la terre, & y entretiennent une humidité pernicieuse. Qu'aucun édifice, aucun arbre n'interrompent donc les courants d'air, & ne s'opposent à la dispersion des vapeurs qu'ils doivent entraîner.

On a dit qu'il falloit placer les cimetières en plein air, dans des endroits qui ne soient pas trop humides, mais ouverts à tous les vents, sur - tout à ceux du nord & de l'est. On doit, autant qu'il est possible, les situer au nord & à l'est des Villes, afin qu'en aucun temps les vapeurs infectes n'y puissent être portées avec la densité que l'humidité leur donne. Telles sont les vues lumineuses de l'Auteur, puissent-elles être bientôt suivies!

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

Suite du mémoire de M. Bruce, voyageur Anglois sur le ver, nommé vena medina.

Le ver s'étoit logé dans le tissu cellulaire, il n'a jamais pénétré plus profondément. L'inflammation qu'il occasionnoit en se pourrissant, après qu'il eut été rompu, s'étendoit aux ligatures & aux muscles du genou & du jarret, & causoit les douleurs aiguës. Ces mêmes muscles ayant été fortement relâchés par l'enflure, & l'application récidive des cataplasmes émollients, n'ont pas repris leur ancien ton. C'est - là la cause de la foiblesse que je ressens encore.

Ceux qui croient que le ver de guinée est le même que celui-ci, disent qu'il faut commencer par donner le mercure en petite quantité pour tuer le ver, & après l'extirper avec la lancette. Mais s'il faut avoir recours à la lancette (qui est le meilleur remède en certain cas) le mercure me paroît superflu; car le ver paroissant être sans mouvement, on l'ôte avec la lancette, tout en vie, tandis qu'au contraire en le tuant avec le mercure, si on ne l'enlève pas au moment même de sa mort, il commencera à se pourrir à l'instant, & il

occasionnera des inflammations, des sinus & des ulcères.

La suite à l'ordinaire prochain.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Une des causes les plus communes des maladies des chevaux, c'est de leur donner du mauvais foin ou de la mauvaise paille. On met souvent l'un & l'autre dans des rez-de-chauffée, sur-tout dans les Villes. L'air dans ces endroits n'a que très-peu de mouvement, les murs sont continuellement couverts d'une eau croupie, noire, souvent infecte, qui pénètre les alimens destinés à nourrir les chevaux, & passe de-là dans leur corps, où elle fait plus ou moins de ravages. La vapeur qui s'élève d'un tas de fumier échauffé, mouille aussi le foin & le corrompt, on le fait néanmoins manger aux chevaux par une économie mal-entendue. Aussi en voit-on beaucoup qui ont des fluxions, qui perdent la vue, qui sont souvent dégoûtés, qui ont des démangeaisons, la gale, le farcin, des dartres, & des humeurs sur les jambes qui les engorgent & les pourrissent. *Essais sur l'équitation, par M. de la Balme.*

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Juin, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

	liv.	o.	l.	la livre.
Yeux d'Ecrevisses.	o	o	o	
Orcinette.	o	o	o	
Percil de Macedoine.	o	o	o	
Pigeons d'Inde.	o	o	o	
Pistre.	o	o	o	
Poivre en balle.	108	10		le quintal.
Blanc.	o	o	o	
Geroffé.	o	o	o	
Long.	o	o	o	
De guinée.	o	o	o	
Polipode.	o	o	o	
Précipité rouge.	o	o	o	
Blanc.	o	o	o	
Polium montanum.	o	o	o	
Quinquina.	o	o	o	
Résine de Gayac.	o	o	o	
De jalap.	o	o	o	
De scammonée.	o	o	o	
Rapure de corne de Cerf.	o	o	o	
De Gayac.	o	o	o	
Rhubarbe du levant.	o	o	o	
De Moscovie.	8	o	o	
De Chine.	2	10	o	
Rapontic.	2	10	o	

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter;
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 30 Septembre 1773.

De Londres, le 10 Septembre.

LE remede du Docteur Chittik, renommé dans cette Capitale contre la pierre, a exercé long-tems la curiosité des malades & des gens de l'art. M. Alexandre Blackrie, attaqué de cette maladie cruelle, s'est empressé d'en rechercher la nature, & paroît enfin l'avoir découverte. Quelques essais préliminaires lui avoient fait soupçonner la présence d'un alkali fixe dans le spécifique dont il s'agit. Des réflexions le conduisirent ensuite à penser que ce même sel étoit combiné avec la chaux vive. En conséquence il compara ce mélange avec la mixture du Docteur Chittik. Le goût en fut le même, & les deux préparations changerent en verd, la couleur bleue du sirop violat. Poussant plus loin ses essais, M. Blackrie voulut s'assurer si son mélange seroit aussi efficace que celui du Docteur Chittik, pour dissoudre la pierre; pour cet effet, il prit deux fragmens égaux d'une même pierre, & jetta l'un dans du bouillon de veau, dans lequel étoit allongé le spécifique du Docteur, & l'autre dans pareille quantité du même bouillon, contenant la substance qu'il avoit lui-même préparée. Ces menstrues furent exposés à un égal degré de chaleur, & les deux calculs se trouverent promptement dissous dans le même espace de tems. D'où M. Blackrie conclut, que le remede de M. Chittik n'est autre chose qu'un véritable savon lixiviel, entierement le même que celui qui résulte de l'union d'un alkali fixe avec la chaux vive. Voici les précautions que le possesseur de ce remede exige de ceux à qui il l'administre. On fait bouillir deux livres du bout saigneux de collet de veau, dans cinq quartes d'eau, (c'est-à-dire environ cinq pintes) jusqu'à ce qu'elles soient réduites à trois. C'est dans cette quantité de liquide qu'il a la précaution de dissoudre chaque jour son spécifique. On prend une pinte de cette eau de veau à petits coups le matin à jeun, & dans une heure de tems. On déjeune deux heures après. A midi on prend la seconde pinte, & la dernière le soir, en

observant toujours de boire peu à la fois, de prendre chaque dose en une heure, & de mettre un intervalle de deux heures entre la drogue & chaque repas. M. Chittik interdit à ses malades toutes viandes salées, & même l'usage du sel avec les viandes simples; ils doivent s'abstenir des différentes graisses, du beurre, de la crème & du lait, à moins qu'il ne soit bien écramé. Les fromages, les poissons, les œufs, les ragoûts, les pâtisseries, les fruits, & tous les vegetaux, leur sont défendus excepté les navets, les patates (espece de pommes de terre) & les oignons bouillis sans être assaisonnés. Encore leur prescrit-il d'être très-sobres sur l'article des patates. Quant à la boisson il proscriit tous les acides & même tout ce qui a la moindre tendance à tourner vers l'aigre, comme le vin, la biere, le cidre, le poiré, en un mot toutes les liqueurs fermentées, & ne leur permet que l'eau seule avec un peu d'eau-de-vie. Du reste ils peuvent se nourrir de viandes de bœuf, de mouton, d'agneau, de veau, de canards, de poulets, de lapin, mais sans autre sauce que leur jus. Il leur recommande un exercice moderé, & les prévient qu'ils ne peuvent éprouver les heureux effets de son remede, que par une persévérance de trois, quatre, & même cinq mois. Si le sujet est attaqué d'une autre maladie conjointement avec la pierre, le Docteur en differe le traitement; de même il attend que le paroxisme soit devenu moins violent, quand les douleurs de la pierre sont trop aiguës. Enfin s'il survient quelque désordre accidentel pendant le cours de ses remedes, il en suspend l'usage jusqu'à ce que le malade soit retabli. D'ailleurs il en regle la quantité sur la constitution du sujet, & sur les symptômes plus ou moins graves qu'il observe. Nous aurions désiré pouvoir indiquer la dose précise de ce remede qui a du succès à Londres; mais M. Blackrie ne le dit pas: c'est pourquoi nous conseillons de consulter les gens de l'art chaque fois qu'on veut en faire usage, pour la regler relativement aux différences individuelles des tempérammens, & aux divers degrés d'affection des malades.

De Sens, le 18 Septembre.

Dans une lettre écrite de cette Ville, on lit les détails suivans, sur la manière de corriger la malignité de l'air. « L'eau, y est-il dit, entretient la propreté de nos rues; il ne s'élève point de nos demeures des exhalaisons empestées, qui portent dans le sein des citoyens le germe de toutes les maladies; & lorsque la contagion a soufflé sur notre Ville des vapeurs funestes formées en d'autres contrées, on a pour la dissiper, sagement fait circuler l'eau avec plus d'abondance. En 1586, la peste désola la ville de Sens. Le Pré-vôt, son Lieutenant, les Maire-Echevins, les Capitaines des Gardes & autres citoyens assemblés le 11 Septembre, s'occupent des moyens d'éloigner ce fléau, & arrêtent par l'article 18 du Règlement de Police, que pour mieux nettoyer ladite Ville, les Maire, Echevins & Procureur d'icelle, seroient tenus de faire couvrir l'eau par toutes les rues de la Ville en grande abondance, tant que la nuit durerait, à icelle commencer à l'heure de sept heures du soir, jusqu'à six heures du matin; laquelle heure de six heures venue, seroit ladite eau en partie retenue, laissant seulement une moindre eau bien plus rare que celle qui couvrait de nuit par lesdites rues. Les mêmes dangers menacent en 1627, & le 26 Juillet le même arrêté est signé par le Lieutenant-Général, les Maire & Echevins, & les Notables Bourgeois convoqués en l'Hôtel-de-Ville, ainsi que les gens de l'art »

L'Auteur de la lettre ne dit pas si ces dernières précautions eurent du succès. On inondoit autrefois les rues de Madrid en Espagne, en différents jours de l'année, pour détacher les matières infectes qui y croupissoient. On conserve encore à l'Hôtel-Dieu de Paris l'habitude de faire couler chaque matin un torrent d'eau dans les salles basses, qu'on essuie ensuite avec du sablon lorsque l'eau s'est écoulée. L'expérience a prouvé que les cadavres se conservoient long-tems dans l'eau sans pourrir, & l'on peut regarder cet élément comme antiputride à bien des égards. Nous ne disconvenons pas de la nécessité d'entretenir la propreté des rues; faire circuler l'eau en abondance dans une Ville pour les laver, étoit sans doute utile dans les tems de Barbarie, où la boue & les ordures qui s'y trouvoient amoncées, en couvroient le pavé. Mais au lieu de vivre ainsi dans l'eau, & de rendre sans cesse l'air humide par la présence du premier élément, ce qui peut accélérer le développement des matières contagieuses, ne vaudroit-il pas mieux se borner à balayer les rues une fois chaque matin, comme on le fait actuellement dans

Paris? Les anciens préféroient d'employer le feu contre les maladies contagieuses. C'est un usage reçu dans tous les tems, & presque dans toutes les nations; on a bientôt allumé du feu dans les rues, pour corriger l'impureté de l'air par les flammes. Ce moyen plus simple & plus commode paroît préférable à celui de la ville de Sens, qui demande un entretien, des soins, dégrade le pavé, & n'est pas aussi sain qu'on le pense.

*De Saint - Clair le Châtel près de Paris,
le 20 Septembre.*

Il y a quelques mois que le nommé Pierre Tixerand, laboureur & voiturier, fort & robuste, âgé de 40 ans, tomba malade. Il avoit la fièvre tous les trois jours, avec des sueurs abondantes pendant l'accès, & des foiblesses d'estomach. Environ six semaines après il se trouva mieux; l'appétit revenoit, & il n'avoit de fièvre que lorsqu'il vouloit reprendre son travail ordinaire. Au bout de dix-huit jours, à compter de cette dernière époque, le malade eut une fièvre violente avec des nausées qui continuèrent deux jours de suite. Le Lundi, les envies de vomir augmentèrent; on lui fit boire abondamment d'eau tiède, avec laquelle il rendit par haut beaucoup de bile. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que dans les premiers efforts du vomissement, il rejetta deux chenilles longues chacune d'un pouce & demi, d'environ six lignes de circonférence, noirâtres, sans poil, ayant la tête brillante, & des espèces d'ergots sous le ventre, avec lesquels ces chenilles s'accrochoient à des planches, même tournées sans dessus dessous. Les exemples d'insectes rendus par les vomissemens ne sont pas rares: on en a vu sortir de toutes les cavités du corps, dans lesquelles l'air où les alimens avoient pu être introduits. S'il est souvent difficile de reconnoître leur présence, & si l'on peut tout au plus la soupçonner par l'affection des cavités qui les contiennent, & par l'irrégularité des symptômes; du moins des faits pareils serviroient à rendre les hommes plus attentifs à la pureté de l'air qu'ils respirent, & à faire un choix des substances dont ils font leur nourriture.

De Paris le 26 Septembre.

On ne sauroit trop recommander de ne point habiter les maisons nouvellement bâties, & les appartemens peints à neuf. L'histoire de plusieurs accidens arrivés depuis peu à des personnes imprudentes, rendra peut-être le public plus attentif à ce danger qu'il semble braver chaque jour, malgré les représentations des physiciens & des gens de l'art. Un jeune homme ayant couché dans une chambre, dont le mur avoit été blanchi depuis quelques jours avec

de la chaux, a été pris d'un serrement de poitrine, & d'une suffocation considérables. Bientôt sa peau s'est enflée, au point que son visage, ses yeux, & toute l'habitude du corps, paroissent bouffis. A cette bouffissure qui a duré une nuit & un jour, ont succédé un vomissement violent & continu, & un dévoiement abondant de matieres sereuses. On a transporté le malade dans un autre endroit, on lui a donné à boire de l'huile d'amendes douces, & une tisane faite avec le chiendent, la reglisse, & la graine de lin. Quelques jours de diette & le changement d'habitation, ont dissipé ces symptômes qui, sans cela, seroient peut-être devenus mortels.

Un autre sujet âgé de 40 ans, habitant continuellement une maison neuve, dans laquelle les Peintres & les Barbouilleurs travailloient sans cesse, couchoit dans une chambre également infectée de l'odeur de la peinture; il fut bientôt attaqué d'une colique sourde, qui parut ensuite cesser sans faire aucun remede. Ce calme n'étoit qu'apparent: quelques jours après, il eut de nouvelles douleurs dans le bas ventre, principalement au-dessous du nombril; il éprouvoit des épreintes continuelles sans rendre autre chose que quelques glaires entierement semblables à des blancs d'œufs. Il n'avoit avec cela point de fièvre, point d'altération, & l'on touchoit son bas ventre sans lui causer de douleur, il étoit même assez mou, quoique le malade se plaignit beaucoup de sa colique. L'état du lieu qu'il habitoit, des crampes survenues aux mains & aux pieds, & l'impossibilité d'uriner qui se joignit à tous ces symptômes, sans aucun signe d'inflammation dans la vessie, ne laisserent pas douter de la présence de la colique des Peintres. Comme le malade n'étoit pas bien robuste, on lui fit prendre seulement deux grains d'émétique qui l'évacuerent abondamment par haut & par bas, & le soulagerent. Le lendemain on lui donna des lavemens purgatifs avec une once de catholicon double dans une forte décoction de somnités de camomille, il fut ensuite purgé avec une once & demie de manne, & une once de confectio hamec dans un verre d'infusion de feuilles de séné. On le fit vomir quelques jours après à deux différentes reprises, avec huit grains d'ipeacuana. On avoit soin de lui donner chaque soir un bol fait avec douze grains de thériaque, & quinze gouttes anodines. Enfin on continua d'entretenir la liberté du ventre par l'ipeacuana donné à la dose d'un grain, de quatre en quatre heures, & le malade ne tarda pas à recouvrer entierement sa santé.

Pilules benites de Fuller.

Prenez demi-once d'aloës succotrin, deux

gros de séné mondé, un gros d'assa foetida, & la même quantité de galbanum & de myrrhe, demi-gros de sel de mars, demi-gros de safran & autant de macis; quarante gouttes d'huile de succin, avec suffisante quantité de syrop d'armoisse; faites-en une masse de pilules que vous partagerez en cent soixante pilules égales, à prendre en quarante fois, à la dose de quatre chaque fois.

Ces pilules réussissent très-bien contre l'appauvrissement du sang & la lenteur de la circulation; elles divisent & purgent les humeurs visqueuses & stagnantes, débarrassent les vaisseaux de la matrice trop engorgés, & en retablissent les fonctions. Delà vient qu'elles conviennent spécialement au sexe, sur-tout pour retablir les mois depuis long-temps supprimés; elles lâchent le ventre, mais doucement, & comme les antispasmodiques entrent dans leur composition, elles conviennent aux personnes hypocondriaques & vaporeuses, quoiqu'elles soient purgatives. Fuller, de qui nous avons emprunté ces détails, prescrivait ces pilules à la dose d'un scrupule, ou vingt-quatre grains tous les soirs, ou de deux jours l'un pendant plusieurs semaines. Les bons effets que nous en avons souvent observé après lui, nous ont déterminé à publier cette formule peu connue, & consignée dans un ouvrage écrit en latin. Nous préviendrons seulement nos lecteurs, que la dose nous a paru quelquefois un peu forte pour le sexe, & qu'alors nous l'avons bornée au poids de huit ou dix grains par jour, ce qui n'a pas moins réussi.

LIVRES NOUVEAUX.

Caroli Linné, materia medica, &c. Matière médicale de Linné, comprenant les remedes tirés des trois règnes, &c. Nouvelle Edition, vol. in-8°. on le vend à Paris, chez Cavellier, Libraire. Cet ouvrage dans lequel les médicamens sont rangés, suivant le système du célèbre Naturaliste Suédois, ne sauroit convenir aux Elèves qui veulent apprendre la matiere médicale, ni à ceux qui ne cherchent que des formules. On peut le regarder comme un plan de matiere médicale bien ordonné, capable de soulager la mémoire des personnes instruites de la propriété des remedes, mais à qui il manque des détails de pratique que quelque Médecin versé dans l'art de guérir, y ajoutera peut-être un jour pour le rendre d'une utilité générale.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

Suite du mémoire de M. Bruce, voyageur Anglois sur le ver, nommé vena medina.

Comme il arrive souvent que le ver se loge aux parties tendineuses du corps, où il est dan-

gereux d'employer la lancette, il me semble qu'il est en quelque façon nécessaire d'en venir aux usages ordinaires du pays où cette maladie règne, c'est-à-dire de l'entortiller sur des brins de foye, peu-à-peu, chaque jour, prenant bien garde de le rompre. Aussi quand on a cette patience & cette adresse, sort-il quelquefois long de trois ou quatre pieds sans inflammation, & avec très-peu de douleur. Celui que j'ai eu pouvoit avoir tout au plus deux pieds de longueur.

Dans les pays où l'on a lieu de craindre cette maladie, je crois qu'il leroit à propos de prendre à la fin de l'hiver quelque espèce de remède mercuriel, comme le sublimé corrosif, ainsi qu'il est ordonné par Vanfwieten, dissout dans l'esprit de vin. De très-petites doses de ce remède, qui est à bon marché, tueraient les œufs avant qu'ils n'éclosent, & ils ne pourraient causer alors qu'une ou deux pustules par leur pourriture.

Les Banians aux Indes orientales, sont les seuls qui savent faire sortir le ver promptement & de lui-même. Je les ai vu appliquer des cataplasmes de certaines feuilles aux personnes incommodées de cette maladie en Arabie heureuse, & j'ai vu le lendemain le ver entier sur le cataplasme, sans que la jambe eût rien souffert. Ils disent que ces feuilles ne viennent que sur les côtes de Malabar, & ils sont très-jaloux de leur secret. Il est cependant probable que ces feuilles se trouvent par-tout où cette maladie est endémique. J'ai éprouvé toutes celles qui ressembloient aux feuilles employées par les Banians, mais toujours sans succès.

La suite à l'ordinaire prochain.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Nous avons traité des moyens de conserver la santé des animaux en général, & notamment celle des bestiaux. Nous rapporterons d'après M. de la Balme, cité dans la précédente Gazette, les soins principaux que l'on doit prendre des chevaux sains ou malades; les voyageurs nous en sauront gré sans doute, & les gens de la campagne ne pourront que gagner à la lecture de ces détails.

Ces soins consistent, 1°. à lever exactement la litière tous les matins, à étriller, épousseter, bouchonner, broffer, éponger.

2°. A régler la quantité d'alimens qu'on donne plus ou moins par jour, relative à leur qualité & à la corpulence de l'animal, à sa maigreur & à l'exercice qu'il fait.

3°. A faire relever ou ferrer à neuf, au moins tous les deux mois, en ajustant des fers bien légers, attachés avec des clous dont la lame soit mince, & les têtes petites & égales, pour que les pieds portent bien à plat.

4°. A ne donner du foin nouveau à manger que quand il a jetté son feu, & ne le ferrer que lorsqu'il est bien sec, dans un grenier bien aéré, ainsi que la paille & l'avoine qui doivent servir à leur subsistance; & cela pour qu'ils ne se pourrissent pas.

5°. A ne point laisser le fumier dans l'écurie, ou trop près, s'il est en-dehors, parce qu'il corrompt l'air & nuit encore à l'animal.

6°. A ne point augmenter la transpiration insensible dans les vues d'entretenir un beau poil aux chevaux, que l'on affoiblit en les accablant avec de grosses couvertures de laine.

7°. A les faire promener tous les jours quand il fait beau, le matin ou le soir dans l'été & dans l'hiver, depuis midi jusqu'à deux heures,

La suite à l'ordinaire prochain.

Prix courant, à Marseille, dans le mois de Juin, des drogues simples les plus usitées dans la médecine des hommes & dans celle des animaux.

Regliste en bois.	• liv.	le quintal.
Ris du levant.	•	la livre.
Serpentaire de Virginie.	•	
Storax en pain.	•	
En larmes.	•	
Liquide.	•	• s.
Simarouba.	•	•
Sang de dragon fin.	••	
En masse.	•	
Commun.	•	
Scammonée d'alep.	•	
De smirne.	13	
Salsepareille.	•	•
	•	•
	•	•
Semen contra fin.	•	

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 7 Octobre 1773.

De Florence le 10 Septembre.

UN Jurisconsulte de cette Ville ayant imprudemment avalé pendant quelques tems du sel de saturne, pour calmer des ardeurs d'urine auxquelles il étoit fréquemment sujet, fut attaqué d'un violent mal d'estomach qui s'accrut de jour en jour. Cette douleur fut bientôt suivie d'un vomissement considérable, dont l'opiniâtreté mit le malade aux abois. Il étoit extrêmement constipé, & rendoit les matieres fécales par la bouche, sans que rien ne pût appaiser ce redoutable symptôme. Tout ce qu'on connut d'huileux, de butyreux, de mucilagineux, lui a été prodigué; on a eu recours aux émolliens, aux laxatifs, aux calmans, pendant quinze jours consécutifs. Enfin le cas paroissant désespéré, on a proposé au malade d'avalier du mercure coulant; regardant son état comme l'effet d'un étranglement de boyau, qu'on croyoit pouvoir vaincre enfin par le poids de ce mineral. Le malade empressé de se tirer de ce fâcheux état, a avalé tout d'un coup dix - huit onces de mercure. Cette quantité de vif - argent n'a pas plutôt été descendue dans son estomach, qu'il a cessé de vomir. Il lui restoit encore une soif ardente compagne inséparable des vomissemens long - tems continués; deux pintes d'eau fraîche bues coup sur coup l'en ont délivré, & tous ces accidens fâcheux ont disparu. Il n'y a pas à douter que cette colique venue à la suite de l'usage intérieur d'une préparation de plomb, n'ait été la même que celle des Peintres dont nous avons déjà parlé. Cet exemple prouve encore combien est dangereuse l'administration de ces préparations, conseillée imprudemment dans plusieurs recueils de remèdes. Une remarque non moins essentielle à faire, c'est qu'il seroit possible peut-être de guérir constamment de cette manière la colique des Peintres, sur le traitement de laquelle on a tant disputé. Quelques Médecins l'attaquent par des remèdes adoucissans, & c'est le plus souvent sans succès; d'autres plus heureux la combattent avec les vomitifs,

& les purgatifs énergiques; mais ces moyens quoiqu'efficaces, paroissent toujours violens. Il seroit heureux de pouvoir la dissiper en faisant avaler du mercure; reste à savoir comment ce nouveau remède pourroit produire son effet, & si ce premier succès n'entraîneroit pas des suites fâcheuses. Il seroit peut-être possible de trouver dans la grande-froideur du mercure & son étroite affinité avec le plomb, la raison du calme subit qu'a produit la présence du premier de ces mineraux, soit en temperant l'ardeur que causent les molécules saturnines, naturellement siccatives, soit en s'amalgamant avec elles, & en en émoussant ainsi la causticité. Mais sans s'arrêter à des explications toujours hasardées, remarquons seulement le rapport de cette pratique, avec celle du Médecin latin, qui au témoignage de Paul d'Égine, traitoit avec succès une colique semblable, ou peut-être la même, avec des alimens & des médicamens froids. Quant à la seconde question de savoir si les succès momentanés du mercure cru n'entraîneroient pas des accidens graves, nous ne voyons pas quel est le mal que pourroit faire le mercure coulant pris de cette manière, lorsqu'il seroit revivifié du cinnabre; & c'est ce qui nous porte à en conseiller l'essai dans ces sortes de cas.

De Nantes, le 18 Septembre.

Le traitement populaire antivénérien que M. l'Intendant de Bretagne a fait administrer depuis peu dans cette Ville, suivant la méthode publiée à Paris par ordre du gouvernement, sera de même employé, à Rennes par M. M. Blin & Raparel, Chirurgiens habiles, au zèle & au désintéressement desquels on ne sçauroit trop applaudir. Ajoutons à cette nouvelle que M. de la Corée, Intendant de la Franche-Comté, a fait connoître par une lettre circulaire adressée à M. M. les Subdélégués de sa Généralité, le titre, le prix & le lieu de la vente de l'ouvrage, qui indique la manière de préparer & de se servir des remèdes usités dans cette méthode. Ce n'est pas assez

de répandre les moyens de secourir l'humanité ; disons encore un mot du motif qui porte chaque jour les Charlatans à publier des affiches, des placards ou autres imprimés semblables, tendants à augmenter le nombre des dupes, & à multiplier les victimes. Il n'est aucun de ces gens à secret, qui ne prétende posséder à lui seul le spécifique le plus précieux. L'un dit l'avoir trouvé dans un vieux manuscrit, l'autre le doit à un hazard heureux, un troisième à ses veilles, à ses recherches & à ses voyages ; tous se disent Chymistes, Botanistes, Naturalistes ; chacun d'eux promet un jour la publication de sa recette, aucun ne la donne ; en attendant cette troupe mercenaire, traite aisément des malades faciles, & exerce dans l'obscurité les exactions les plus odieuses. Croiroit-on qu'ils osent proposer sérieusement comme peu coûteux, des remèdes qui, selon eux, coûtent au moins 30 ou 40 liv. tandis qu'il est présentement démontré que les remèdes simples, connus, faciles, sûrs, approuvés par la Faculté de Médecine de Paris, autorisés par le Gouvernement, & dont l'administration heureuse a passé dans les mains de tout le monde, ne coûtent au plus que 9 liv. & souvent beaucoup moins, même dans le mal vénérien le plus invétéré.

*Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames.*

De Puymeras dans le Comtat, le 26 Septembre.

Un jeune homme fut atteint à la fois, les derniers jours du mois dernier, de peripneumonie & de pleurésie. Le troisième jour de sa maladie il avoit été saigné deux fois, lorsqu'un Médecin habile, appelé par un gentilhomme de ce village, le visita. Le poulx étoit alors plein, fort, un peu dur, & la respiration très-génée ; le visage rouge, les yeux enflammés. Le malade crachait peu, & se plaignoit beaucoup du point de côté. Le Médecin fit ouvrir la veine une troisième fois, & ordonna l'application d'un emplâtre vésicatoire sur la partie affectée. Comme il fallut aller chercher loin cet emplâtre, on ne put l'appliquer qu'à une heure après minuit. Le matin la douleur étoit calmée, les crachats sortoient en abondance, & lorsqu'on leva l'appareil, le topique avoit fait élever des vessies considérables, remplies d'une matière purulente. Le jeune malade alloit chaque jour de mieux en mieux, & il a guéri depuis presque sans autre secours. C'est après avoir lu le N°. 4 de notre Gazette, que le Médecin, auteur de cette observation, s'est déterminé à employer le vésicatoire, dont l'application sur la partie douloureuse est encore peu usitée dans certaines Provinces. Ce topique fut appliqué à minuit ; peut-être il n'eut

plus été tems, si l'on eût attendu jusqu'au matin. Il nous est arrivé plus d'une fois de le prescrire avec succès en pareils cas, précisément pour avoir épié l'instant favorable. Il n'y a pas de moment à perdre dans les maladies aiguës, une saignée faite à propos dans la nuit est souvent décisive, il en est de même des vésicatoires. Ajoutons qu'on ne doit jamais appliquer ce topique sans faire attention à l'état de la vessie. Quelquefois il arrive qu'en souffrant moins de la douleur de poitrine, les malades éprouvent de grandes difficultés d'uriner. Ce symptôme ne doit pas effrayer, on l'appaise en prescrivant pour boisson ordinaire, l'émulsion faite avec les quatre semences froides, & le camphre. Nous détaillerons incessamment tous ces objets en faveur des personnes de campagne, éloignées des secours, & qui ne sont point initiées dans l'art de guérir.

Lettre écrite à Paris ce 3 Octobre 1773.

« C'est avec raison, Monsieur, que vous préférez le feu à l'eau, pour prévenir les effets de l'infection de l'air, (Gazette de Santé, Numéro 14.) L'humidité inévitable de l'atmosphère par la trop grande abondance d'eau répandue dans une Ville ou dans un Hôpital, ne peut qu'être nuisible, quoiqu'en dise le Citoyen de Sens. Je suis persuadé que l'eau avec laquelle on lave les salles de l'Hôtel-Dieu, contribue beaucoup à entretenir dans cette maison les maladies de peau, qui de-là se répandent parmi le peuple. La situation de l'Hôtel-Dieu au bord d'une rivière, dans un lieu bas, plongé par les maisons & au centre de la Capitale, est un abus contre lequel vous devriez aussi vous élever. On ne s'est jamais plaint de la fumée des parfums que l'on brûle dans les autres Hôpitaux. Ce fut par des feux allumés à propos, qu'Acron autrefois délivra la ville d'Athènes de la peste. Hippocrate a conseillé aussi ce moyen, dont il avoit éprouvé le succès. Le même usage s'est toujours conservé depuis dans tous les pays ; & pour ne pas sortir de notre France, on trouve dans des Ordonnances du Châtelet, rendues dans le seizième siècle, l'injonction expresse à tous Bourgeois, Chefs-d'Hôtel, de fournir du bois deux fois la semaine, pour faire des feux dans les rues, purifier l'air, & en chasser la corruption ; & la même injonction faite dans le même tems en confirmation de la première, dans une assemblée générale de Police, tenue en la Chambre de S. Louis au Palais. De pareilles précautions ont été prises depuis, contre les différentes pestes qui ont affligé le Royaume. On prévient encore les mauvais effets de la contagion par

20 l'odeur pénétrante de certains aromates.
 20 Lorsque les Chinois craignent que leur ri-
 20 zieres ne soient ravagées par des insectes,
 20 qui s'y manifestent en foule après les vents
 20 pourrissans du sud, ils en arrosent la terre avec
 20 la décoction de gingembre, de poivre-long,
 20 & d'autres plantes dont l'odeur & le goût
 20 sont forts & acres. On a publié dans plu-
 20 sieurs ouvrages périodiques, que les habita-
 20 tions voisines des plantations de genièvre,
 20 dont les bayes servent de parfums dans les
 20 Hôpitaux, étoient moins exposées à la petite
 20 vérole, & aux maladies contagieuses. Tout
 20 le monde sait que les Hollandois n'eurent
 20 pas plutôt fait détruire les geroifiers, dont
 20 l'une des îles moluques étoit couverte, qu'ils
 20 y furent attaqués de maladies de toute espece.
 20 Et l'on ne peut douter que la cessation presque
 20 subite d'une peste qui ravageoit Londres
 20 dans le 16^e siècle, ne soit l'effet de l'ouver-
 20 ture subite des fosses de toutes les latrines
 20 de cette Capitale. Est-ce que l'excès de cor-
 20 ruption différente de la contagieuse, auroit
 20 arrêté les progrès de cette dernière? Comme
 20 on voit les liqueurs fortement acides, s'op-
 20 poser à la fermentation de ce nom; ou bien
 20 la quantité d'alkali volatil qui dût s'exaler de
 20 ces fosses, auroit-elle seule corrigé l'infec-
 20 tion de l'air? (L'alkali volatil est aujourd'hui
 20 reconnu pour un puissant antiputride.) Enfin
 20 ce changement de l'atmosphère seroit-il dû
 20 à la force & à l'acreté de l'odeur subite des
 20 excréments long-tems concentrés dans des
 20 souterrains très étroits? Quoiqu'il en soit,
 20 Monsieur, vous voyez qu'on ne gagne rien
 20 à employer l'eau contre l'infection répandue
 20 par les maladies contagieuses, & que les
 20 feux & l'acreté de certaines matières en sont
 20 le préservatif le plus sûr.

20 Cette vérité m'a fait naître une idée par
 20 laquelle je terminerai ma lettre. On brûle
 20 les restes du tabac dans les différens pays,
 20 par ordre de MM. les Fermiers-Généraux;
 20 MM. les Médecins des Facultés de Paris &
 20 de Montpellier, ayant observé les effets de
 20 la fumée de cette plante, n'y ont rien re-
 20 connu de nuisible. Ne pourroit-on pas dans
 20 tous les tems, distribuer dans différens quar-
 20 tiers de Paris & des grandes Villes, sur-tout
 20 dans les rues les plus étroites & voisines des
 20 cimetières, ces restes de tabac destinés à
 20 être la proie des flammes, & les y brûler dans
 20 le cours de l'année? Peut-être conviendrait-il
 20 encore de multiplier ces feux aux approches
 20 du printemps & de l'automne, pour écarter
 20 ou diminuer le foyer des maladies épidémi-
 20 ques, qui trop souvent se manifestent dans
 20 ces deux saisons. Enfin dès qu'une peste quel-
 20 conque se déclare dans un canton, même
 20 une maladie épizootique, (car les animaux

20 doivent nous être précieux,) n'est-ce pas à
 20 la fumée de tabac qu'il faudroit recourir
 20 pour obtenir une chaleur acre, capable de
 20 détruire la cause du mal contagieux? Au
 20 reste, Monsieur, ce sont-là des réflexions
 20 hasardées & sans prétention; je les ai faites
 20 en lisant votre dernière feuille, je devois par
 20 conséquent vous les communiquer; c'est à
 20 vous à les apprécier & à les rendre publiques,
 20 si vous croyez qu'elles puissent être utiles.
 20 J'ai l'honneur d'être, &c.

On sent bien que nous ne pouvions pas dif-
 férer de publier cette lettre qui fait honneur
 aux lumières & aux sentimens de l'Auteur.
 Nous observerons en même-temps, qu'il
 semble que les hommes cherchent d'au-
 tant plus à se nuire, qu'on leur fait apperce-
 voir le danger. Croiroit-on que tandis que les
 papiers publics annoncent des malheurs arri-
 vés par l'imprudence d'enterrer dans les Eglises
 & dans les Villes, ou de fouiller des terrains
 infectés par un nombre considérable de ca-
 davres, on entreprit actuellement dans Paris
 à creuser un caveau dans l'intérieur d'une pe-
 tite Eglise, S. Benoît, dont le sol servant depuis
 près d'un siècle à enterrer les morts, est moins
 terreux que cadavereux? Fasse le Ciel que cette
 témérité ne soit point payée par la vie des ci-
 toyens innocens.

LIVRES NOUVEAUX.

*La génération ou exposition des phénomènes re-
 latifs à cette fonction naturelle; de leur mécanisme,
 de leurs causes respectives, & des effets qui en résul-
 tent; traduite de la physiologie de M. de Haller,
 augmentée de quelques notes & d'une dissertation sur
 l'origine des eaux de l'Amnios. 2 vol. in-8°. A Paris,
 chez Desventes de la Doué, Libraire, rue
 S. Jacques, vis-à-vis le Collège de Louis le
 Grand.*

Quoique ce soit ici l'ouvrage d'un homme
 célèbre, & qu'il paroisse difficile de le rendre
 plus intéressant, & de l'avoir traduit avec plus
 d'exactitude, nous ne l'aurions pas annoncé
 dans notre feuille uniquement destinée à la
 Médecine pratique, si M. Haller n'y avoit
 semé des détails qui ont rapport à cette partie
 de l'art, de toutes la plus recherchée, & la
 plus utile. Le Traducteur y a joint des obser-
 vations essentielles qui peuvent aisément être
 détachées du corps de l'ouvrage. Nous allons
 faire connoître les principales dans cette pre-
 mière annonce, sans renoncer à l'engagement
 de rendre compte dans les feuilles suivantes,
 de ce qui appartient spécialement à M. de
 Haller.

20 On étoit autrefois dans l'usage, dit le Tra-
 ducteur, quand la tête de l'enfant avoit été
 déformée, pendant le travail de l'accouche-
 ment, de la mouler & de la pétrir, pour ainsi

dire, pour lui rendre sa première figure ; mais on a senti combien ces manipulations peuvent être préjudiciables à l'enfant, & d'un autre côté on a observé que la nature se suffisoit à elle-même pour reparer ces petits désordres. C'est pourquoi les Accoucheurs modernes défendent très-expressement d'agir sur la tête de l'enfant, si déformée qu'elle puisse être. Dans l'espace de 24 heures, le plus souvent elle reprend d'elle-même sa forme naturelle. « Ce conseil des Accoucheurs, ou n'est pas connu des Sages-Femmes, ou n'est pas suivi : la plupart, même dans Paris, continuent encore de suivre cet usage pernicieux.

Le Traducteur a connu une femme qui ayant été bien réglée, & ayant eu deux enfans, en fit un troisième à 23 ans. Les vuidanges coulerent comme à l'ordinaire, mais les regles ne parurent pas au tems où elles devoient revenir, & ne revinrent plus. On lui administra contre son sentiment, des remèdes & des secours de toute espèce ; saignées, bains, opiates, tout fut prodigué, mais sans fruit. Cette femme a vécu plus de douze ans après ce dernier accouchement, sans avoir des regles, & sans cesser de faire des remèdes pour les rappeler, quoique cette suppression ne lui causât pour ainsi dire aucune incommodité. Enfin malgré la bonté de son tempéramment, elle est morte de phthisie. L'Auteur de cette observation croit qu'on doit moins attribuer cette maladie à la suppression dont cette femme ne se trouvoit pas incommodée, qu'à la quantité prodigieuse de remèdes qu'elle avoit opiniâtement faits pour rappeler les menstrues. Nous sommes entièrement de son avis, & nous conseillons aux personnes du sexe qui se trouvent dans ce cas, de ne point écouter des sollicitations imprudentes. On ne doit faire de remèdes que quand on est malade, & les femmes ne sont point malades pour n'être pas réglées, lorsque cette suppression ne dérango point l'exercice des fonctions de la vie.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

Fin du mémoire de M. Bruce, voyageur Anglois, sur le ver, nommé vena medina.

Dans tous les pays où cette maladie est commune, on dit qu'elle y vient des œufs d'animaux déposés dans les eaux stagnantes, & que ces œufs avalés engendrent dans l'estomach des vers qui, parvenus enfin à leur grandeur, pénètrent dans différentes parties du corps. C'est le faux système de quelques Chirurgiens qui ont traité des Negres à la côte de

Guinée & aux Colonies ; il ne mérite pas d'être réfuté. En effet comment un ver de trois à quatre pieds de longueur perceroit-il l'estomach, & blesseroit-il tant de parties sensibles, pour parvenir à la jambe, & même à la plante des pieds, sans occasionner aucune douleur, aucun dérangement aux parties ? Par quel procédé arriveroit-il au tissu cellulaire du bras, après avoir percé toutes les tuniques de l'estomach, sans qu'on s'en aperçût, tandis que logé dans le gras de la jambe, loin des parties sensibles, il n'y peut rester même en repos, sans y causer les douleurs les plus vives ? S'il venoit de l'estomach, il lui seroit plus facile de se loger dans la membrane adipeuse, où il trouveroit plus de nourriture, & de même espèce que celle qu'il cherche dans le tissu cellulaire de la jambe ou du bras.

Mais quoiqu'il ne vienne pas de l'estomach, il est très-certain qu'il prend son origine dans les eaux croupissantes, puisqu'il n'est pas connu dans les lieux où l'on n'use que d'eau de rivière ou de fontaine. Je crois avoir reconnu l'animal qui le produit, il ressemble à une puaise ; les deux pieds de devant sont armés de serres, & il a au museau une sorte de forceps, avec lequel il déchire & blesse. Cet animal se trouve dans l'eau stagnante ; il s'attache aux jambes & aux bras, qui, dans les pays chauds, sont les parties les plus constamment nues & lavées le plus fréquemment. Il y dépose ses œufs dans le tissu cellulaire jusqu'au printemps qui les fait éclore.

Suite de la MÉDECINE DES ANIMAUX.

8°. Le soin du cheval consiste encore à le mettre en haleine avant d'entreprendre un long voyage ; à faire, en débutant, de petites journées ; aller lentement en s'éloignant ou en se rapprochant de l'auberge, & donner peu d'avoine les premiers jours.

9°. A ne le faire manger qu'un instant après l'arrivée, sur-tout, si l'animal est fatigué ou s'il a bien chaud ; à éviter dans ce dernier cas, de le faire boire, de ne lui ôter la selle ni mouiller les jambes, qu'après qu'on aura fait tomber la sueur avec un couteau de chaleur, & qu'il sera bien sec.

10°. A le bouchonner, pour faire tomber la boue du ventre qu'il ne faut jamais mouiller, mais seulement les jambes.

11°. A mettre de la paille fraîche pour litière, faire laver l'embouchure, sécher la selle & battre quelquefois les panneaux.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 14 Octobre 1773.

De Londres le 29 Septembre.

LE Docteur Brydone, de la Société Royale des Sciences de cette ville, a publié des remarques sur l'électricité, dans lesquelles on trouve des vues utiles sur les moyens de retablir la santé. Suivant cet Auteur, l'excès ou le défaut de matière électrique, sont deux causes de maladies, d'où proviennent celles qu'on appelle vaporeuses, & plusieurs dérangemens de santé dont la nature & la guérison sont encore inconnues. On ne peut disconvenir qu'il ne se trouve des cas d'électrification spontanée. On se rappelle l'exemple de M. Saussure & Jallabert le jeune, lesquels traversant une des plus hautes montagnes des Alpes, & étant entourés de nuées orageuses, abondoient tellement en feu électrique, qu'ils dardoient des étincelles de la longueur d'un doigt, avec un bruit assez fort, & une sensation pareille à celle qu'occasionne l'électricité artificielle. L'Auteur cite encore en preuve l'exemple d'une Dame vaporeuse, extrêmement sensible à tous les changemens de tems, & spontanément électrisable, sur-tout par les beaux jours, par les tems d'orage, en un mot toutes les fois que l'air étoit plus chargé de matière électrique. Il en est autrement des sujets valétudinaux, des hypocondriaques, & de ceux qu'on croit malades d'imagination. M. Brydone pense qu'ils doivent leur état désagréable au défaut de fluide électrique. L'observation prouve en effet que ces sentimens pénibles sont augmentés lorsque l'atmosphère est privée d'une partie de ce fluide, & qu'ils diminuent dès qu'il surabonde. Pour remédier à ce défaut, l'Auteur veut que les malades portent sur leur peau un gilet de flanelle très-fine, qu'il conseille de tenir propre & très-sec, afin que la moiteur animale ne détruise pas l'action électrique. Il exige encore qu'on couvre ce gilet d'un autre de soie, mais que le premier soit absolument séparé du second, afin que le frottement continu de ces deux vêtemens joint à la chaleur animale, entretienne sur la peau

une atmosphère électrique sur l'efficacité de laquelle M. Brydone paroît beaucoup compter. Les frictions sèches, faites avec des flanelles, attirent souvent des étincelles, & augmentent l'électricité animale. Mais l'on a vu dans une des précédentes Gazettes (N°. 13), que l'usage des camisoles de flanelle n'étoit pas sain. Peut-être est-ce ici le cas de l'exception. Quoique les causes de maladie & le remède, paroissent hypothétiques, cependant on verra, par le compte que nous rendrons bientôt de l'ouvrage de M. Franklin, traduit par M. Dubourg, que le choix des vêtemens n'est pas à négliger. Et en réduisant les remarques du Docteur Brydone à leur juste valeur, il sera prouvé que les hommes ne sont point assez attentifs sur la manière de se vêtir. Nous réservons pour l'ordinaire prochain, les moyens de remédier aux causes de l'excès d'électrification spontanée.

Extrait d'une lettre écrite de Lyon, le 2 Octobre.

« J'ai lu avec plaisir, Monsieur, dans le N°. 2 de votre Gazette, l'exposition des bons effets de la racine de fraizier des bois contre les fleurs blanches. Je connoissois cette propriété, j'aurois seulement désiré qu'en vous communiquant ces détails, l'Auteur n'eût pas oublié d'ajouter que la racine de fraizier, ainsi employée, causoit quelquefois des hemorrhoides, & même le flux de sang dans les personnes délicates; du moins l'ai-je observé plusieurs fois. Voici un autre moyen de secourir l'humanité qui, pour être moins connu, n'en est pas moins sûr. Il regnoit il y a quelques temps, une dysenterie épidémique dans plusieurs villages voisins de Lyon. Inutilement on avoit tenté les remèdes connus dans ces sortes de cas: l'art insuffisant laissoit la douleur de voir les malades périr chaque jour dans les campagnes. Un savant Botaniste consulté dans cette détresse, proposa d'employer la salicaire, *salicaria vulgaris*, *purpurea foliis oblongis*, de Tournefort. On la cueillit dans la plus grande flo-

» raison, on la fit prendre en décoction dans
 » suffisante quantité d'eau, à la dose de trois
 » grands verres dans la journée. Ce remède
 » n'incommoda personne, & fut souverain
 » contre cette épidémie. La même maladie
 » regnoit aux environs de l'Abbaye de ***.
 » Madame l'Abbesse demanda de cette plante
 » au même Botaniste qui lui en fit passer une
 » quantité considérable. On préparoit des
 » chaudronnées de décoction dans les cui-
 » fines de l'Abbaye, & on les dispensoit aux
 » malades. Tous ceux qui eurent recours à ce
 » moyen, furent guéris, tandis qu'il périt un
 » grand nombre de paysans qui refusèrent de
 » l'employer. » La salicaire est en effet détersive
 astringente, vulnérinaire, rafraichissante; mais
 elle étoit si peu usitée, qu'il n'en est pas fait
 mention dans des traités estimés sur les plantes
 usuelles. Cependant puisqu'il est vrai que cette
 plante peut être employée sans danger, on ne
 fautoit trop la faire connoître dans les cam-
 pagnes. Elle croit quelquefois jusqu'à la hau-
 teur de quatre à cinq pieds; ses tiges sont
 roides, anguleuses, rameuses, rougeâtres; ses
 feuilles oblongues, pointues, étroites, d'un
 verd foncé, sortant ordinairement deux à
 deux de chaque nœud des tiges, quelquefois
 trois à trois, rarement quatre à quatre, &
 environnant ensemble la tige. Ses fleurs sont
 petites, verticillées au milieu des branches,
 représentant des épis, d'une couleur purpu-
 rinée, belle & rejouissante. Chacune d'elles
 est à plusieurs feuilles disposées en rose. La
 salicaire fleurit en été, & croît dans les lieux
 humides, les saussayes, & aux bords des ri-
 vières.

De Poitiers le 3 Octobre.

On écrit de Chiré, Bourg à trois lieues de
 cette Ville, que l'on a extirpé depuis peu, à
 une femme de cette paroisse, une excroissance
 ayant la forme & la consistance d'une corne,
 laquelle avoit poussé il y a environ deux ans
 sur le front, un peu au-dessous de l'œil droit;
 que cette corne que le Chirurgien du lieu a
 conservée, étoit longue de 4 à 5 pouces;
 qu'elle avoit cru extraordinairement depuis
 six mois, & que non-seulement ce corps étoit
 difforme par son volume, mais qu'il gênoit
 beaucoup par son poids, & déchiroit la peau
 qui tenoit à sa base; qu'enfin la playe résultante
 de l'opération étoit devenue gangreneuse,
 au point de mettre la malade dans le plus
 grand danger, malgré les prompts secours qui
 lui étoient administrés.

On ajoute que dans un autre endroit, du
 même canton, une femme ayant été mordue
 à la cuisse par une vipère, on avoit sur le
 champ employé l'herbe de plantain recom-
 mandée par M. Didault; que l'enflure avoit

beaucoup diminué, quoiqu'on n'eût pas
 exactement suivi la méthode prescrite par ce
 Citoyen; mais qu'un Chirurgien des environs
 ayant condamné ce traitement, & levé l'ap-
 pareil, avoit appliqué un autre topique qui,
 loin d'être plus efficace, avoit mis la malade
 dans le plus grand danger. M. Didault est
 Maître Apoticaire de Montmorillon; voici sa
 méthode qui n'est ni difficile, ni dispendieuse,
 & qu'il a eu l'honnêteté de publier. Il fait
 avec la pointe d'un rasoir, trois incisions de
 la longueur d'un travers de pouce, sur l'en-
 droit de la morsure, & applique sur la playe,
 du plantain à sept côtes, herbe très-commune
 dans les allées des jardins & autres lieux sem-
 blables. Il a la précaution de piler le plantain
 avant de l'appliquer, & en met ainsi l'épais-
 seur d'un travers de doigt, ayant soin de con-
 tenir ce topique par des compresses de vieux
 linges, & une bande. Aussitôt le pansement
 fait, il fait prendre à la personne mordue, un
 demi-gros de poudre de vipère dans un verre
 de vin. Le premier jour, ce pansement se fait
 de quatre en quatre heures; le second de six
 en six, & de huit en huit heures le troisième.
 Rarement on a besoin d'en venir à un qua-
 trième pansement. Chaque fois on fait pren-
 dre la même dose de poudre de vipère. Les
 guérisons opérées par M. Didault, ne sont pas
 suspectes, on en compte plusieurs très-remar-
 quables. Différens citoyens ont employé de-
 puis avec succès ce remède dans les pays où
 les morsures des vipères sont fréquentes. L'ap-
 plication des feuilles de plantain avoit réussi
 contre la morsure de la vipère, avant que
 M. Didault les eût mises en usage; Vedel les
 recommande comme un spécifique contre la
 morsure des animaux venimeux; les bons
 effets connus de l'alkali volatil dans le premier
 cas, préviennent en faveur de la poudre de
 vipère, à laquelle avec le topique végétal,
 cependant, on pourroit le substituer à moindre
 dose, & dont l'heureuse association formeroit
 un remède combiné, capable d'opérer des
 effets plus sûrs.

De Paris le 10 Octobre.

Une Sage-Femme ayant reçu une petite
 fille, s'est trompée sur le sexe, & l'a fait bap-
 tiser comme un garçon. Heureusement on
 avoit choisi la Nourrice au Bureau des Recom-
 mandaires. De retour à ce même Bureau,
 cette Nourrice, qui croyoit allaiter un enfant
 mâle, voulant changer les couches du
 nourrisson, a été étrangement surprise de la
 différence du sexe. Elle en a rendu compte
 tout de suite à Madame d'Hannecourt, qui
 dirige ce Bureau avec autant d'intelligence
 que de soin; le pere de l'enfant & la Sage-
 Femme ont été mandés sur le champ, & la

méprise a été heureusement reconnue. Si les Sages-Femmes de Paris peuvent-être inattentives jusqu'à ce point, que ne seront pas celles des Provinces? En général toutes ces Dames sont beaucoup les entendues, & sont la plupart grossièrement ignorantes. Les habitans de Paris doivent une éternelle reconnaissance au Magistrat qui a formé l'établissement du Bureau des Nourrices. Le plus grand ordre regne dans cette administration; les parens certains par le témoignage des gens de l'art préposés à cet effet, de la santé & de la bonté des Nourrices auxquelles ils donnent leur enfans, les livrent avec confiance. Des Inspecteurs de tournée veillent sans cesse dans les campagnes sur cette pépinière de citoyens, & dans la malheureuse habitude où l'on est de faire nourrir les enfans, il seroit difficile de prendre des moyens plus sûrs d'obvier aux maux qui environnent les nourrissons, pour ainsi dire abandonnés de leur propres meres.

Onguent merveilleux pour la brûlure.

Prenez des feuilles de lierre, des sommités de sauge franche, deux poignées de chacune; de l'écorce moyenne de sureau; une poignée de hienne de pigeon, demi-poignée. On coupe le tout, & on le fait frire avec du vieux beurre; on le passe ensuite tout chaud en le pressant fortement; on applique cet onguent froid sur l'ulcère que la brûlure a causé, & on la couvre avec le papier brouillard ou le papier gris.

L'épithète de merveilleux a été donnée à cet onguent par un Praticien très-connu, qui en faisoit le plus grand cas.

LIVRES NOUVEAUX.

La génération ou exposition des phénomènes relatifs à cette fonction naturelle, &c. Deuxième annonce.

Nous avons promis d'extraire de cet ouvrage curieux & profond, les détails qui auroient le plus de rapport à la Médecine pratique. Ceux qui concernent l'usage du lait, sont très-intéressans. Le lait est une nourriture naturelle, destinée à l'animal naissant. Nos peres, suivant M. Haller, n'en avoient pas d'autre. (Cette opinion n'est pas généralement reçue.) Le lait ressemble beaucoup au chyle; le *colostrum* même n'en est pas à mépriser, il n'est point nuisible à l'enfant nouveau né, ni aux petits des autres animaux; il lâche le ventre, & il est nécessaire que cela soit pour débarrasser les intestins du mœconium. On remarque que les enfans qui ont tété le plus long-tems, sont les plus robustes. Louis XIV. a tété treize mois, & il a vécu de longues années. Un enfant qui avoit tété trois ans, étoit

de la meilleure santé, M. de Haller a par-devant lui beaucoup d'exemples semblables, & c'est à quoi devoient bien faire attention ceux qui précipitent le sévrage des enfans. Il est aussi fort avantageux à la mere de nourrir son enfant; on évite par-là ce reflux dangereux du lait dans le sang, ces squirres au sein qui sont communs, & qui sont courus les plus grands risques; la succion de l'enfant met à l'abri de tous ces accidens. Il y a long-tems que Marchetis a soutenu que les femmes qui nourrissoient ne pouvoient avoir des cancers; on a observé aussi que le reflux du lait vers les parties génitales, les relâchoit, diminueoit de leur sensibilité, & donnoit lieu à des fleurs blanches. Que de réflexions à faire sur ces observations de M. de Haller! Et combien sont coupables ceux qui entretiennent les meres dans le funeste préjugé de ne pas nourrir leurs enfans! Nous avons cité des exemples de morts subites, causées par des dépôts laiteux, nous pourrions en citer de plus récentes encore, qui ont excité de justes regrets. De grands hommes, poursuit M. de Haller, objectent que les meres & les nourrices transmettent par la lactation, leur vices à leurs enfans, & ils aiment mieux les nourrir avec du lait de vache; mais outre que ce lait s'aigrit facilement, c'est qu'il est beaucoup plus épais que le lait de femme, & qu'il contient plus de crème & de parties caseuses. Cette disproportion est nuisible, & la crainte éloignée des vices moraux ne doit jamais faire oublier la certitude présente des maux physiques qui en résultent. Cependant si l'on ne pouvoit nourrir l'enfant avec le lait de la mere ou d'une nourrice, le lait de vache lui conviendrait mieux que tout autre aliment.

Un adulte, poursuit M. de Haller, à moins qu'il n'ait trop accoutumé son estomach à des liqueurs fermentées, peut aussi vivre de lait, comme il n'est pas rare de voir des gouteux & des phthisiques être au lait pour toute nourriture; on peut même vivre de lait coupé. Une femme n'a eu d'autre nourriture pendant six ans: Athenée dit que Philinus a vécu long-tems de lait. Toutes les nations même, excepté les lapons, font usage du lait, & il y en a plusieurs dont c'est le seul aliment.

Le lait modere le mouvement du sang, & est très-salutaire dans les catharres. Ces effets sont plus marqués quand il est léger, ou qu'on a la précaution de le couper avec une eau minérale. Autrefois les phthisiques alloient à Stabie, ancienne ville de la Campanie, pour y prendre le lait. Sydenham fait consister toute la cure de cette maladie dans l'usage du lait & de l'équitation; on le conseille aussi depuis long-tems pour moderer la violence de la dysenterie, & pour préparer le corps

toutes les fois qu'on est obligé de faire usage du mercure. Enfin le lait convient dans les ulcères intérieurs, même le cancer de la matrice, & dans toutes les intempéries putrides. M. de Haller a vu une phthisie & des douleurs qui avoient résisté à tous les remèdes, céder à l'usage du lait. En exposant ainsi d'après un grand Maître, les avantages que l'on peut retirer de cette nourriture, n'oublions pas de remarquer qu'il importe de s'abstenir ou de boire sobriement du vin & d'autres liqueurs fermentées, & que leur abus conduit à la goutte, contre laquelle on n'a de meilleur remède que le lait, auquel cependant l'estomach ne peut s'accoutumer quand elle vient de cette cause.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

On attribue à la grande abondance de neige qui tombe dans le Kamtcharka, & qui dans quelques endroits s'y entasse à douze pieds de hauteur, le tein basané des peuples qui habitent ce pays, & l'affoiblissement de la vue auquel ils sont sujets de très-bonne heure. La neige condensée par le froid & par les vents, réfléchit les rayons du soleil aussi vivement qu'un miroir, & son éclat éblouissant fatigue les yeux, dont il enflamme les paupières & la conjonctive. De-là vient que les Kamkchadales portent tous des gardes-vue formés de réseaux de crin noir, ou d'écorces de bouleau criblées de petits trous. Ces bandes n'empêchent pourtant pas ceux qui s'en servent, d'avoir fréquemment mal aux yeux. Le remède suivant, indiqué à ces peuples par un Voyageur, a dissipé en six heures de tems la rougeur, la douleur & l'inflammation. Il consiste à appliquer sur les yeux un espcce de cataplasme fait d'un blanc d'œuf battu jusqu'à l'écume, avec du camphre & du sucre. Comme l'Auteur duquel nous avons emprunté ce remède n'indique ni les doses ni la manière de le préparer, nous croyons devoir ajouter, qu'on peut employer quinze grains de camphre sur un blanc d'œuf, mais qu'avant de les mêler ensemble, il faut préalablement triturer le camphre, avec le double de son poids, de sucre brut. La plupart des peuples du nord sont sujets aux ophtalmies, par la même cause; nous avons vu à Paris un malade perdre insensiblement un de ses yeux pour les avoir lavés chaque jour pendant un

hiver, avec de l'eau de neige. Ce qui prouveroit encore que le grand froid entre pour beaucoup dans la cause du mal d'yeux des Kamkchadales. Le topique indiqué n'est pas absolument neuf, mais il est simple, sûr & peu connu dans les campagnes, & c'est ce qui nous a déterminé à le publier. Notre but étant moins de recueillir des nouveautés souvent hasardées, que de dispenser aux citoyens éloignés des gens de l'art, des moyens aisés pour se préserver ou se guérir eux-mêmes des maladies.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Les soins mal entendus ou inutiles dont on a déjà parlé, sont 1°. de faire mettre le mastigadour, qui produit sur les chevaux un effet à-peu-près semblable à celui de la pipe sur nous, qui n'est qu'une habitude souvent nuisible, parce qu'elle nous fait cracher une salive essentiellement nécessaire à la digestion.

2°. De les confier, dès qu'ils ont la moindre indisposition, aux maréchaux qui emploient tout de suite des cordiaux pour traitement, au lieu de les rafraîchir par des lavemens émolliens, & en leur faisant boire de l'eau où l'on aura mis une poignée de farine d'orge.

3°. D'agir suivant la fausse prévention de beaucoup de personnes, qui croient que les eaux d'une marre corrompue par l'écoulement d'un tas de fumier qui se trouve auprès, & quantité de choses qui s'y putréfient, ne font jamais de mal aux animaux qui en boivent.

4°. Enfin de tenir l'écurie hermétiquement fermée, pour que l'air un peu condensé en hiver n'y pénètre pas; parce que, dit-on, cela feroit maigrir les chevaux, & leur donneroit un mauvais poil. Il est vrai qu'ils maigrissent un peu, quand ils ont été accoutumés à une écurie qui n'est point froide: mais si l'on n'a pas pris ce soin dangereux pour la vue, & qui cause tant d'autres espèces de maladies, ils ne maigriront point. On en a la preuve dans ceux qui sont toute l'année dans les prairies, dans les champs ou dans les bois, & qui sont très-gras.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter ;
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 21 Octobre 1773.

De Londres le 29 Septembre.

ON a vu dans la dernière Gazette, le Docteur Brydone, reconnoître deux sortes de maladies, l'une dépendant de l'excès, & l'autre du défaut de matière électrique. D'après cet Auteur, nous avons indiqué les moyens capables de remédier à la dernière de ces deux causes. Voici ceux qu'il propose pour détourner la première. Revenant à la maladie électrique de la Dame déjà citée, il croit devoir l'attribuer à la manière de se coiffer & de se vêtir, & il en conseille la réforme. Une femme dont la tête est entourée d'une carcasse de fil d'archal, dont les cheveux sont remplis d'épingles, & qui d'ailleurs est posée sur de la soie sèche, lui paroît à tous égards un conducteur électrique isolé, & disposé à rassembler le feu de l'atmosphère. La quantité de ce feu devient d'autant plus considérable, que les femmes sont vêtues de soie, & que la soie est le plus grand repercussif de la matière électrique, laquelle une fois introduite par les carcasses & les épingles, ne sauroit alors s'échapper par aucun endroit. De cette disposition il déduit les étincelles lancées par la malade, & l'apparition des autres phénomènes électriques dans le tems où l'air est chargé de ce fluide, & que le ciel est orageux. Cette opinion semble confirmée par l'isolement des électromètres souvent obtenu, en les plaçant sur des morceaux d'étoffes de soie. Pour donner la preuve de ce qu'il avance, l'Auteur a recours à l'observation. Une Dame de sa connoissance ayant sur sa tête un bonnet monté en carcasse, étoit contre une fenêtre ouverte pendant l'orage; l'éclair fut attiré par le fil d'archal, & le bonnet réduit en cendres. Heureusement, ajoute M. Brydone, ses cheveux n'étoient ni poudrés ni pommadés, ni arrangés avec des épingles, sans cela le feu électrique se communiquant à la tête, l'auroit infailliblement fait mourir. Une tête chargée de cheveux propres, secs, sans poudre & sans pommade, est le meilleur préservatif contre cet accident. Si ces remarques sont fondées, il faut

dra que le beau sexe n'emprunte plus ces longues épingles qui fixent l'arrangement de leur cheveux, & qui souvent par les diamans qu'elles portent, servent d'ornement à leur coiffure. Nous doutons fort que les conseils du Docteur Brydone soient suivis; au reste voici ce qu'il propose à celles qui ne voudroient renoncer ni aux épingles, ni aux carcasses. Chacune d'elles devroit se pourvoir d'une petite chaîne ou d'un fil d'archal qu'elle attacherait dans des tems orageux, & qu'elle détacherait à volonté. Cette chaîne pendroit à la carcasse, & descendroit sur le chignon jusqu'à terre; c'est une espèce de paratonnerre. Mais en permettant ainsi les épingles & les carcasses, on ne peut s'empêcher de tolérer la poudre & la pommade, & le Docteur Brydone oublie qu'il a regardé ces deux substances étrangères, comme capables de communiquer le feu électrique attiré par le conducteur. S'il faut convenir que tout cela tient beaucoup à la conjecture, il est aussi vrai de dire, comme nous l'avons déjà remarqué à ce même sujet, que nous ne consultons pas assez notre santé dans nos ajustemens. Terminons ce que nous avions à dire des remarques de M. Brydone, par un fait qui, pour n'être pas absolument neuf, n'en est pas moins intéressant. Une autre Dame lui avoit dit qu'en se peignant par un temps fort froid, & dans l'obscurité, elle avoit vu des étincelles sortir de ses cheveux; pour s'en convaincre, il plaça une jeune femme sur un gâteau de cire, & lui fit peigner sa tête qui étoit assise devant elle. Cette femme n'eut pas plutôt commencé à peigner, que tout son corps s'électrifia, au point qu'il en sortit des étincelles de tous les côtés, aussitôt qu'on en approchoit un corps quelconque. Les cheveux étoient extrêmement électrisés; M. Brydone chargea facilement de ce feu, un conducteur métallique, & en avoit rassemblé assez en peu de minutes, pour enflammer l'eau-de-vie, & pour exciter de vives commotions au moyen d'une petite fiole. Cette expérience fut faite par un froid très-rigoureux, & sur des cheveux privés depuis long-tems de poudre & de pommade.

Un Frippier de cette ville disputant dans un cabaret, fut poussé avec violence par son adversaire, & donna de la tête contre la muraille. Le lendemain il sentit de la douleur & de la pesanteur en cette partie, avec fièvre & accablement universel. Il fut soulagé par la saignée & la tisane commune, & reprit bientôt ses occupations ordinaires. Dix-huit jours après il retomba subitement malade, & périt en peu de tems, d'une mort inopinée. Un autre homme, Boucher de profession, sortant d'un cabaret & rentrant chez lui en chancelant, se heurta le front contre la porte, & ne sentit pas de mal dans le moment. Le lendemain il parut à l'endroit contus une tumeur; le blessé s'étant fait saigner, continua, sans se plaindre, ses affaires accoutumées. Un mois au moins après cet accident, il tomba malade; la tumeur du front reparut avec une inflammation vive & gangreneuse; l'enflure s'étendit par toute la tête, le col, la poitrine. Le Médecin, ignorant la cause de ces phénomènes, a regardé la maladie comme contagieuse & pestilentielle, le Chirurgien a pris avec lui cette tumeur pour un charbon, & le malade est mort comme l'autre, pour n'avoir pas pris à tems les précautions nécessaires.

Toutes les fois que l'Auteur de cette observation est appelé, ou qu'il se trouve dans le moment d'une chute ou d'un coup reçu avec contusion ou commotion considérable, si le malade est dans une plénitude d'estomach ou d'entrailles, il en aide l'évacuation par le vomissement ou par les selles. Il suffit souvent de faire boire de l'eau chaude, & d'en injecter en lavement. Il tient ensuite le blessé vingt-quatre heures au lit, ou dans une assiette commode & tranquille. Pendant ce tems on ne lui donne que du bouillon, ou mieux encore une tisane nourrissante faite avec l'orge ou autre farineux de cette nature, & par intervalle un verre d'eau de goudron, ou une infusion de plantes vulnérables. On applique sur les contusions des compresses toujours mouillées de la même eau ou infusion, mais bien plus forte; & s'il y a playe, on y emploie l'huile balsamique qui surpasse l'eau de goudron, ou un autre baume équivalent avec de la charpie. On continue ce traitement, tant que la fièvre dure, en supposant qu'elle se manifeste: & de cette manière la fièvre cesse, & les accidens causés par la chute, se dissipent souvent sans retour. Nous ajouterons que rien ne prévient mieux les suites fâcheuses des coups de tête que la saignée du pied, répétée plusieurs fois, sur tout lorsque la violence du coup a jeté le malade dans l'assoupissement.

Il parut ici, il y a quelque tems, de jeunes Chinois, que des Missionnaires conduisoient à Naples pour les y instruire dans les sciences des Européens. Le bruit s'étant répandu qu'un de ces jeunes étrangers étoit Médecin, il fut visité par plusieurs Docteurs de cette ville, curieux de vérifier ce que les Voyageurs rapportent, de la manière dont les Chinois excellent dans la connoissance du poul. Lui ayant donné le leur à tâter, ils virent que ce jeune Chinois tâtoit le poul avec trois doigts, avec lesquels il suivoit attentivement les différens mouvemens de l'artere, tantôt les plongeant, & puis les retirant par gradation, tantôt les laissant reposer légèrement sur le vaisseau arteriel. Il reconnut qu'un des Médecins qui le consultoient, avoit un rhumatisme à la hanche droite; il devina qu'un autre souffroit de l'estomach; il apperçut qu'un troisième étoit atteint d'une affection hémorrhoidale, ce que celui-ci avoua. Ce Médecin Chinois fut conduit quelques jours après chez deux Dames; il annonça à l'une qu'elle souffroit du côté gauche de la poitrine, & en effet elle avoit une douleur & une tension habituelle à la mamelle gauche. Enfin le Chinois dit à l'autre Dame qu'elle avoit le sang pourri. La vérité est qu'elle est attaquée d'un scorbut décidé. Tous ces faits sont vrais; mais il faut aussi convenir que ses décisions n'ont pas toujours été justes. Néanmoins celles qui se sont trouvées vraies, justifient l'attention que quelques Médecins modernes ont donnée à la doctrine du poul. Il y en a parmi eux qui sont aussi avancés que les Chinois à cet égard. Ceux qui veulent tout expliquer, & qui dogmatisent sur toutes choses, n'aimeront point sans doute ces observations; mais ceux qui savent que l'art de guérir est moins un art absolu & despotique, que la manière d'écouter paisiblement la nature, d'en suivre la marche, & d'en étudier les effets, verront avec plaisir comment, par des phénomènes inconnus aux praticiens turbulens, cette prudente conductrice, guide ceux qui l'écoutent d'une manière attentive, & qui respectant ses opérations, permettent tout au plus de les modérer, ou de les animer dans certaines circonstances. A ces seuls Maîtres de l'art est réservée la satisfaction de guérir véritablement les malades; les routiniers ne doivent rien à eux-mêmes, leur succès ne dépend que quand ils leur arrive d'en obtenir.

Remede contre les fleurs blanches.

Prenez le blanc d'un œuf frais nouvellement pondu; battez-le & aromatisez-le avec une cuillerée à café d'eau de canelle simple; on

prend ce remède matin & soir ; il fortifie l'estomach & la matrice , apaise les douleurs des reins , & arrête insensiblement les fleurs blanches. On doit le continuer pendant quelques mois , observant de le suspendre à l'approche des règles , & de ne le reprendre qu'un ou deux jours après qu'elles sont passées.

LIVRES NOUVEAUX.

La génération ou exposition des phénomènes, relatifs à cette fonction naturelle. Par M. de Haller , &c. Troisième & dernière annonce.

Le lait dont nous avons fait connoître les avantages , a cependant les inconvénients ; M. de Haller a cru devoir aussi les exposer. Ce fluide affoiblit l'homme adulte , comme ont coutume de le faire les nourritures végétales ; il émousse l'action de l'estomach ; quelquefois il lâche le ventre en humectant les intestins , quelquefois il constipe. En général il est moins propre , non-seulement à ceux qui sont accoutumés au vin , mais même à ceux dont la fibre est foible & lâche. Le lait peut aussi séjourner dans les premières voyes s'y cailler , & former des concrétions pierreuses , telles qu'il s'en forme assez fréquemment dans le chile. M. de Haller a vu dans les mammelles une pierre laiteuse , courbée , & de la figure d'un conduit laiteux. Il dépose sur les parois des vaisseaux de bois dans lesquels on le met , une pierre laiteuse qui lui est propre ; le *colostrium* même endurci & engorgé dans le pylore , a occasionné de funestes convulsions.

Pour éviter ces accidens , les Médecins ont substitué au lait de vache , celui d'anesse comme un peu plus léger ; mais cependant pour cette même raison , il donne souvent la diarrhée. D'autres ont substitué au lait , le petit-lait comme plus léger , & contenant moins d'huile , & de partie caseuse , assez cependant pour pouvoir nourrir. Boerrhaave s'est nourri de petit-lait seul pendant plusieurs mois , & Ferguson dix-huit ans , en le coupant avec une décoction d'orge. On engraisse les cochons dans les Alpes , après l'avoir dépouillé deux fois de sa partie caseuse. Les Arabes surtout , ont fait grand cas du petit-lait , même dans les fièvres aiguës , les petites véroles & d'autres fièvres , avec éruption qui sont communes dans leur pays , & qui sont fort dangereuses. M. de Haller seroit porté à croire qu'il est bon en Irlande pour le scorbut ; car les habitans de ce pays boivent le petit-lait aigre du lait de brebis.

Les autres parties du lait n'ont pas tant de propriétés. Ceux qui sont en bonne santé , & qui se donnent de l'exercice , mangent du beurre sans en être incommodés ; mais ceux qui n'ont pas le poulmon bien libre , res-

sentent , des qu'ils en ont mangé , une difficulté dans la trachée-artère , & sont obligés de cracher souvent ; les catharreaux en sont encore plus incommodés. C'est pourquoi M. de Haller dit qu'il ne peut comprendre comment il a été possible qu'on ait ordonné dans les maladies de poitrine , cette détestable graisse qu'on nomme blanc de baleine , & en Italie l'huile d'amandes douces dans la pleurésie. Dans toutes les maladies aiguës , le beurre est comme un poison ; il se change facilement dans les estomachs foibles , en une humeur nidoreuse , & qui ne s'évacue qu'en donnant la diarrhée , après avoir beaucoup incommodé.

Le fromage reste fort long-tems dans l'estomach , il donne sa mauvaise odeur à l'haleine de ceux qui en ont mangé. Les habitans des Alpes la supportent plus facilement , parce qu'ils boivent en même-temps beaucoup de lait & de petit-lait , & cette boisson , par son acide , contrebalance les qualités putrides du fromage. Il nuit moins aussi aux habitans de la campagne , parce que les fatigues de l'agriculture le font mieux digérer ; il peut même quelquefois servir de médicament. M. de Haller ne nie pas qu'il ne soit fort nourrissant , puisqu'il contient beaucoup de parties glutineuses , & glaireuses ; il n'est pas possible qu'il ne nuise pas à ceux qui mènent une vie sédentaire. Galien assure que le fromage donna la fièvre à Antonin ; M. de Haller croit avoir aperçu que les hommes qui mangent beaucoup de fromage , de moutarde , de viande , & autres substances disposées à la pourriture , avec une apparence de force d'athlète , ont beaucoup de peine à échapper , s'il leur survient une fièvre aiguë ; & qu'au contraire les gens sobres & qui vivent de végétaux , en guérissent bien plus aisément. Il est certain aussi , ajoute cet Auteur , & on l'a éprouvé depuis peu dans une peripneumonie épidémique , que les habitans des Alpes qui mangent beaucoup de fromages , sont très-difficiles à purger , & qu'une once de crème de tartre ne suffit même pas pour les relâcher. Enfin la partie grasse , & la qualité putride du fromage , diminuent le mouvement des intestins. Ces détails qui , pour n'être pas neufs n'en sont pas moins curieux , exigeroient des réflexions : que la longueur de cet extrait nous force de renvoyer à la prochaine feuille.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

Les Groenlandois sont sujets à-peu-près au même mal des yeux que les Kamkchadales. Aux mois de Mai & de Juin , ils ont les yeux rouges & larmoyans , ce qui vient des grands vents & de la reverberation des rayons du soleil , réfléchis par les neiges & les glaces qui

fondent. Ils tâchent de se garantir de cet éclat éblouissant, avec une espee de garde-vue ; c'est un morceau de bois mince & large de trois doigts, qu'ils s'attachent au front, & qui fait l'effet des bonnets de Courier à l'Angloise. D'autres portent devant les yeux une piece de bois, où ils pratiquent des fentes pour voir à travers, sans être blessés par l'éclat de la neige. Si le mal aux yeux continue, ils se font une incision au front, pour que l'humeur s'écoule par cette issue. Quand ils ont des caractères, une bonne femme les leur cerne tout autour avec une aiguille crochue, & les enleve avec un couteau si proprement, qu'il est rare qu'elle échoue dans cette opération. Mais depuis que les Groenlandois ont l'usage du tabac, ils sont moins sujets au mal des yeux, ce qui prouve que cette poudre leur est peut-être plus utile qu'à beaucoup d'autres pays, où elle est devenue une nouvelle source de besoins & de dépenses. Les Groenlandois saignent fréquemment du nez par la trop grande abondance de sang que l'huile, la graisse & la chair de poisson leur occasionnent. Quand ces pertes vont trop loin, ils prient quelqu'un de les sucer à la nuque du cou, ou bien ils se lient fortement les deux doigts annulaires, ou prenant un morceau de glace dans leur bouche, ils respirent de l'eau de mer par le nez, & le saignement cesse.

Leur maniere de guérir la fracture d'un bras ou d'une jambe, est digne de remarque ; ils tiennent le membre fracturé étendu jusqu'à ce qu'il se replace comme de lui-même après l'avoir cependant entouré d'un bandage de cuir de semelle fort épais. On est étonné de voir en combien peu de tems les os rompus se rejoignent, quand même il y auroit eu des esquilles dans la fracture. Osons dire ici ce que nous pensons sur la maniere de réduire les fractures. Plusieurs Auteurs ont improuvé la fréquence des opérations, la réduction des fractures ne pourroit-elle pas quelquefois être du nombre ? Un chat angola se précipita par la fenêtre, & se cassa une cuisse ; furieux dans sa douleur, il ne pût être approché de personne, à peine fut-il possible de le placer sur un coussin ; on lui présentait chaque jour à manger, il le refusa constamment, & ne but que de l'eau pendant quelques jours ; surtout il eut grand soin de ne pas remuer. Le chat guérit de sa fracture, & jouit aujourd'hui de ses cuisses & de ses jambes aussi bien qu'au paravant. Un homme se cassa l'os de la jambe ;

des gens de l'art très-habiles d'ailleurs, essayèrent d'en réduire la fracture ; un esquille assez forte fixa leur attention ; ils la détachèrent, puis voyant un vuide trop considérable entre les deux tronçons, qui tendoient à glisser l'un sur l'autre, ils essayèrent de les fixer en les perforant, & les liant ensuite avec un fil d'or. Le malheureux souffrit beaucoup, l'inflammation fut violente, & l'emporta en vingt-quatre heures. Témoins de ces deux exemples, nous les citons sans nous permettre aucune réflexion. Laisant à nos lecteurs le soin de les apprécier, & prévenant sur-tout qu'ils sont l'un & l'autre plus communs qu'on ne pense.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Plus il fait froid, plus le poil des chevaux est épais, parce que les tégumens & tout le corps se condensent ; ce qui fait que le poil est plus près ; outre qu'il se hérissé & se replie pour opposer plus de résistance à l'air. C'est ainsi que la sage nature pourvoit aux besoins, & amène tout à ses fins merveilleuses. En voulant y ajouter, nous l'appauvrissons souvent, de quelque maniere ingénieuse que nous nous y prenions. Concluons donc que la plupart de nos soins sont mal entendus, & qu'après avoir privé les chevaux des parties essentielles à la génération, qui les rendoient si forts & si courageux, nous avons tort de les tenir trop long-tems dans les liens & dans les plus affreuses prisons, où l'air abondamment chargé de particules alcalines & corrosives, joint au très-grand repos, les rend sujets à une multitude de maladies, change leur caractère, leur constitution, enfin énerve leur courage. Rapprochons-nous au contraire le plus que nous pourrons de l'état où la liberté jouit de tous ses droits ; laissons les animaux tant qu'il sera possible dans un air libre ; exerçons-les souvent sans les excéder de fatigue, sur-tout pendant la canicule, & que ce soit avant l'heure de leur repas. Leur digestion sera plus parfaite, le sang coulera avec plus de liberté dans leurs vaisseaux artériels & veineux, les sécrétions & les excréctions se feront dans de justes proportions, il n'y aura pas amas de graisse ; enfin toutes leurs fonctions vitales s'exécuteront avec facilité.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter ;
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 28 Octobre 1773.

De Londres le 12 Octobre.

On apprend du Devonshire, qu'un Berger qui n'avoit aucune connoissance de l'art de guérir, avoit inoculé cinq cens personnes depuis le mois de Mai dernier; que toutes ces personnes ont eu la petite vérole, & que chacune d'elles jouit d'une bonne santé. Cet exemple ne laisse aucun doute sur la benignité de la petite vérole inoculée. Un ouvrage nouvellement publié sous le titre d'Histoire de la ville de Londres, présente une observation non moins favorable à l'insertion de la petite vérole. L'Auteur y assure que la population a augmenté dans cette Capitale depuis que l'art d'inoculer y a été introduit. Malgré tous ces témoignages donnés par les Anglois mêmes, en faveur de cette pratique, on vient de publier en France des listes extraites des registres mortuaires de Londres, par lesquelles on prétend que le nombre des morts est beaucoup plus considérable depuis que la petite vérole artificielle regne dans cette Capitale. En les publiant, il semble qu'on auroit dû ne pas oublier, que depuis la paix Londres est beaucoup plus peuplé qu'il ne l'a été pendant la dernière guerre, conséquemment, que le nombre des morts a dû augmenter en raison de cet accroissement de population. On s'est encore dissimulé que l'inoculation prévenant les coups de la petite vérole naturelle, a dû contribuer beaucoup à cet accroissement, or le nombre des citoyens augmentant, la masse des malades augmente, & là où il y a beaucoup plus de malades, il doit y avoir nécessairement plus de morts, par des causes étrangères à la petite vérole. Il faut donc faire peu de cas de ces apprehensions dictées sans doute par le zèle, mais établies sur des fondemens peu solides. Occupons-nous plutôt d'apprendre aux habitants des villes & aux gens de la campagne, que l'inoculation n'est pas difficile, que tous les préparatifs sont superflus, & qu'elle n'a aucunes suites quand elle est sagement pratiquée. Voici comme il faut s'y prendre pour réussir. Quoi qu'on puisse inoculer dans tous les

tems de la vie, il convient pourtant de choisir l'âge intermédiaire entre les deux dentitions. La préparation est simple; on met les petits enfans à l'usage de l'eau de rhubarbe legere, faite avec un demi-gros de rhubarbe concassée, & infusée dans pinte d'eau bouillante, après l'avoir préalablement enfermée dans un nouet. On leur donne le moins de viande qu'on peut, il seroit même mieux de ne les nourrir que de végétaux & de bouillon gras. Toute la préparation consiste à passer huit jours dans ce régime; après lesquels on l'inocule. Mais avant de procéder à cette opération, il convient de faire un bon choix du pus varioleux. Le plus récent est toujours le meilleur; celui qu'on prend des boutons qui commencent à suppurer, est également préférable au pus de boutons suppurans, ou qui approchent de leur dessication. Il faut que l'enfant duquel on prend la matiere, soit sain, ainsi que les parens, & que sa petite vérole soit benigne & discrète. Nous disons l'enfant, & non l'adulte, parce qu'il vaut mieux encore prendre cette matiere d'un jeune sujet. Après avoir choisi sur l'un des deux bras les boutons les plus apparens, on en perce transversalement un ou deux avec une lancette ordinaire que l'on passe à travers, & que l'on retire chargée d'une ou deux gouttes de pus. Lorsqu'il n'y a pas d'épidémie dans l'endroit, on transporte l'enfant auprès de la maison de celui qui a la petite vérole, pour l'inoculer en plein air. Sans cela on laisse sécher le pus sur la lancette, on la plie ensuite, & on la conserve de cette maniere dans un éui, jusqu'au moment marqué pour l'inoculation. La maison des inoculés doit être située en bon air; l'exposition méridionale est la meilleure. Il faut autant qu'il est possible, les éloigner du sein des villes, si quelque maladie survenoit dans le tems de la préparation, il conviendrait d'attendre un ou deux mois après la guérison pour inoculer. Toutes les saisons sont bonnes, mais le printems est de toutes, celle qu'on doit préférer.

La suite à l'ordinaire prochain.

De Clamecy dans le Nivernois, le 15 Octobre.

Un jeune homme de dix-huit ans, d'un tempérament sanguin, fut atteint dans le mois de Janvier, d'un spasme approchant du *tetanos*, (convulsion générale de tout le corps;) cet accident dura douze heures, paroissant se renforcer par l'usage même de tous les antispasmodiques que l'expérience a pu faire connoître comme efficaces. L'opium, le camphre, le musc, &c. ne faisoient qu'augmenter la rigidité des membres; les machoires étoient appliquées l'une contre l'autre par une des plus fortes contractions. Les organes qui servent à la déglutition, étoient aussi dans un état convulsif, & la respiration gênée. La tension universelle dans laquelle étoient toutes les parties, rendoit le pouls petit & irrégulier. L'Auteur de cette observation proposa la saignée comme le remède le plus propre à procurer une détente, & à calmer ces symptômes violents. Son avis essuya des contradictions qui prévalurent. On se rabattit sur les bains émolliens, & les lavemens relâchans qui sembloient aggraver l'état du malade, au lieu de le soulager. Ayant été le lendemain faire une visite de curiosité au malade prêt à expirer, l'homme de l'art dit à ses parens, que le moyen qu'il avoit proposé étoit le seul qui pût le tirer de ce danger imminent. On se rendit enfin à ses remontrances; la saignée fut faite, & le succès en fut marqué dans le moment même de l'opération. En effet le malade se trouvoit plus soulagé à mesure que le sang couloit. Il fut saigné cinq fois dans l'espace de deux jours. Ce secours ainsi réitéré, dissipa tellement ses souffrances, que le troisième jour il étoit en état de reprendre ses travaux ordinaires. Les maladies les plus extraordinaires dépendent donc souvent de causes très-simples; & les secours malheureusement les plus prodigués, peuvent donc aussi être quelquefois inutilement mis en usage. Cela prouve qu'en se tenant en garde contre l'abus de certains moyens, il faut pourtant ne jamais donner dans aucun extrême, & que la saignée qu'on multiplie si souvent aux dépens des jours des malades, peut l'être avec succès dans certains cas.

Extrait d'une lettre écrite du Bois - les - Baronies, le 18 Octobre 1773.

« Les Provinces fourmillent de soi-disant Opérateurs-Charlatans privilégiés, connus dans quelques pays, sous le nom de *Méges*. Plus de quarante de ces Coureurs, sont fixés dans le Dauphiné seul. Ils paroissent avec impudence, & bravent même les Médecins & les Chirurgiens qui sont témoins chaque jour, de leurs manœuvres meurtrières. Selon ces fourbes, la moindre playe est un ul-

« cere malin; la plus foible contusion, une fracture; & la plus légère hernie, le sujet d'une opération dont la conséquence ordinaire est de ravir à l'État, une postérité qui naitroit du citoyen opéré. Ils sont friands, disoit le bon Ambroise Paré, premier Chirurgien de Charles IX. Roi de France, pour le lucre qu'ils en reçoivent, & abusent ainsi les pères & mères, leur faisant accroire que jamais leur enfans ne peuvent guerir, depuis que le boyau est tombé en la bourse, qui est une chose fausse & mensongère.

« Ces hommes dangereux existent depuis long-tems; leur espèce se multiplie, & ils vivent parmi ceux dont ils cherchent à devenir les meurtriers. La plupart ont été Bergers ou Domestiques. La faim écartée & la paresse les ont arrachés à l'agriculture, & à la société dont ils sont le fléau, soit par les maux que cause leur ignorance, soit par la misère qu'ils perpétuent. Le paysan crédule reste quelquefois sans pain, après avoir été dupé par ces imposteurs. Les exemples de cette nature ne sont pas rares dans nos Provinces. Quelques précautions que le Ministère ait prises, pour faire instruire des Accoucheuses, les leçons de la Dame D*** n'ont pas tout l'effet qu'on avoit lieu d'en attendre. Les Sages-Femmes qui ont dépensé l'argent de leurs Communautés respectives, n'en sont gueres plus instruites; le moindre cas les embarrasse; & comme le voyage de Grenoble les a enorgueillies, l'amour propre les empêche de recourir à des gens éclairés, & la mort de l'accouchée est souvent une suite de cet entêtement. On arracha dernièrement par lambeaux, un enfant qui présentoit la main: cet accouchement est, à la vérité, difficile, mais un homme versé dans l'art, le conduit toujours à l'accouchement naturel, lorsqu'on l'appelle à tems.

« Les Baronies sont riches en sources d'eaux minérales, & la plupart sont ou négligées, ou inconnues; souvent le paysan en boit dans des cas où elles sont contre indiquées, & ces imprudences ont les suites les plus fâcheuses. Il en est une à Molan que l'on ne connoît que depuis peu, & à laquelle on a couru imprudemment l'été dernier: ce qui a nui à beaucoup de personnes. Le village de Merindol en possède une autre, connue de plus ancienne date. M. de Soissons m'a dit en avoir une dans sa Terre de S. Sauveur. Il y en a à Montbrun, & en plusieurs autres endroits. Il seroit à désirer que ces sources fussent plus authentiquement connues par des analyses faites par des Médecins. Les vœux de l'Auteur de cette lettre ne seront pas infructueux; nous apprenons de Grenoble, que M. de Maréchal, Intendant de cette

Province, se propose de faire faire des recherches particulières, sur-tout ce qui a quelque rapport avec la santé de ses habitans. Que de reconnaissance ne devront pas les Dauphinois, à des soins si patriotiques!

De Paris le 25 Octobre.

Le fleur Maget, Chirurgien établi dans cette Capitale, ayant demandé à M. le Lieutenant-Général de Police, des pauvres de Bicêtre, atteints de hernie inguinale, pour les opérer suivant sa méthode, sous les yeux de M. Gauthier, Docteur-Regent de la Faculté de Médecine de Paris, en a fait l'essai sur trois de ces pauvres; dont un n'a pu continuer le traitement à cause d'une fièvre accidentellement survenue; les deux autres ont paru guéris. Nous rendrons incessamment un compte plus détaillé de ces expériences.

Nous avons promis des réflexions sur l'usage du lait, & du petit-lait. M. de Haller a judicieusement remarqué que ceux qui ne boivent que de l'eau ou très-peu de vin, s'accoutument plus facilement du laitage. L'observation prouve encore que le lait passe mieux en le prenant froid, & en se nourrissant de végétaux, principalement de fruit frais. On a vu des personnes qui avoient vainement essayé de tous les moyens connus, pour y accoutumer leur estomach, le digérer enfin avec succès en faisant usage d'une limonade légère. Une Dame menacée de la poitrine, & dans le second degré de marasme, ne vouloit point prendre du lait, parce qu'on lui défendoit de manger en même-tems des raisins & des pêches. On ne peut blâmer l'intention de l'homme de l'art; un de ses Confrères fut moins difficile. La malade prit du lait en mangeant du fruit, s'accoutuma à cette nourriture, & s'en trouva bien. Il n'est pas douteux que certains estomachs ne soient très-chauds. Le plaisir qu'on éprouve en buvant à la glace, ou en buvant de l'eau pure après avoir mangé des alimens salés & épicés, peut donner une idée de cet état très-commun dans la plupart des éthiques, & dans tous les sujets atteints de mélancolie. La chaleur excessive de ce viscère, caille promptement le lait & en fait rancir la partie butyreuse. De cette fermentation rapide, viennent des vents qui gonflent le ventre, & dont l'éruption par la bouche laisse au fond du gozier une âcreté brûlante, produite par quelques gouttes de l'acide du lait tourné. On perd beaucoup à faire tiédir le lait, il s'en évapore un esprit animal & nourricier, qu'on trouve en entier dans le lait froid: frappé par le feu, ce fluide a plus de tendance à s'aigrir, & cette chaleur artificielle l'empêche d'exercer sur l'estomach, la qualité re-

frigerante qu'il possède à un grand degré sans cette précaution. De-là viennent sans doute les pernicious effets du café au lait, dont tant de personnes font usage, & dont beaucoup se trouvent incommodées. Le lait que vendent les Laitiers de Paris, mérite aussi notre attention. La plupart le préparent aux barrières de cette Ville; on y mêle avec le lait de l'eau, de la farine de riz & du blanc d'œuf; de cette manière on multiplie le volume de ce fluide, qui ne contient alors qu'une très-petite portion de ses parties véritablement lacteuses. L'établissement des vacheries Suisses, semble obvier à cet inconvénient.

Le petit lait dont on a fait tant de cas, n'est pas à beaucoup près aussi salutaire qu'on le pense, il faut en user sobrement & avec précaution; sur-tout il faut le bannir des maladies putrides & de toutes les fièvres, avec embarras d'estomach & des premières voyes. Le petit-lait nourrit, il tourne vers l'aigre, & rien ne donne plus de renvois, rien ne gonfle plus le bas-ventre que ce fluide. Après ce que nous venons de dire de cette partie du lait, de toutes la plus légère, on sent combien il faut user modérément du beurre & du fromage, sur-tout quand on a l'estomach foible & délicat.

LIVRES NOUVEAUX.

Anatomie des parties de la génération de l'homme & de la femme, représentées avec leur couleur naturelle, selon le nouvel art, jointe à l'angeologie de tout le corps humain, & à ce qui concerne la grossesse & les accouchemens. Par M. Gauthier Dagoty, pere, Anatomiste pensionné du Roi, avec cette epigraphe: *Imperfectus adhuc infans genitricis ab alvo.* Ovid. A Paris, chez J. B. Brunet, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française; & Demonville, Libraire, rue Saint Severin, vis-à-vis celle Zacharie, aux Armes de Dombes. Vol. in-fol.

Le public doit beaucoup à M. Gauthier, d'avoir mis sous ses yeux, la connoissance de l'Anatomie, par des planches autrefois très-rare, qu'il a rendues très-communes. Cet habile Artiste étudia sous le fameux Duverney, avec qui il entreprit ensuite son premier cours d'anatomie. La mort de M. Duverney ne l'empêcha pas de poursuivre & de soutenir tout seul le poids de cette entreprise; il suivit le plan & les intentions de son maître, & les augmentations que M. Dagoty donne aujourd'hui dans ce nouvel ouvrage, tiennent à ce plan général, proposé par un Anatomiste célèbre. En publiant cette production, l'Auteur a eu pour but la santé des hommes, bien précieux dont ils paroissent si jaloux, & qu'ils conservent avec si peu de soin. Nous croyons

que son travail pourra être utile dans les campagnes, soit pour rappeler aux gens de l'art, l'Anatomie qu'on oublie aisément, quand on n'est pas à portée d'en cultiver l'étude, soit pour apprendre aux personnes étrangères à ce même art, à connoître au moins la forme des viscères, leur position & leur principaux usages.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

La principale science des Lapons est leur médecine, encore n'a-t-elle pas fait chez eux de grands progrès. Le climat du pays froid & sain, la nourriture simple & grossière, le genre de vie actif & laborieux de ce peuple, sa pauvreté même, semblent l'exempter de la plupart de nos maladies. La fièvre est inconnue en Laponie, les épidémies y sont rares; à peine trouveroit-on dans certains endroits quatre ou cinq hommes qui aient eu la petite vérole. L'incommodité la plus ordinaire dans la Laponie, est le mal aux yeux. La neige des Zones glaciales & le soleil de la Zone torride, sont également nuisibles à la vue qui aime un jour doux & temperé, des couleurs heureusement variées & fondues, un émail où toutes les nuances viennent jouer & se confondre sur des fonds verts, ou parmi les ombres. Les Lapons perdent les yeux à courir au milieu des neiges, & à se chauffer dans la fumée épaisse de leurs tentes. Leur remède est de l'huile de genievre, du fiel de cygne & d'aigle, dont ils humectent la paupière ou la prunelle. Quelquefois ils se font des incisions dans les paupières, & les degorgent par des saignées.

La graisse du coq de bruyère est un remède universel pour les Lapons. « Une jeune fille se » fractura le bras droit un peu au-dessus du » poignet. On oignit de cette graisse pendant » quatorze jours, le membre fracturé, & elle » porta la main à la bouche: cette onction fut » continuée, & le bras guéri dans un mois. » Dans les fractures des jambes, les Lapons appliquent une peau de chien toute chaude, & la laissent sur la fracture jusqu'à ce que cette peau soit corrompue; ils l'ôtent alors, en mettent une autre, & continuent ainsi jusqu'à l'entière guérison. Un Ministre qui s'étoit cassé la jambe, a été guéri de cette manière, en très-peu de tems.

Les Lapons employent contre la galle, un bain fait avec une décoction d'écorce d'osier.

Ils baignent leurs enfans au sortir du sein de leur mere, dans une décoction d'écorce d'aulne. Mais voici un remède singulier qu'ils appliquent à toute sorte de douleurs. Ce sont des petits cônes gros comme des fèves, faits de mèche ou de vieux bois sec; il les allument sur la partie où la douleur est la plus vive. Si l'un de ces cônes brûle sur le même endroit, sans qu'il faille le contenir avec la pointe d'un couteau, la guérison est désespérée. . . . s'il faute vivement quelquefois jusqu'à une toise loin du malade, on cesse, dans l'espérance que les douleurs vont s'apaiser; s'il étincelle en brûlant, si la cicatrice devient blanche & dure, ce sont des signes excellens. . . . J'ignore, dit l'Auteur de cette relation, ce que nos Médecins penseront de ce remède; mais on en a tant éprouvé la bonté dans la Laponie, que les Suédois même y ont recours. J'ai vu, poursuit-il, une femme fort âgée, qui l'ayant souvent employé sans succès contre de violens maux de tête, imagina de l'appliquer au milieu du front, vers la naissance des cheveux, il y survint une sueur abondante qui la délivra de ses douleurs. Enfin ce remède a tant de vogue parmi les Lapons, qu'il seroit difficile d'en trouver un seul qui n'en eût pas plusieurs cicatrices.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

En nous bâtissant des maisons commodés, & en nous couvrant avec tant de soin avec des habillemens que la mollesse a inventés, nous nous sommes ravés la plus grande partie de nos forces & de nos plaisirs. Tous les animaux domestiques que nous avons autour de nous, perdent aussi beaucoup du côté du bien être attaché à leur existence: s'ils étoient libres, ils gagneroient du côté des maladies, qu'ils ne connoitroient pas. Le serin meurt de vieillesse presque sans souffrir, lorsqu'il est dans les champs: avec nous il est souvent malade & meurt d'abord. Les chevaux sauvages vivent long-tems, courent comme un cerf poursuivi d'une meute, sont forts, vigoureux, & franchissent les haies & les fossés. Aucune maladie ne les atteint; ils ont le plus beau poil possible, ils ne sont enfin soumis qu'à la succession du tems; près de nous, par nos grands & lumineux soins, ils ont une quantité prodigieuse de maux de toute espèce, sous lesquels ils ne tardent pas de succomber.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de Santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter ;
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 4 Novembre 1773.

De Londres le 10 Octobre.

LORSQU'UNE fois le sujet est disposé, suivant la manière indiquée dans la précédente Gazette, on découvre son bras gauche, & après avoir préparé les lancettes, dont la pointe doit être chargée de pus, on fait trois piqures superficielles à la peau du bras, à l'endroit où on a coutume de placer le main bois ou le cautère, c'est-à-dire à l'extrémité du tendon du deltoïde, dans cette partie moyenne & antérieure du bras, qui est dépourvue de muscles, & qui laisse un vuide sous le doigt quand on la presse. Il faut bien se garder de trop enfoncer la lancette; le simple soulèvement de l'épiderme suffit. L'inattention de l'inoculateur ou la pétulance de la main, donnent quelquefois lieu à des incisions plus profondes, mais l'expérience a prouvé que la violence de la fièvre, la confluence de l'éruption, l'inflammation vive des playes, les engorgemens glanduleux, & mille autres accidens qui, pour n'être pas mortels, n'en ont pas moins fait autant de titres contre l'inoculation, provenoient uniquement de cette imprudence. De cette précaution de ne soulever que l'épiderme sans piquer jusqu'au sang, ont dépendu les succès de MM. Gatty & Sutton, auxquels l'un a dû pour avoir voulu affaiblir le pus variolique, par des lixiviations ridicules, & que l'autre (M. Sutton) auroit obtenu avec plus d'honnêteté, si mettant plus de franchise dans les procédés, il n'eût pas attribué à des bols particuliers vendus fort cher, ce qu'il ne devoit qu'à la simplicité de l'opération. On ne doit jamais recourir à la méthode d'inoculer par les vésicatoires; il n'en est pas de plus compliquée & de moins réfléchie. On introduit deux venins à la fois, celui de la petite vérole, & celui des mouches cantharides; d'ailleurs on irrite le malade; l'on n'est pas sûr de la quantité de la matière qui pénètre, & cette matière est employée sous forme sèche, ce qui n'est pas sans inconvé-

nient. On doit encore éviter les incisions profondes toujours douloureuses, toujours suivies d'une longue suppuration, & qui introduisent directement dans le sang, le pus variolique. Il importe que ce pus n'y arrive que par la médiation des vaisseaux lymphatiques cutanés. La plus grande analogie regne entre cette matière & celle de la transpiration. Le miasme variolique ne s'introduit naturellement dans le corps que par cette voye; il faut donc que l'art imite la nature. L'avantage consiste à n'introduire que la plus petite quantité possible de virus, ce qu'on n'est pas le maître d'obtenir, quand on se laisse prévenir par la contagion, qui pénètre par la peau, par les poulmons, par le nez, & par les premières voyes. Décidez pour les piqures, il est inutile de faire choix d'une lancette particulière, la lancette à grain d'orge suffit. Si la pointe est chargée d'un pus récent & fluide, on s'en sert tout de suite; si au contraire la contagion forçant d'éloigner le sujet à inoculer, le pus est desséché, on trempe dans l'eau la pointe à laquelle la croûte est attachée, & quand cette croûte est humectée & fluide on inocule. On ne met ni emplâtre ni compresse sur les piqures, elles sont si superficielles, qu'elles en deviennent imperceptibles; seulement on passe le doigt par-dessus à mesure qu'on les fait, afin que la matière variolique pénètre plus vite; ensuite on livre à lui-même l'inoculé, qui ne sentant aucune douleur, & ne s'apercevant de rien, reprend avec gaieté, les amusemens de son âge.

La suite à l'ordinaire prochain.

Extrait d'une lettre écrite de Niort, le 15 Octobre 1773, par M. *** Chirurgien.

« Parmi les moyens qu'on a coutume d'employer contre les douleurs rhumatismales, il en est un qui m'a si bien réussi, que je serois en droit de lui donner le titre de spécifique. Il consiste à frotter fortement la partie affectée,

en l'échauffant auprès d'un feu de fardent, avec un morceau de bois bien uni, d'un pied & demi de long, & d'un pouce & demi de diamètre. On continue cette opération jusqu'à ce que la partie soit devenue extrêmement rouge, alors on l'enveloppe avec une peau de lapin préparée, & on fait coucher le malade dans un lit bien chaud. On répète cette manœuvre autant de fois qu'il est nécessaire, mais pour l'ordinaire les douleurs cessent à la troisième fois. Cette manière de frotter la partie malade avec un corps lisse & poli, ne permet point de craindre de déchirer & d'enlever la peau, comme fait la brosse ou tout autre corps dont la surface est rude & hérissée, & dont l'impression produit souvent des érysipèles. J'éprouvai l'effet de ce remède dans le mois de Septembre 1769, sur une Blanchisseuse qui sentoit une douleur fixe à la hanche gauche, & dans toute l'étendue de la cuisse & de la jambe du même côté. Je lui ordonnai de se faire frotter la partie affectée avec le rouleau de bois décrit, & de l'envelopper ensuite avec des linges bien chauds. Elle exécuta cette ordonnance avant de se coucher, & dormit paisiblement pendant la nuit. Le lendemain après qu'elle se fut levée, sa douleur se reveilla, & dura environ une heure. Le soir elle eut recours au même remède, elle dormit très-bien pendant la nuit, & le lendemain sa cuisse & sa jambe furent plus libres, & moins douloureuses que la veille. Enfin ayant mis en usage pour la troisième fois ce même moyen, ses douleurs disparurent sans retour. Depuis ce tems elle a joui d'une parfaite santé.

La femme d'un nommé Meunier, Cordonnier, souffroit nuit & jour de douleurs de rhumatisme; rien n'avoit pu la soulager, elle eut recours à moi, & me demanda un remède contre ses souffrances. Je lui prescrivis celui qu'avoit employé la femme de l'observation précédente; elle en reçut le même soulagement. J'en fis l'épreuve aussi sur moi dans le mois de Juin 1772. Ayant été cinq ou six fois me baigner dans la rivière, je sentis aussitôt des douleurs vives dans tous les membres, & sur-tout aux articulations; ces douleurs étoient si fortes, que j'étois obligé de me faire habiller. Comme le principal siège de la douleur étoit aux orteils, mon rouleau de bois ne pouvoit pas être facilement employé. Je fus donc en proie aux plus vives souffrances pendant quatre semaines entières; alors le mal s'étant déplacé, & jetté sur la plante des pieds; il me permit de faire usage de ma machine qui me guérit parfaitement.

De Paris le 31 Octobre.

Nous avons annoncé des détails sur les expériences du sieur Maget, Chirurgien, & nous

devons tenir notre promesse. Les hernies mercent souvent les hommes dans l'impossibilité de travailler, & dans le danger de périr à la suite de l'étranglement qui s'y forme. Souvent encore on n'oppose à cet accident, que des moyens tardifs ou inefficaces. C'est sans doute ce qui a déterminé le sieur Maget, Chirurgien, à renouveler l'opération par le caustique, & à la perfectionner. En conséquence après avoir obtenu plusieurs succès particuliers avec cette méthode, il s'est adressé à M. le Lieutenant-Général de Police, pour pouvoir choisir à Bicêtre, des sujets atteints de hernie, & les opérer à sa manière, dans une maison appartenante à ce Chirurgien. Pour cet effet trois pauvres sont sortis de cet Hôpital, par ordre du Magistrat; l'un âgé de 20 à 30 ans, l'autre de 30 à 40, & le troisième de 50 à 60. Ils avoient chacun une hernie complète, mais sans adhérence. On les a remis tous les trois au sieur Maget qui les a traités sous les yeux de M. Gauthier, Docteur-Regent de la Faculté de Médecine de Paris, ami de ce Chirurgien, & qui avoit déjà vanté les succès de sa méthode dans plusieurs papiers publics. Après quelques jours, le sieur Maget commença son traitement par une incision à la peau, qu'il fit aux trois malades le 4 Juin. Cette incision n'étoit que préparatoire. Le lendemain de la levée de l'appareil, l'un d'eux nommé Ancelin avoit la fièvre. Cet accident surprit M. Gauthier, qui n'avoit jamais en aucun tems remarqué de fièvre dans les malades du sieur Maget qu'il a suivis. Les deux autres n'en avoient point. Tandis qu'on traitoit Ancelin de ce symptôme étranger à l'opération, le sieur Maget complétoit la guérison des deux autres, par l'application du caustique. Tout a été fini à la fin de Juin, & pour plus grande assurance, le procès verbal n'a été dressé que le 31 Juillet suivant, en présence de M. Viellard, Administrateur de l'Hôpital général, par MM. Brun & Bousquet, Chirurgiens des Hôpitaux. Il est dit dans ce verbal, que les hernies des deux malades dont il s'agit, n'existent plus, malgré les épreuves ordinaires qui servent à faire reparoître les descentes qui ne seroient que rentrées. Il est encore reconnu par ce même verbal, que le cordon des vaisseaux spermatiques du côté de la hernie, est sain dans ces deux hommes; ce qu'il étoit très-important de remarquer. Mais, ajoutent les prudens Vérificateurs, malgré le succès apparent de ce traitement, on a cru devoir prendre du tems pour porter avec certitude un jugement définitif sur l'efficacité & la durée de leurs cures. Tout ceci est extrait du rapport fait au Magistrat, par M. Gauthier, au zèle duquel on ne peut refuser des éloges. Peut-être auroit-on vu avec plaisir, que ce Médecin eût été accompagné de quelques-uns de ses

Coufreres députés par la Faculté, des Chirurgiens des Hôpitaux, & de quelques Maîtres en Chirurgie de Paris, pour suivre ensemble ce traitement dans la maison particulière du fleur Maget. Peut-être encore ayant déjà publié sa façon de penser sur la méthode de ce Chirurgien, M. Gauthier auroit-il pu supplier le Magistrat de confier à d'autres le soin de suivre ces essais, & de les prôner. Ce n'est pas que nous doutions jamais de la bonne - foi & des lumières de M. Gauthier, mais le public exigeant, semble demander ces égards. On a lieu de croire que la composition du caustique, & les circonstances de l'opération, seront bientôt publiques. Autrement M. Gauthier se feroit exposé à donner des certificats pour des remèdes secrets, ce qu'à la rigueur tout Médecin peut faire, mais ce qui est contre le vœu de la Faculté, à laquelle M. Gauthier qui en est membre, a donné dans tous les tems des marques d'attachement & de zèle.

Remède contre les dartres.

Prenez tous les matins à jeun deux tasses à thé, d'une légère infusion de feuilles scabieuses des bois. On prépare cette infusion en employant une pincée de scabieuse quand elle est fraîche, sur trois demi-septiers d'eau, & une demi-pincée quand elle est sèche. Il faut continuer l'usage de cette infusion jusqu'à parfaite guérison, & même un ou deux mois après être guéri. Mais il convient de la couper avec un tiers de lait de vache, & de bannir du régime tous les alimens âcres, salés & épicés. Nous publions ce remède non-seulement parce qu'il est efficace, mais encore parce qu'il a été annoncé dans d'autres papiers publics, de manière à nuire à beaucoup de gens qui en auroient pu faire usage. Il ne convient point dans les dartres vives; les femmes doivent le suspendre pendant le tems de leurs mois, & tous ceux qui ont la fibre irritable, & dont le tempérament est chaud & bilieux, feront bien d'en user avec prudence.

LIVRES NOUVEAUX.

Exposition anatomique des maux vénériens, sur les parties de l'homme & de la femme, & les remèdes les plus usités dans ces sortes de maladies. Par M. Gauthier Dagoty, pere, Anatomiste pensionné du Roi, avec cette épigraphe: *Vermes & tineas scortatores pro mercede reportare.* Scrip. Sac. A Paris, chez J. B. Brunet, Imprimeur-Libraire de l'Académie Française; & Demonville, Libraire, rue S. Severin, vis-à-vis celle Zacharie, aux Armes de Dombes.

Cet ouvrage est la continuation de celui

que nous avons annoncé dans notre précédente Gazette. Après avoir dessiné les parties de la génération dans l'état sain, M. Dagoty a décrit leur état de maladie. Mais cette entreprise ne nous paroit pas aussi utile que la première. Il sera difficile de se bien traiter, en suivant l'imprimé, que M. Gauthier a joint à ses planches, & les gens de l'art n'y trouveront rien de neuf. Ces mêmes planches ne nous ont point paru donner une idée bien nette des symptômes de la contagion vénérienne. Il faudroit, ce semble, couvrir d'un voile épais, ces images obliques & dégoûtantes; ou si la nécessité exige d'en parler & d'en écrire, du moins devroit-on se rendre instructif en écrivant, & peindre si fidèlement la nature, que sa représentation pût être un guide sûr pour ceux à qui il importe de la connoître. Au reste ces réflexions ne sauroient diminuer l'estime que nous avons conçue pour M. Dagoty, ni le cas que nous faisons en général de ses planches. Nous paroîtrons d'autant moins suspects à ses yeux, & à ceux du public, que cet Auteur a fait l'éloge de nos recherches sur les maladies vénériennes. Mais en lui payant en particulier un tribut de reconnaissance, nous devons à nos lecteurs l'aveu sincère de notre manière d'apprécier cette nouvelle production.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

Les Lapons de la médecine desquels il a déjà été question, ne connoissent d'autre remède contre la pulmonie, que le vomissement de l'abcès, ou de ce qu'ils appellent la cause du mal, lorsque par un mouvement violent & rapide, ils ont vomi beaucoup de sang caillé, ils se croient guéris de cette maladie. Plusieurs habitans de la Province d'Oumie, ont éprouvé le bon effet de ce remède forcé. L'un d'eux attaqué d'une pulmonie, attaché une corde à deux arbres, & se balançant sur cette corde jusqu'au vomissement. Il est mort long-tems après, à quatre-vingt ans. Les Lapons se guérissent eux-mêmes des maladies qu'ils connoissent; mais quand il leur en arrive d'inconnues, ils ont recours à des sorciers qui font mille grimaces pour les tenir entre la crainte & l'espérance, jusqu'à ce que la nature ait tué ou guéri les malades. S'ils en tuent, c'est toujours leur faute; quand ils sont guéris, c'est par l'habileté des sorciers. Les femmes Lapons sont robustes; elles enfantent avec peu de douleurs; quatre ou cinq jours après l'accouchement elles se relevent, & font plusieurs milles à pied; pour aller à l'Eglise porter leurs enfans au Baptême. Elles les enveloppent dans des peaux de jeunes rennes, les lavent souvent, & les enfoncent

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter ;
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 11 Novembre 1773.

De Londres le 12 Octobre.

NOus continuons de placer sous cet article ce qui nous reste à dire sur l'inoculation de la petite vérole. Cette opération une fois faite, suivant la manière indiquée au N°. précédent, l'art n'est plus d'aucun secours. La nature reprend ses droits, & achève seule l'ouvrage que l'inoculateur avoit commencé. Quelques jours après l'insertion de la petite vérole, les piqures qui ne se laissoient pas appercevoir, deviennent sensibles. Peu à peu les bords de chaque piqure rougissent, & tous les trois points incisés s'élèvent en boutons d'un rouge pâle. L'action du virus sur le corps est alors plus remarquable. Le poulx devient plus fréquent, une légère anxiété s'empare du sujet, qui pendant un ou deux jours, a la tête pesante, & de fausses envies de vomir. Les trois pustules s'élèvent de jour en jour, & se réunissent tellement en se gonflant, qu'elles ne paroissent plus former qu'une seule tumeur à trois ouvertures, dont les bords sont relevés, & d'où il s'écoule une matière fereuse purulente. Autour de cette tumeur poussent des petits boutons varioleux. L'éruption se manifeste ensuite au visage, de-là elle gagne la poitrine, les bras, le bas-ventre, & enfin tout le reste du corps. La marche de ces boutons est telle, qu'ils font éruption lorsque les piqures suppurent, & qu'ils sont en pleine suppuration quand la dessiccation des pustules arrive. Rarement ou jamais, la petite vérole artificielle est confluyente lorsqu'on a pris les précautions prescrites. Mais elle peut le devenir si se laissant effrayer par le mouvement de fièvre qui précède l'éruption, & par l'anxiété que cause au petit malade le développement des pustules, on a la foiblesse de céder à son penchant pour le repos, de le mettre dans le lit & de l'échauffer. Au contraire, telle abondante que soit l'éruption, & tel tems qu'il fasse, à moins qu'il ne pleuve ou que le vent & la poussière n'offensent la vue de l'inoculé, il faut le pro-

mener pendant le jour en plein air. On ne dissipe jamais mieux le mal de tête des inoculés que par ce moyen très-facile. Le régime ne varie point pendant tout ce tems; on se contente d'étuver les yeux du malade avec de l'eau de plantain & de fenouil, lorsque la présence des boutons les irrite. La fraîcheur de l'air est d'ailleurs le topique le plus propre contre la chaleur de l'éruption, & l'ardeur des boutons. S'il arrivoit que l'éruption fût considérable, & que la peau du jeune sujet s'opposât au développement des pustules, rendit ce travail douloureux, on pourroit donner au petit malade, le soir en le couchant, une potion calmante, composée d'une ou deux onces d'eau distillée de laitue, avec un gros de sirop diacode ou de pavot blanc. Cette potion peut coûter 5 à 6 sols; la dessiccation des pustules & la chute des croûtes, n'exige ordinairement aucune purgation. On se contente de rendre l'infusion de rhubarbe un peu plus forte. Cette boisson dévoie le petit malade, & on la suspend, ou on la modère toutes les fois que le dévoiement est poussé trop loin.

Les habitans de la campagne adopteront d'autant plus volontiers cette manière de conduire les inoculés, qu'ils la suivent presque tous dans le traitement des petites véroles naturelles, au régime près. Il n'est pas rare de rencontrer des enfans varioleux dans les champs, ou sur le seuil des portes des chaumières. Les grands, plus instruits que le peuple, & plus amateurs de la nouveauté, la suivent aussi. Mais ce peuple s'y conformera-t-il? Cette classe de citoyens profitera difficilement de nos instructions. Accablée sous le poids des préjugés qui l'entourent, la portion la plus nombreuse de l'humanité, aura peine à se persuader qu'il faille exposer en plein air les varioles, qu'elle a coutume d'emballoter dans de la flanelle rouge; qu'elle accable sous le poids des couvertures; qu'elle enferme dans des appartemens très-chauds, & qu'elle abreuve de potions échauffantes, seules capables d'ac-

celer les symptômes mortels de la petite vérole? Dans le cas contraire, auroit-elle les facultés de transporter les enfans hors des Villes pour les faire inoculer? Que si surmontant les premiers obstacles, elle expose les inoculés à l'air des rues, cet air, infect & rarement renouvelé, loin de favoriser l'inoculation, ne deviendra-t-il pas un foyer d'infection d'autant plus redoutable, qu'il sera plus contagieux? Il faudroit donc prendre le parti de construire des Hôpitaux hors des Villes, de les situer dans une exposition septentrionale, d'y former de vastes enclos pour laisser promener les inoculés, & d'y suivre la méthode simple & sûre qui vient d'être décrite, afin de rendre à la société cette pépinière de citoyens, exempté alors de tout danger pour elle-même, & pour ceux avec qui ces enfans doivent vivre. *O fortunati, sua si bona norint!*

De Toulouse, le 26 Octobre.

La Faculté de Médecine de cette Ville, informée du traitement populaire antivénérien établi dans Paris par M. le Lieutenant-Général de Police, & prenant en considération un objet aussi important, délibéra dans l'assemblée du *prima mensis* du mois de Juillet dernier, non-seulement de donner des consultations *gratis*, mais encore, par une générosité peu commune, de fournir à ses dépens, les remèdes antivénériens, en suivant la méthode du traitement mixte publiée par M. Gardane, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, d'après l'avis des Commissaires qui auroient été nommés à cet effet; avec les modifications, toutefois, que les circonstances exigent, & qui ont été indiquées par ce même Médecin.

Depuis cette délibération, dès qu'un malade atteint du mal vénérien se présente au Bureau des consultations gratuites (*), il y est examiné avec beaucoup d'attention, & l'on y détermine le traitement. L'Apoticaire nommé par la Faculté, délivre les remèdes sur le mandement du Doyen, & un des jeunes Docteurs se charge de visiter chaque jour le malade. Il a soin que les remèdes soient faits à propos: il tient un journal exact de tout ce qui se passe; il le communique au Bureau le Jeudi suivant: jour auquel le malade s'y présente aussi jusqu'à la fin du traitement.

(*) Ce Bureau se tient régulièrement tous les Jedis, dans une salle des Ecoles de Médecine; il est composé du Doyen de la Faculté, & de quatre Docteurs qui s'y rendent à dix heures du matin, & y restent jusqu'à midi, donnant des consultations *gratis* à tous les malades qui se présentent. Les jeunes Docteurs & les Licenciés, assistent à ces consultations, & écrivent les ordonnances.

Il résulte un grand bien de cette conduite: les malades sont soulagés & guéris, & les jeunes Docteurs s'instruisent. On ne peut qu'applaudir au zèle & à la générosité de tous les membres de la Faculté de Toulouse, dont l'approbation jointe à celle de la Faculté de Médecine de Paris, confirme de plus en plus l'utilité de l'établissement formé par M. le Lieutenant-Général de Police, & justifie tous les établissemens qui ont été faits depuis dans les Généralités, par MM. les Intendans de Province, à l'exemple de ce respectable Magistrat.

De Rethel - Mazarin, le 30 Octobre.

Les hernies aussi communes que maltraitées dans les campagnes, affligent encore plus les pauvres, que les gens à leur aise, & sont ordinairement l'effet des efforts excessifs auxquels leurs travaux les exposent, & une cause qui les met hors d'état de les continuer. Les Chirurgiens n'entendent pas toujours à faire des bandages, & les malades aiment quelquefois mieux s'abandonner à la nature & au hazard de la maladie. Il en est qui portent ainsi cette infirmité jusqu'à la mort, & qui en font un secret à leurs Médecins même, malgré les tourmens cruels que cause l'adhérence & l'étranglement. La plupart des brayers que l'on fait en ce pays sont inutiles, parce qu'ils contiennent mal les hernies, ou dangereux parce qu'ils font sur le corps une compression trop forte. Tel étoit celui d'un Religieux auquel son bandage avoit fait venir des cloux & des abcès au haut des cuisses & des fesses. Les vaisseaux cruraux en étoient tellement comprimés, que les parties inférieures tumefiées, enflées, livides & pleines de varices & de vergétures, annonçoient une gangrene prochaine. Ce ne fut qu'après lui avoir fait venir de Paris un bandage convenable qu'on parvint à le guérir. Un autre étant à table, alarma fort ses frères en la présence de M. le Fevre, Médecin, Auteur de ces réflexions, par la sortie subite d'une hernie considérable, qu'un bandage pesant dont il étoit accablé, ne pouvoit retenir. Comme il avoit les entrailles garnies, le sang âcre, & disposé à l'effervescence, l'étranglement survint presque aussitôt; & ce ne fut qu'après trente-six heures de jeûne & d'autres soins usités, que ce Médecin en obtint la réduction. Plusieurs personnes de sa connoissance ont péri en pareil cas; les uns par négligence ou faute d'opération; les autres par des traitemens ou des incisions téméraires & mal entendues. M. le Fevre n'a encore employé que le *taxis*, pour ceux qu'il a eu occasion de soigner lui-même. Hippocrate n'admet les opérations qu'autant qu'on ne peut mieux

faire, & qu'elles n'augmentent ni le dommage ni les dangers. Aph. 82, sect. 7.

Il y a trois mois que ce Médecin passant le soir à Bertencourt, près de Rethel, une pauvre femme le pria d'entrer chez elle pour secourir son mari. Cet homme d'un âge déjà avancé, étoit couché dans son lit, sans pouvoir se remuer, & souffrant cruellement d'une *enterocèle* (chute de l'intestin dans les bourses) avec étranglement. L'intestin étoit sorti dès le matin par le défaut de bandage, & formoit dans le *scrotum* une tumeur grosse comme un œuf d'oye, très-dure, douloureuse, enflammée & rénitente, avec fièvre & syncope. Sa femme voulant le ranimer, l'avoit pressé de prendre des alimens solides un moment avant l'arrivée de ce Médecin. Après avoir reconnu l'impossibilité de la réduction, il tâcha d'y disposer les choses pour le jour suivant. Le malade ayant la tête & les épaules soutenues d'un oreillet, M. le Fevre fit passer un traversin sous ses jambes, & lui donna un grain de *laudanum* pour le faire dormir, ou demeurer au moins en repos dans cette position jusqu'au lendemain; lui défendant de ne rien prendre que de la décoction de son, dont on appliqua le marc en cataplasme sur la tumeur. Le lendemain dans la matinée il revint visiter son malade, & le trouva levé, bien portant, venant de pousser une selle copieuse, & prêt à manger la soupe. Le malade lui raconta, ainsi que la femme & son fils qui avoient couché dans un lit à côté du sien, qu'ayant passé la nuit assez tranquillement, il avoit ressenti tout à coup, au point du jour, des tranchées excessives & une telle rétraction de l'intestin hernié, en dedans, que ne pouvant demeurer dans la position où il l'avoit mis, il étoit sorti de son lit, & avoit été nud dans son écurie: où s'étant accroupi comme pour aller du ventre, cet intestin étoit rentré de lui-même, & qu'alors il s'étoit senti délivré de ses maux. Le tems étoit doux; humide, pluvieux & favorable à la résolution. M. le Fevre assure encore avoir vu, l'année précédente, dans la même saison, & par un tems chaud & sec, un sujet beaucoup plus jeune & plus vigoureux, dans le même danger. On lui fit des incisions auxquelles succéda une inflammation terrible du bas-ventre, & une maladie aussi longue que périlleuse, dont heureusement il échappa par des soins généreux & intelligens. Mais l'observation précédente & plusieurs autres, prouvent que lorsqu'on est appelé à tems, qu'on n'ajoute point par le traitement de nouveaux obstacles, qu'on ne manque à rien, & qu'on facilite en tout la nature, qui dans les cas de l'étranglement, fait les mêmes efforts pour le rétablissement, que dans les autres maladies aiguës; on est rarement dans la nécessité d'en

venir à des incisions dangereuses & difficiles, qui, lorsqu'elles n'ont pas été bien faites, laissent après la guérison même, des infirmes dans un état plus triste qu'auparavant.

De Paris le 8 Novembre.

Les maladies qui ont régné dans le courant du mois dernier, n'ont point été dangereuses. La petite vérole & les autres fièvres éruptives ont continué de paroître; mais elles étoient toutes benignes. On a observé des fièvres putrides, bilieuses, accompagnées de maux de tête violens, contre lesquels la saignée & l'émétique en lavage ont eu du succès. Un autre genre de fièvre intermittente irrégulière qui regnoit en même-tems, a pris enfin celui de fièvre tierce & de double tierce. Une Dame attaquée de fièvre bilieuse, s'est purgée avec les poudres d'Aillaud; une superpurgation violente, l'augmentation de la fièvre, l'irritation de l'estomach, des mouvemens convulsifs & la syncope, ont été l'effet successif de l'usage imprudent de ce remède beaucoup trop actif. L'eau de poulet, les lavemens d'eau de fraize de veau, les bouillons avec le veau, & les herbes rafraichissantes, & quelques verres de limonade, ont heureusement calmé ces symptômes fâcheux, dont les exemples se multiplieront tant qu'on emploiera cette poudre indistinctement dans tous les cas, & pour tous les tempéramens. Nous ne disconvenons pas de l'utilité des poudres purgatives d'Aillaud, nous disons seulement qu'il faut en user avec prudence, & qu'en les employant sans choix ni connoissance de cause, on court risque de s'empoisonner, quoiqu'en puissent attester leurs partisans aveugles, & leurs enthousiastes distributeurs.

Recette contre les fleurs blanches.

L'opiniâtreté de cette maladie nous engage à y revenir souvent. Nous avons conseillé l'usage du blanc d'œuf frais, légèrement aromatisé avec l'eau de canelle simple: & cette recette n'étoit point hasardée. Nous l'avions tirée de la pharmacopée de Fuller, ouvrage aussi estimé que peu connu. Nous conseillâmes encore sur le témoignage d'un particulier, la décoction de racine de fraizier des bois, dont nous avons eu depuis la satisfaction de constater nous-même les bons effets. Un autre particulier qui ne veut pas être nommé, desire fort que nous apprenions au public un nouveau moyen de guérir les fleurs blanches. Tout l'art consiste à brûler du riz, à le faire bouillir dans l'eau comme du café, dans les mêmes proportions, & à le prendre de la même manière deux fois par jour. Il assure que ce secret (car c'est

ainsi qu'il l'appelle) est excellent contre toute sorte d'écoulemens muqueux des parties génitales, tant de l'homme que de la femme. Il dit l'avoir conseillé avec fruit sur la fin des gonorrhées, lorsque l'écoulement n'étoit plus vénérien. Si l'honnêteté d'un citoyen, l'air de bonne-foi & l'empressement de publier ce remède fussent pour en garantir le succès, nous osons le promettre d'avance à ceux qui y auront recourus. Au reste, la poudre de riz brûlé ne peut pas être nuisible, & s'il est vrai qu'elle soit spécifique contre les fleurs blanches, ce sera une ressource de plus pour les femmes qui ont inutilement employé toutes les ressources de l'art.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

Les habitans du Dinsk en Sibirie, sont sujets à une maladie appelée *Smejowitsch*, & connue sous le même nom en Russie. Il leur vient au bout des doigts une tumeur accompagnée de douleurs fort cuisantes. Cette tumeur s'ouvre enfin, mais la cure en est longue & difficile, à moins qu'on ne fasse usage du remède suivant. On prend une once de laine douce, une livre de résine de sapin ou de pin, deux dragmes de verd de gris & de vitriol de Chypre, une demi-once d'alun, deux scrupules de sublimé. On fait du tout un onguent qu'on applique sur le doigt, quand l'ulcère n'est pas encore formé, pour le faire murir. Lorsque l'ulcère est déjà formé, l'effet de cet onguent est très-prompt; en deux jours l'ulcère est netoyé, & la playe se ferme aussitôt.

Les Jakutes dont les Russes ont adopté la méthode, couvrent les membres gelés, de fiente de vache ou de terre glaise, ou de ces deux choses mêlées ensemble. Ce remède dissipe peu à peu la mortification du membre gelé, & lui rend la vie; il est encore regardé comme un bon préservatif. La plupart des Jakutes, lorsqu'ils sont obligés de faire un voyage un peu long, par un grand froid, enduisent de cette espèce d'onguent, toutes les parties dont on craint la congelation, & tous assurent que, s'ils n'en sont pas entièrement garantis, cet enduit fait du moins que l'effet de la gelée n'est pas si prompt.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

* On doit comprendre, sans être grand physicien, qu'au moment où l'on sort un cheval

d'une écurie rechauffée par l'haleine de plusieurs bestiaux, qui étoit bien fermée, l'action d'un froid subtil occasionne sur le champ un mouvement de constriction dans les vaisseaux, fait épaissir la lymphe, qui, ne trouvant plus d'issue, reflue dans le sang, & y occasionne des maladies; mais ce n'est point l'explication des causes qu'on doit donner ici pour exemple. il ne peut tout au plus y être question que de l'énumération des maladies, & d'un seul genre, pour ne pas embrasser un sujet déjà traité par des gens habiles. Voici celles qui n'affectent presque point les chevaux sauvages; ce sont les maladies de la peau & celles des yeux, l'hydropisie, la pléthore, l'anasarque, l'excès de graisse produit par un long repos, les tuméfactions des tégumens, l'emphilème, la bouffissure, la dysenterie, le marasme, la consommation nerveuse, les vers contenus dans les organes de la digestion, le fluide accumulé dans des cavités membraneuses, l'empfure des jambes, l'hydropisie du scrotum, l'hydrocele, l'anévrisme, la météorisme, la tympanite, la tuméfaction de l'estomach, le météorisme des intestins, l'ischurie, le gonflement des articulations, les loupes, les abcès, la taupe, les javarts, les éparvins, les varices, les courbes, les vessigons, les molettes, la matière souflée au poil, l'encastelure, les pieds desséchés, les excroissances, l'onglée, les verrues, le crapaud, les grappes, le fic, les cérises, les séisme, l'exostose, les furors, les fûsées, l'ankylose, les luxations, les entorses, le déplacement des parties, le ptérygion, le polype, le lampas, les barbillons, la callosité; les cirons, le sarcocèle, les hernies, les taches, l'avant-cœur, les avivès, la gourme, les plaies, l'hémorrhagie, les ulcères, les aphates, la fistule, le chancre, les fièvres malignes & autres, le charbon, le feu, le mal de tête, le mal d'Espagne, le vertige, le tournoiement, la péripneumonie, la toux, la fourbure, le rhumatisme, la goutte, la crampe, le priapisme, le mal caduc, les palpitations, les tics, les rots, la léthargie, l'apoplexie, l'assoupissement, la transpiration suspendue, le flux de ventre, le ténisme, la grasfondure, l'hémoptisie, le pissement de sang, les évacuations purulentes, la rage, la maladie pédiculaire; voilà ce que l'esclavage où nous tenons les chevaux & les soins mal entendus leur procurent.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 18 Novembre 1773.

De Berne en Suisse, le 2 Novembre.

L'HISTOIRE des grossesses présente souvent des phénomènes d'autant plus curieux, qu'ils sont observés par des physiciens éclairés & dignes de foi. Une femme dont la première grossesse avait été heureuse, & qui ensuite avait fait deux fausses couches, se trouva enceinte pour la quatrième fois à la fin de Juin de l'année 1763. En Novembre, même année, au cinquième mois de sa grossesse, son ventre avait proportionnellement enflé & grossi : il défilait quelquefois, sans qu'elle eut rendu des vents ou des urines copieuses, & sans indice d'affection hysterique. En Novembre & Décembre, elle eut des coliques, & fit des efforts inutiles pour vomir. En Janvier 1764, tourmentée de douleurs violentes, elle s'attendait à une fausse couche qui n'eut pas lieu. En Février, il s'écoula de sa matrice une humeur muqueuse & fétide en petite quantité. Sur la fin de Mars, elle sentit de fréquentes envies d'uriner, & d'aller à la garde-robe, accompagnées de douleurs semblables à celles de l'enfantement. Trois jours après, la fièvre survint, son sein enfla, durcit, & il en sortit du lait pendant plusieurs jours. Peu à peu ces signes disparurent, & le ventre diminua de volume. M. de Haller, consulté par la malade, apprit qu'elle avait de la répugnance pour toute nourriture, qu'elle étoit sujette à des insomnies, de fréquents évanouissements, des maux de tête, & qu'elle maigrissoit beaucoup. Ce Médecin célèbre, trouva son ventre plus gonflé dans la région hypogastrique (partie inférieure du bas-ventre) ; en le touchant il y sentit des inégalités dont les unes sembloient plus dures, & les autres plus molles. Ces parties changeoient de place, & passoient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, lorsqu'on les pouffoit. Après un mur examen du bas-ventre, M. de Haller n'hésita point d'affirmer la présence d'un fœtus mort. Il conseilla à la malade de ne faire usage que de remèdes émolliens, joints à une nourriture légère & restaurante, & proposa une saignée du pied pour calmer les maux de tête. Des convulsions hysteriques survinrent à la suite de

ces remèdes, & furent suivies du rétablissement, que l'air de la campagne & un mouvement modéré achevèrent : en effet, le ventre s'abaissa & les règles reparurent. En Août de l'année 1765, M. de Haller revit cette femme, il la trouva forte, lestée, & si bien portante, qu'elle ne voulut point entendre parler d'opération Chirurgicale. Elle avoit même renoncé à l'idée d'un fœtus renfermé dans son sein.

M. de Haller apprit en Juillet de l'année 1771, de M. Brusi, Médecin ordinaire de cette Dame, que ses règles avoient devancé de dix jours, le tems périodique de leur apparition ; qu'elles avoient été accompagnées de douleurs dans le bas-ventre, & que le sang contre l'ordinaire étoit épais & en caillots. Il en fut de même à la seconde période : cette fois les douleurs s'étendirent à la région lombaire droite. Le 19 Août, il se joignit à ces symptômes une fièvre si violente, qu'on fut obligé de la saigner au pied. Les douleurs & la fièvre continuèrent ; mais ni les saignées répétées, ni les autres remèdes administrés, ne parvinrent à diminuer la violence de la maladie. Le cinquième jour, la fièvre parut se calmer ; le sixième, elle redoubla, & fut suivie de violentes tranchées. Le matin du septième jour, la fièvre avoit cessé. Vers le midi il survint un redoublement accompagné de frissons, & de douleurs très-aiguës. Tous les remèdes furent inutiles, le poulx devint petit, la malade eut des sueurs froides, & elle expira le soir du septième jour. M. de Haller ayant demandé l'ouverture du cadavre, porta uniquement son attention sur le bas-ventre. En touchant la région hypogastrique, il apperçut une tumeur qui s'étendoit depuis l'ombilic jusqu'à l'os pubis. Détachant ensuite cette tumeur des parties adhérentes, il vit que c'étoit un sac ouvert en trois différens endroits, par lesquels étoit sortie cette matière purulente & fétide que la malade avoit répandue. L'utérus étoit étroitement uni à ce sac par la partie postérieure, & par la partie latérale droite, sans paroître dans un état de grossesse. Mais la trompe & l'ovaire droit étoient renfermés dans la tumeur. Ayant ouvert cette tumeur depuis sa base jusqu'à son extrémité supé-

r'eure, M. de Haller trouva dans sa cavité un fœtus corrompu & pourri, qu'il jugea par sa grandeur être de sept mois.

Cette observation fournira sans doute matière à penser à ceux qui cherchent à pénétrer le mystère de la génération; peut-être les auteurs du système des œufs, & les défenseurs des naissances tardives, pourront-ils en tirer avantage. Pour nous, dont la médecine pratique est l'unique objet, nous ne l'avons rapportée que pour apprendre à ceux qui ont mis leur confiance en quelque habile Médecin à s'en rapporter à ses sages avis, plutôt que d'en croire un mieux passager, qui souvent est suivi d'un plus grand mal.

Lettre écrite de Lescoure, le 4 Novembre 1773, par M. Goulard de S. Michel, Lieutenant principal du Sénéchal d'Armagnac.

« C'est, Monsieur, avec une satisfaction
inexprimable, que je vous vois réclamer de
tems en tems, avec autant de raison que de
force, pour la cause du genre humain, contre
cette coutume barbare, qui convertit en
charniers funestes, l'auguste enceinte de
nos temples. Les vivans y viennent en foule
respirer tous les jours un souffle de mort,
qui se propage bien au-delà de cette enceinte.
Depuis des siècles, au mépris des Canons
des Conciles (1), l'avarice & l'orgueil en-
tassent à l'envi, dans le lieu saint, les corps
morts de ceux qui y venoient à peine pen-
dant leur vie, & qui deviennent par-là après
leur mort, des vampires trop réels. Par le
contraste le plus horrible, l'encens offert au
Dieu des vivans dans nos Eglises, se mêle à
ces vapeurs putrides qui sortent du débris
des cadavres infects, ou plutôt leur puan-
teur se remet sans cesse à la place des par-
fums de nos autels. Dans les plus beaux jours
de la religion, on n'inhumoit dans l'Eglise,
que des personnes d'une sainteté éminente;
on n'y recevoit que les précieux restes des
Martyrs, ou des oints du Seigneur. Les ri-
chesseles sont devenues aujourd'hui, un titre
assuré & légitime, pour renverser des loix
aussi respectables, que sagement établies
pour la salubrité de l'air. Nous avons vu
cependant de nos jours, un des plus grands
hommes de la France (2), choisir humble-
ment pour sa sépulture, le cimetière d'Au-
teuil, dans un tems où le citoyen le plus vil
par sa conduite, ose peut-être aspirer aux
honneurs du mausolée, pour le malheur de
ses semblables.

[1] *Causa 11. c. 10. can. 17, 21, 24, 25, 28, in secunda parte decreti & rit. de sepult. 20, cap. 130. libri 3, decretalium.* Les permissions de S. Grégoire, pour la construction des Eglises; *Si nullum corpus ibi est inhumatum.*

[2] M. le Chancelier d'Aguesseau.

« Les nations les plus sauvages ont toujours
seu éloigner de leurs habitations, les lieux
où elles déposent leurs morts. Les anciens
enterroient ou brûloient les cadavres hors des
villes, ou bien ils les embaumoient pour les
préserver de la corruption. Ils ont connu, la
poussière, le danger: seroit-il moins grand par-
mi nous, que chez ces barbares? Les exhala-
isons cadavereuses des morts dont nos Eglises
sont jonchées, perpétuellement suspendues
dans l'atmosphère de l'air chaud qui y est ren-
fermé, contribuent à chaque instant à nous
précipiter avec eux, dans leurs tombeaux.
La fermentation putride qui décompose les
corps morts dans le sein de la terre, en fait
exhaler des miasmes gras & sulfureux,
vrais phlogistiques, ou matières inflamma-
bles (comme il paroît par ces feux errans qui
s'élèvent pendant la nuit sur les cimetières.)
Ces phlogistiques du regne animal, combi-
nés avec leurs sels alcalis volatils, sont exal-
tés dans nos Eglises, par l'air chaud & hu-
mide qu'y entretiennent la transpiration &
la respiration des personnes qui y sont réu-
nies. Ces miasmes putrides, avalés, respirés
ou repompés par les pores inhalans des
corps vivans, portent le poison le plus mor-
tel dans toute l'économie animale des per-
sonnes qui y sont souvent exposées; leur vi-
rulence altere les principes vitaux, suivant
la disposition spontanée des sujets qui les
ont reçus. Cette économie est détruite;
l'harmonie des solides est dérangée par a-
cristation, ou par l'atonie; la dissolution en-
tière des fluides qui perdent leur mouve-
ment, leur équilibre naturel, se termine par
le sphacèle, & la mort: suite ordinaire de
ces maladies épidémiques inflammatoires &
gangreneuses, qu'occasionne la putréfac-
tion locale des cadavres. Si l'air humide
des marais & des brouillards, produit au-
dehors des maladies dangereuses, que sera-
ce, lorsque l'air sera renfermé dans les lieux
où il se trouve chargé des vapeurs causti-
ques, & volatiles des cadavres, toujours
accompagnées d'un humide chaud favo-
rable à la putréfaction, & propre à leur
donner une viscosité si adhérente, qu'il est
souvent bien difficile de la détruire? Ces
vapeurs sont d'ailleurs tellement grasses, &
alcalines, qu'elles absorbent l'acide de l'air,
nécessaire à la vie: elles sont si destructives
du ressort de cet air, qu'elles éteignent dans
les caveaux les flambeaux allumés, ou
étouffent souvent ceux qui y descendent
sans précaution; elles sont si subtiles, qu'elles
pénètrent à travers le marbre où la brique
qui les couvrent; si fétides, qu'elles causent
l'évanouissement; si caustiques, qu'elles
crispent les vaisseaux & les nerfs; si septi-

» ques, qu'en pénétrant dans le sang, il en est
» bientôt dissous; si visqueuses enfin, que les
» Eglises conservent long-tems cette impres-
» sion cadavéreuse; & les tombeaux, cette
» puanteur insoutenable dont la catastrophe
» recente de Saulieu & de Dijon, fournit un
» exemple terrible.

La suite à l'ordinaire prochain.

De Paris le 13 Novembre.

La méthode la plus salutaire n'est pas toujours sans inconvénient; l'inoculation qui a sauvé tant de sujets à l'Angleterre, à la France, & aux différentes parties du monde, a causé depuis peu la mort du fils de M. M*** Architecte de cette Ville. Cet enfant avoit subi cette opération avec ses deux sœurs, qui sont parfaitement rétablies. Leur mere en communiquant avec ces trois inoculés, a contracté la petite vérole; elle étoit enceinte, & a manqué de mourir de cette maladie & des suites d'une fausse couche, occasionnée par la douleur d'avoir ainsi perdu son fils. Après un événement si fâcheux, on se demande d'où peut provenir cette mort, & s'il faut absolument bannir l'inoculation qui paroît l'avoir préparée. Nous répondons à la première question, qu'en consultant aux parens d'inoculer leurs enfans, on ne leur a jamais dissimulé le danger de mort que couroient les inoculés; qu'on leur a seulement dit qu'il étoit rare d'en voir mourir, & l'exemple présent en fournit une preuve, puisqu'il fait époque assez, pour fixer l'attention publique. Un savant Académicien, fondé sur des calculs exacts, a publié que la petite vérole naturelle décimoit l'espece humaine, tandis que l'inoculation à peine la millesimoit. L'exemple présent ne détruit pas cette proportion. D'ailleurs, il seroit encore bon de savoir de la part de l'Inoculateur même, comment la chose s'est passée. Nous l'invitons à publier le plutôt possible, les détails qui ont précédé cette mort. Quant à la seconde question, la réponse seroit pour l'exclusion absolue de la petite vérole artificielle, si l'on en croyoit des enthousiastes anti-Inoculateurs. Mais en même-tems que ceux qui n'embrassent aucun parti, ne se dissimulant point les accidens réels qui peuvent résulter; ne cessons de repousser les sophismes des ennemis de l'inoculation, par les observations tant de fois faites, & jamais combattues. Faut-il renoncer à la purgation souvent salutaire, parce qu'elle ait nui dans certaines occasions, où on la croyoit indiquée? Faut-il défendre la saignée, parce que plusieurs malades qui sembloient en avoir besoin, s'en sont trouvés mal? Enfin, parce que des gloutons ou des personnes délicates meurent d'indigestion, faut-il renoncer à l'usage des alimens?

Sans doute il convient de séparer les inoculés depuis qu'il est prouvé que la petite vérole inoculée est contagieuse; il importe encore de s'en tenir aux simples piqures, & d'abandonner les incisions: (voyez le N°.) méthode avec laquelle le fils de M. Moreau a été inoculé, & dont nous avons démontré le danger. Mais si l'on simplifie l'opération, si l'on n'y prépare point les sujets, & qu'on ait soin de les séparer du reste des hommes, en les plaçant au-delà des Villes, alors ces accidens ne seront point à craindre, l'inoculation sera toujours utile, & nous n'auront pas perdu notre tems, en décrivant la meilleure maniere d'y procéder.

Topique éprouvé contre le rhumatisme & la goutte, les douleurs de côté & l'engorgement laiteux des mammelles.

Faites cuire un chou rouge jusqu'à pourriture, & presque à sec, jetez-y alors un bon demi-septier d'eau-de-vie, pour réduire le tout en une espece de marmelade, dont vous ferez un cataplasme pour l'appliquer chaudement sur la partie souffrante. Les feuilles de chou rouge, cuites dans le vin blanc, & étendues sur les tumeurs des gouteux, préalablement baignées avec le vin, sont un excellent remède pour les ramolir, & calmer la douleur & l'inflammation. Hartmann propose pour la douleur de côté, des feuilles de chou rouge, frottées de beurre, & saupoudrées de poudre de cumin. On applique utilement les feuilles de chou rouge sur les mammelles des femmes nouvellement accouchées, pour prévenir la trop grande quantité de lait, & pour l'empêcher de se coaguler. On les emploie encore dans les abcès des mammelles pour prévenir l'inflammation, & pour consolider les ulcères.

LIVRES NOUVEAUX.

Le cri de l'humanité en faveur des personnes noyées, ou moyens faciles pour les rappeler à la vie. Ouvrage très-intéressant, qui a remporté le prix des arts à l'Académie des Sciences de Besançon. Par M. Isnard, avec cette épigraphe:

Son secours me fortifié,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Cet ouvrage vendu autrefois chez Laurent Prault, Libraire, se vend aujourd'hui chez la veuve Duchesne, rue S. Jacques. On y trouve des recherches curieuses & des réflexions solides. Il n'est que trop commun, dit l'Auteur, de voir les choses les plus utiles & les plus nécessaires à la vie de l'homme, tourner à sa perte, soit par son imprudence, soit par des accidens imprévus & inévitables. Les flots de la mer, des lacs, des rivières, des torrens engloutissent tous les jours de malheureuses victimes que l'on pourroit sauver, & dont on accélère souvent la mort, au lieu de les rappeler

à la vie. Les moyens indiqués par l'Auteur, sont à-peu-près ceux que nous avons annoncés dans le N°. de notre Gazette. *Le cri de l'humanité* s'est enfin fait entendre. Plusieurs Seigneurs & plusieurs particuliers, des Villes, des Provinces entières, se sont munies de la boîte avec laquelle on rappelle à la vie les noyés; des Colonels en ont fait présent aux quartiers que leurs Régimens occupoient: le préjugé du peuple contre ces malheureux, n'est plus si considérable; il le sera moins encore à l'avenir, & les noyés seront secourus. La méthode publiée dans Paris, vient d'être adoptée à Florence, où elle a eu le plus grand succès.

*Catalogues des livres de la bibliothèque de M. de *** dont la vente se fera, rue de la Harpe, maison du Fayancier, près la rue de la Parcheminerie, le Lundi 22 Novembre 1773. A Paris, chez Gogué, Libraire, quai des Augustins.*

Outre un très-grand nombre d'elzevirs précieux, annoncés dans ce catalogue on y trouve un nombre plus considérable de livres rares de médecine, & sur-tout de médecine pratique: C'est le motif pour lequel nous l'annonçons.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

Les Negres de la côte des Esclaves sont accoutumés à recevoir les rayons du soleil tête nue, mais l'effet en est si dangereux pour les Européens, qu'ils tombent dans des fièvres malignes avec de furieux délires qui deviennent mortels en trois jours. Un Capitaine qui veut conserver les gens, ne sauroit veiller avec trop de soin sur leur conduite. Ces fièvres funestes causent les plus grands désordres dans les mois de Juin, de Juillet & d'Aout; elles se déclarent par de grandes douleurs de tête, de reins, par des maux de cœur, des saignemens de nez, & des sécheresses de langue qui vont jusqu'à la rendre tout-à-fait noire. Desmarchais nous donne les remèdes dont il fit l'heureuse expérience. Il commençoit par purger le malade avec une infusion de sené, six grains de tartre stibié, & une once de syrop rosat. Ensuite il lui faisoit prendre des lavemens rafraîchissans qu'il continuoît jusqu'à ce que la fièvre fût diminuée. Dans l'intervalle, il ordonnoit la saignée du pied pour prévenir le délire qui arrive ordinairement le troisième jour. Quelquefois il étoit nécessaire d'appliquer les ventouses. La diète du malade étoit constamment de l'eau d'orge, avec un peu de

nître purifié. Lorsque le danger paroïssoit fini, il purgeoit avec la manne & le syrop de roses, en deux verres qu'il faisoit prendre d'heure en heure. Ces fièvres sont toujours intermittentes.

Suivant le même Auteur, on reconnoît la malignité de l'air, à la rosée qui tombe sur le tillac d'un vaisseau avant le lever du soleil. Elle y produit une grande quantité de petits insectes qui ressemblent aux lézards, aux crapauds & aux serpens. A la vérité, dit-il, l'ardeur du soleil les sèche & les dissipe presque au-tôt. Cependant une si mauvaise disposition de l'air doit produire des effets très-pernicieux sur les Européens qui ont l'imprudence de s'y exposer, en cherchant le frais pendant la nuit sur le tillac. Le plus sûr préservatif est de se tenir loigneusement renfermé, de se bien couvrir la tête & la poitrine, de mener une vie sôbre, d'éviter les travaux pénibles pendant la grande chaleur du jour, & sur-tout de s'abstenir des liqueurs fortes, des femmes, & des fruits du pays.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Les brebis sont sujettes à une maladie qui s'annonce par le baïssement de la tête, la perte d'appétit, & le tournoyement ou vertige. Pour les en guérir, on a recours à une plante nommée par les anciens *Confiligo*, par Linné, *Heilëborus-Fœtidus*, & connue dans les campagnes sous le nom d'herbe aux vaches, alpic, herbes des picons, ou des chatangons, parce qu'en la mettant au tems de la moisson entre des gerbes, elle en chasse ces insectes. Cette plante croît communément le long des chemins. Voici la maniere de l'employer. Prenez une tige d'herbe aux vaches avant sa floraison, coupez-en un morceau de la longueur de trois pouces, enlevez-en la première écorce, percez les oreilles de l'animal malade, insérez-y ce morceau, arrêtez-le de chaque côté de l'oreille avec un peu de chanvre ou du fil, afin que l'animal qui ne manque pas de secouer les oreilles, ne le fasse pas tomber. Il sortira de l'eau par l'ouverture des oreilles, & la brebis soulagée par cette évacuation, reprendra l'appétit, & sera bientôt guérie. On met l'herbe le soir, & on a soin de l'ôter le matin: de cette maniere on prévient l'amas de sérosités qui menaçoit la tête, & où souvent les vers ont coutume de pulluler.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter;
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 25 Novembre 1773.

De Vienne en Autriche, le 2 Novembre.

ON a beaucoup disputé sur les propriétés de la cigue. Plusieurs Médecins en ont regardé l'extrait comme le fondant le plus sûr des tumeurs cancéreuses, & de tous les engorgemens lymphatiques, tandis que d'autres se recroient avec chaleur contre son insuffisance, & ses pernicious effets. Il est pourtant certain qu'on a obtenu la résolution de plusieurs tumeurs indolentes, par l'extrait de cette plante. M. Renard, Médecin à la Fere, a publié il y a quelques années, une formule contre les écrouelles, composée d'un sel mercuriel & de l'extrait de cigue, & l'observation suivante publiée par un Médecin de Vienne, en confirmant les succès de M. Storck, prouve qu'il ne faut jamais se rebuter dans l'administration de certains remèdes, dont l'énergie dépend souvent, autant de la manière de les modifier, & du choix des circonstances, que de la nature même des parties qui les constituent.

Une femme d'une constitution robuste, & qui avoit toujours été saine, mais dont le mari avoit eu dans sa jeunesse une gonorrhée virulente, fut atteinte d'un ulcère cancéreux à la levre inférieure, qui parut céder à l'usage du mercure. Mais trois ans après, il survint au gosier des excoriations accompagnées de douleurs de tête & des membres, particulièrement pendant la nuit. Cette femme fut purgée avec des pilules mercurielles; elle fit ensuite usage de la liqueur anti-vénérienne que M. Richard de Hauteferck, premier Médecin des Armées du Roi, a donné dans son ouvrage intitulé: *Formula medicamentorum nosodochii militibus adaptata. Jenæ & Lipsiæ 1763, in-8°*. (C'est la solution du sublimé corrosif dans l'eau distillée) La malade prenoit en même-temps une grande quantité de décoction émolliente, faite avec la racine de guimauve, de réglisse, de graine de lin, mêlée avec le lait. On avoit soin de laver les ulcères avec une infusion de boutons de peuplier, le miel de chelydoine, l'essence de myrrhe & le nitre. Malgré ces remèdes, le mal empirait toujours, & les ulcères devenoient plus douloureux. La malade

avalait avec plus de difficulté, & rejetait les boissons par le nez. Inutilement on eut recours au remède détersif indiqué par M. Storck. Dans son *annus medicus*, c'est-à-dire à la décoction des bois sudorifiques, jointe au sublimé corrosif, dont on frotte doucement les parties, & dont on se sert aussi en injection. Le mal faisoit toujours des progrès rapides, marqués par l'abbatement du malade, & par un ulcère phagédénique qui rongeoit l'intérieur de la bouche. Tout étoit désespéré, lorsqu'on s'avisa de prescrire à la malade l'infusion théiforme de cigue, sur ce que M. Storck avoit dit, que la cigue avoit souvent réussi dans les cas où le mercure étoit sans effet. Pour étancher sa soif, on donnoit une infusion légère de la même plante, mêlée avec une partie de lait de chevre. On detergeoit les ulcères avec la mixture suivante. Prenez extrait de cigue, deux gros; eau de chaux vive, deux onces; miel rosat, demi-once; mêlez le tout ensemble.

On n'eut pas plutôt employé cette méthode pendant quatre jours, que les ulcères se detergerent, & tous les autres symptômes diminuèrent sensiblement. Au bout de huit jours les ulcères furent si modifiés, qu'ils ne rendoient que très-peu de pus le matin. Enfin après avoir continué pendant trois semaines l'usage de ce remède, la malade délivrée entièrement de ses douleurs, ayant la déglutition & la parole libres, recouvra parfaitement sa santé.

Suite de la lettre écrite de Lectoure, le 4 Novembre 1773, par M. Goulard de S. Michel, Lieutenant principal du Sénéchal d'Armagnac.

« Les cimetières placés dans les Villes, ne sont pas moins dangereux; ces vapeurs rarefiées par la chaleur du soleil, sont réunies par la fraîcheur à l'entrée de la nuit, & retombent sur nous, avec une rapidité proportionnée à leur densité, à leur masse & à la hauteur de leur chute. C'est-là une des principales causes du danger qu'il y a de s'exposer au ferein dans les Villes qui contiennent leurs cimetières. Si ce n'est point le

serain qui les répand réunies ensemble, & les introduit par les pores cutanés, ce sera le vent qui les pressera, qui les poussera dans les rues, sans qu'elles aient fait dans l'air un trajet suffisant propre à les corriger. Car il porte avec lui un acide nitreux qui change la nature des alcalis volatils qui s'exhalent des substances animales pourries, mais qui ne sauroit les détruire tous, lorsqu'il ne suffit pas pour les neutraliser. Le calme peut être aussi nuisible, si l'on considère la rarefaction de l'air, qui est immense par la chaleur, & qui s'étendant du foyer putride aux environs, dardera également ces miasmes destructeurs. Il faudroit donc placer les cimetières hors des Villes, & à quelque distance, afin que les vapeurs poussées dans la Ville par le vent, trouvaissent dans l'espace parcouru, un correctif dans l'air, capable de diminuer leur virulence. Si le vent souffloit à l'opposé, alors ces exhalaisons se perdroient au loin, & seroient moins nuisibles à ceux qui les recevroient, parce qu'elles passeroient à travers une plus grande masse d'air. On voit par-là qu'il seroit bien prudent de placer les cimetières sous la direction du vent le plus sain, & de ne jamais les exposer sous le vent du midi, toujours plus chaud, & moins propre à disperser ces vapeurs, parce que rasant la terre, il en entraîne d'autres; mais de choisir des lieux élevés sous le vent du nord, qui souffle de plus haut. Il n'y auroit alors qu'un vent qui ameneroit les vapeurs dans la Ville, mais entièrement dépouillées de leur causticité, au lieu que les cimetières dans l'intérieur des Villes, & les Eglises qui en servent, répandent par le moyen de ces vents qui soufflent de tous les points du compas, les exhalaisons dans les rues: leur courant enfile à tous moments les portes & les fenêtres des maisons qu'on habite.

J'ai sous mes yeux une petite Eglise, située au milieu d'une place publique, qui n'a pas plus de vingt toises de longueur, sur dix de largeur, & dont le sol est cadavereux, ou sans en connoître le danger, on ne refuseroit pas d'ensevelir en payant, deux mille personnes, s'il s'en présentoit successivement jusqu'à ce nombre. Quel est donc notre aveuglement! Ces fièvres malignes si effrayantes, si multipliées de nos jours, si dangereuses, & dont on ignore souvent la nature & les causes; que l'art traite à tâtons, & qu'un heureux hazard guérit le plus souvent, ne sont produites que par les torrens d'un air empesté, ou d'une lave invisible qui sortent à grands flots, des caveaux, des tombeaux des Eglises, ou des cimetières renfermés dans les Villes.

J'ai observé, Monsieur, qu'en 1745, il regna dans cette Ville, pendant un an entier, une fièvre pourprée, inflammatoire & gangreneuse qui emporta près des deux tiers des habitans, les plus jeunes & les plus vigoureux, & qui ne ceda que lorsque les malades s'aviserent d'eux-mêmes de recourir à la boisson la plus abondante d'eau froide, & les Médecins aux anti-septiques les plus rafraichissans. Je fus le seul de toute la jeunesse qui en rechappai par cette voye, au lieu des cordiaux incendiaires qu'on avoit administré aux autres. L'attraction pour l'eau étoit si forte, que plusieurs se noyèrent dans des puits, & que d'autres ne durent leur salut qu'à leur immersion spontanée dans la rivière, où ils cherchoient à se débarrasser du feu dévorant qui les consumoit: j'en vis périr, dont la maladie ne dura que vingt-quatre heures. La fouille d'un terrain plein de sepulchres de pierre, aux environs de la Ville, occasionnée par les travaux des chemins publics, fut pour nous la cause de cette affreuse maladie pestilentielle, qui fit tant de victimes alors parmi nous, & qui a jeté depuis tant d'étincelles dans plusieurs Provinces du Royaume, à la même occasion. On a cru que ces sepulchres renfermoient des corps pestiférés depuis un peu plus d'un siècle, époque de la dernière peste, qui regna dans ce canton. Une aurore naissante qui s'est levée du côté du nord & du midi, nous promet des jours plus sereins & plus salubres, la Russie, le Dannemark, & la Toscane, triomphent déjà du préjugé vulgaire, qui nous enchaîne encore à la manie d'enterrer les morts au milieu des vivans, dans les monumens renfermés qu'achète la vanité. Un gouvernement aussi sage qu'il est éclairé, & bienfaisant, a fait donner le signal dans la Capitale; des (r) Prélats pleins de piété & de zèle, ont commencé à retravailler les inhumations dans leurs métropoles. Nous avons lieu d'espérer qu'un usage aussi funeste aux hommes, qu'il est indécent pour la Majesté du lieu saint, sera bientôt universellement proscrit, & banni loin de nos autels. La religion & l'humanité se trouvent d'accord avec la politique, pour abolir tout ce qui peut nuire aux progrès d'une heureuse population. *Ubi cumque sepeliamur, Domini est terra, & plenitudo ejus. Can. 26. Caus. 13^a, quest. 2^a. in decret Gratiani.*

[1] Feu M. l'Evêque de Lombès, & M. l'Archevêque d'Auch.

De Paris le 19 Novembre.

Un Marchand Epicier de la rue des Lombards, avoit dans sa cave remplie d'épicerie, un barril d'essence de terebenthine. Les douves du barril s'étant entr'ouvertes, & l'essence coulant à travers, l'air de la cave déjà chargé d'odeurs fortes, en fut infecté, au point que lorsqu'on voulut y descendre, deux personnes s'y trouverent mal. L'une est morte de cette suffocation, & l'autre a eu beaucoup de peine d'en revenir. Cet exemple malheureux inspirera sans doute plus de défiance pour les souterrains. Les caves devroient toujours être aérées par des ventouses, & par de larges soupiraux. La prudence exige encore d'en laisser quelque tems la porte ouverte avant d'y descendre, & même d'y placer une chandelle allumée; c'est en quelque manière le thermometre de l'infection. Il est rare que l'air puisse être subitement nuisible, si la flamme ne s'y éteint pas.

On a soutenu, Jeudi dernier, aux Ecoles de Médecine de Paris, la Thèse suivante. *Le sublimé corrosif convient-il contre les dartres qui ne dépendent pas de cause vénérienne?* On avoit employé avec succès le mercure sublimé contre les dartres vénériennes. L'Auteur guidé par l'analogie, crut que ce remède réussiroit également contre celles à qui cette cause étoit étrangère, & ne se trompa point. *Nec fessit spes.* Il a détruit avec ce remède des dartres croûteuses & farineuses. Voici un exemple de ses succès. Un Cocher avoit depuis dix ans passés, une croûte dartreuse à la levre supérieure. Le froid l'envenima; l'irritation fit enfler entierement les glandes maxillaires & les parotides; les yeux étoient cachés sous la tuméfaction, & le visage du malade paroissoit monstrueux. Enfin l'ulcère rendoit une fétidité putride: cet homme âgé de 40 ans, n'avoit jamais eu de mal vénérien. Le mercure sublimé fut administré de manière, qu'à peine il en prenoit deux grains dans six jours. A cette époque la tête avoit repris son volume naturel, & la tumeur des glandes s'étoit dissipée; enfin au bout de cinq semaines, le malade ayant pris douze grains de mercure sublimé, fut généralement guéri de sa dartre. En suivant cette méthode, l'Auteur de la Thèse assure avoir guéri plusieurs dartres aux mains, aux pieds & aux autres parties du corps. Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit sur l'usage du mercure sublimé, ni sur l'innocence de ce remède administré par des mains prudentes. Nous savons que le possesseur d'un nouveau médicament anti-vénérien, a renouvelé depuis peu de vieilles objections contre le mercure sublimé, & l'on assure qu'un autre en-

thousiasme se propose encore d'en dire bien du mal. Mais les Médecins les plus célèbres ont accrédité cette méthode, la Faculté de Médecine de Paris l'a solennellement approuvée; l'expérience de chaque jour confirme ce jugement sage. Les cris de l'ignorance ne peuvent donc inspirer que du mépris pour ceux qui les poussent.

Remède contre le mal des dents.

Les feuilles de mille feuille légèrement pilées, & mises dans le trou de l'oreille, calment souvent les douleurs des dents. C'est un remède éprouvé par des Praticiens dignes de foi. Quelques personnes se servent pour le même effet, des feuilles de parietaire; d'autres prétendent que la décoction de ces plantes préserve les femmes des fausses couches; celles qui sont sujettes au flux hémorroïdal, ne doivent point en faire usage.

LIVRES NOUVEAUX.

Le Scaphandre ou le Bateau de l'homme. Vol. in-8°. avec figures. A Paris, chez Quillau, rue Christine, attenant la rue Dauphine, au Magasin Littéraire.

Il y a un an que l'Auteur de ce nouvel ouvrage, M. l'Abbé de la Chapelle, avoit promis d'y mettre la dernière main. Présentement qu'il a rempli sa promesse, il contracte un second engagement avec le public, en ouvrant une souscription avec laquelle les frais de l'impression seront remplis. Voici l'avantage de cette production, & les conditions auxquelles on doit souscrire.

Toute personne, forte ou foible, la plus neuve, ou la moins exercée dans les travaux mécaniques, apprendra dans ce livre, sans maître, ou sans autre secours que sa propre industrie naturelle, à construire méthodiquement & par principes, un corcelet, avec lequel hommes & femmes pourront, tout habillés, beaucoup mieux que sans vêtements, nager sur le champ, sans l'avoir jamais appris, en se tenant de bout, à flot, plongé seulement jusqu'aux mamelles.

Cette espèce de cuirasse permet de faire à la nage, toutes sortes de manœuvres. L'Auteur a eu plus de vingt mille témoins de la plupart de ces effets, dans un grand nombre d'expériences qu'il a faites. Depuis quelques siècles, les mers & les rivières sont presque aussi fréquentées; mais elles paroissent, & sont effectivement pour l'homme, plus dangereuses que les terres. Outre les accidens du feu, communs à tous les habitans du monde, ceux des voies d'eau, des écueils, des tempêtes sur les eaux, attaquent & détruisent fort souvent la vie des

hommes. L'art de nager est, dans ces cas, réduit à bien peu de chose; on est bientôt suffoqué par les vagues ou épuisé de fatigues; d'ailleurs combien d'hommes ordinaires, combien de Marins même ne savent pas nager!

Après avoir démontré, contre l'opinion commune, dans une dissertation assez étendue, que l'homme, même sans la peur, ne nage point naturellement comme les quadrupèdes, & fait voir la très-petite ressource de nager en pleine mer, M. l'Abbé de la Chapelle conclut le besoin qu'il y avoit d'inventer un nouvel Art d'entrer, de se soutenir, de manœuvrer, & même de marcher, tout de bout, au milieu des eaux les plus profondes, comme en terre ferme.

Afin d'y parvenir, il commence par examiner les qualités du liege dont il se sert, combien il s'enfonce dans l'eau, quel poids il peut soutenir à sa surface, quel est à-peu-près le centre de gravité du corps humain, jusqu'à quel point il doit plonger tout debout dans l'eau pour s'y tenir ferme, & combien, en cet état, il pèse plus que le volume d'eau où il plonge.

Tous ces points une fois déterminés, il recherche quelles sont les parties du corps, que l'on doit charger ou revêtir de liege: ce qui le conduit à la préparation de cette écorce, aux dimensions, au nombre, au poids & à l'équilibre des pièces ou des morceaux qu'il veut employer. Après avoir discuté tous ces différens objets, il vient à la construction effective du Scaphandre dont il détermine scrupuleusement toutes les opérations. La longueur, la largeur, la qualité & la préparation des toiles, sur lesquelles il faut placer les morceaux de liege, la manière de les arranger & de les assurer, les outils que ce travail exige, les précautions qu'il faut prendre, pour le porter à sa plus grande perfection. Tous ces détails sont décrits avec l'ordre, la clarté & la simplicité de style, si nécessaires pour éviter les malentendus.

Le prix du vol. est de 4 liv. 16 s. pour les Souscripteurs. On peut souscrire chez Quillau, Libraire, rue Christine, attenant la rue Dauphine, auquel on adressera, franchises de port, toutes les lettres concernant cette entreprise; ou chez M. Demarandel, Notaire, rue Michel-le-Comte au Marais; ou chez l'Auteur, rue Ste. Anne, maison de M. Diancourt, à côté d'un Bureau de la Lotterie de l'Ecole Royale Militaire, Butte S. Roch.

Les Negres de la côte d'Angola sont souvent affligés d'une maladie qu'ils appellent *Bitios de Kis*, dont les symptômes sont une profonde mélancolie avec de grands maux de tête, & des foiblesses des jambes accompagnées de vives douleurs à l'anus. Elle leur fait enfler les yeux, comme s'ils étoient prêts à sortir de la tête. Leur remède ordinaire est de se laver soigneusement l'anus, & de se mettre un suppositoire de limon qu'ils gardent aussi longtemps qu'ils peuvent le supporter; car il leur cause des ardeurs très-douloureuses, & cette douleur même est un des signes du *Bitios*. Si l'application de ce remède est assez prompte, ils n'ont pas besoin d'autre secours. Mais quand on a laissé au mal le tems de se fortifier, ce qui se reconnoît aisément à l'enflure du *rectum*, qui s'ouvre à la fin avec un flux blanchâtre, on est obligé de faire tremper pendant deux heures, des feuilles de tabac dans le sel & le vinaigre; de les piler dans un mortier, & de les appliquer au fondement. Cette application causé des tourmens incroyables; mais elle dissipe enfin le mal. Le *Bitios* se guérit aussi par de fréquens clysters, par une décoction purifiée de la plante nommée *aurora de Bitios*, & de roses seches, mêlées avec un ou deux jaunes d'œufs, un peu d'huile & d'alun de roche. Le blanc de plomb est encore un remède excellent contre le même mal. Cette mélancolie paroît être accompagnée d'une affection hémorroïdaire; le dégorgeement des vaisseaux du gros boyau devient nécessaire à sa curation. On irrite d'abord le fondement, & quand l'évacuation désirée est produite, on l'adoucit pour en apaiser les douleurs. Il y a une infinité d'hypocondriaques en Europe, qui sont soulagés par l'expression d'une mucosité blanchâtre qui sort par le fondement. Avant de l'éprouver ils ont des cuissens & des douleurs assez vives dans l'anus, qui est sec & comme remonté. La poitrine est alors serrée, l'estomach paresseux, & la tête pesante & vertigineuse. Ces symptômes qui ne diffèrent pas beaucoup de ceux du *bitios*, ne se dissipent que par cette évacuation, qu'on rappelle en présentant l'anus à la vapeur de la décoction de plantes émollientes: moyen plus doux que celui des Negres, & plus analogue aux tempéramens de nos climats.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter ;
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 2 Décembre 1773.

De Friedberg (en Bavière) le 11 Octobre.

LE Curé d'un village voisin de cette ville, voulant se délivrer des souris qui ravageoient son champ, & contre lesquelles il avoit inutilement employé les autres moyens connus, y répandit enfin du pain d'épice empoisonné. Son chien qui le suivoit en mangea un morceau, & sa niece en mangea aussi un autre morceau qu'il avoit laissé par inadvertance au logis. A son retour, le chien alteré but, sans qu'on s'en aperçut, de l'eau qui étoit dans un pot, le Curé but ensuite de la même eau ; & ce Pasteur, sa niece & son chien, moururent en moins de vingt-quatre heures. Il est difficile de concevoir comment, pour avoir bu après son chien, le Curé a pu être empoisonné ; car le poison étoit dans le pain d'épice que le chien avoit mangé, il n'en restoit plus sur sa langue, & si quelqu'atome y eût été déposé, l'eau dans laquelle il dût nécessairement être dissous, en auroit énervé l'activité. On a donc lieu de croire que le Curé imprudent a laissé du poison à la disposition de sa niece, qui sans en connoître la conséquence, & le prenant pour du sucre, l'a délayé dans l'eau, pendant son absence. Au reste, de quelle manière que ce fait soit arrivé, il doit réveiller l'attention des Droguistes & des Apothicaires, pour ne vendre du poison qu'à des personnes de l'art. Les Chirurgiens des campagnes & les Maréchaux ferrands, nous permettront de leur observer à ce sujet, que les petites pharmacies que l'éloignement des secours les force d'avoir, sont souvent ouvertes à toutes les personnes de leur maison, & qu'il peut en résulter de semblables malheurs. L'abondance des matériaux ne nous a pas permis de rapporter plutôt cette nouvelle ; mais un exemple aussi frappant ne sauroit être mistrop souvent sous les yeux des habitans des petites villes & de la campagne, ou sous le prétexte spécieux de diminuer l'espece de chiens vagabons, & de détruire les animaux qui ravagent les champs, on se permet de répandre des morceaux de pain, de viande, ou d'autres substances comestibles, saupoudrées d'arsenic ou de tout autre poison non moins dangereux.

De Lille en Flandres, le 10 Novembre.

Il a régné le mois dernier dans cette Ville, une fièvre double tierce continue, dont les redoublemens étoient accompagnés de frisson. On remarquoit dans presque tous les malades des signes évidens de putridité dans les premières voyes, ce qui indiquoit en général la nécessité de les faire vomir, au commencement de la maladie. Quelquefois pourtant les signes inflammatoires joints à ceux de putréfaction, nécessitoient une ou deux saignées, avant l'exhibition de l'émétique. Ces premiers secours une fois administrés, on combattoit la maladie par des purgatifs doux, par des boissons nitrées, & par l'administration du quinquina. On peut voir à l'égard du quinquina, ce que nous avons dit dans nos premières feuilles. La fièvre miliaire a régné dans les Hôpitaux de Lille, mais soit qu'elle ait été maltraitée, soit que cette maladie fût mortelle, presque tous ceux qui en ont été atteints ont succombé. On a vu aussi quelques cholera morbus, (trouffe galant), qui ont été plus communs dans les campagnes que dans la ville. Il y a eu encore des inflammations de bas-ventre.

On sait que dans cette dernière maladie, il faut employer la diette, la saignée du bras, la boisson d'eau de veau, avec un gros de nitre sur pinte, les fomentations avec la décoction d'herbes émollientes, & les lavemens avec la décoction de graine de lin, & le beurre frais ou l'huile d'amandes douces. De même nous avons indiqué dans le courant de nos Gazettes, des remèdes contre le cholera morbus. Ajoutons, toujours en faveur des gens des campagnes, le traitement principal de fièvre miliaire, souvent très-commune dans des lieux où les secours sont très-rare. La saignée du bras, & même celle du pied, conviennent au commencement de la fièvre miliaire, lorsque le poulx est plein, dur & fréquent ; que la chaleur est excessive, la respiration laborieuse, le visage & les yeux ardents ; que les malades se plaignent de point de côté, qu'ils ont des douleurs de tête très-aigues, & que les artères carotides & temporales battent avec trop de

véhemence. L'abbatement apparent des forces, une sorte d'épuisement occasionné par la violence de tous ces symptômes & le pouls dur, petit & concentré, ne doivent point empêcher d'y avoir recours. Tout cela ne vient que d'une tension spasmodique de la fibre, & plus les vaisseaux semblent par leur constriction, retarder alors la circulation du sang, plus il importe d'en faciliter le cours en en diminuant le volume, pour prévenir les engorgemens auxquels cette gêne pourroit donner lieu. Mais telle que soit l'indication de la saignée, il vaudroit mieux s'en abstenir même en pareil cas, que d'en abuser. Les sueurs subites & copieuses, l'abbatement des forces qui les suit, & la lenteur réelle du pouls, contre-indiquent l'ouverture de la veine. L'émétique à la dose d'un ou deux grains pour les adultes, est de tous les secours, le plus puissant & le plus sûr. Lorsqu'on a fait vomir les malades, on leur donne à boire de l'eau de veau, sur pinte de laquelle on a fait dissoudre un grain d'émétique, & le malade continue cette boisson pendant toute la maladie, à moins que l'évacuation trop abondante & le pouls irrité, n'exigent de se borner à l'eau de veau, sans tartre stibié. Les vésicatoires dont nous avons plusieurs fois annoncé les bons effets, conviennent parfaitement dans la fièvre militaire. Plusieurs Médecins ont coutume de les faire appliquer aux jambes, il en est encore qui n'osent les employer tant que la fièvre est forte. Mais l'expérience a appris qu'il convenoit de les appliquer entre les deux épaules aussitôt que la saignée & le vomitif avoient précédé, & même sans la saignée si l'on peut s'en dispenser. Vers la fin de la fièvre militaire, on donne au malade le quinquina dont on fait infuser un gros dans chopine d'eau bouillante, ayant soin de donner cette mesure à boire au malade chaque jour. L'eau de rhubarbe est encore très-utile. Nous donnerons incessamment des détails sur l'application des vésicatoires, dont l'usage & la vraie manière de les appliquer, sont encore peu connus dans les campagnes.

De Reims, le 18 Novembre.

On a mis en question dans les Ecoles de Médecine de cette Ville, si l'œuvre importante de la digestion s'operoit mieux pendant le sommeil que pendant la veille. L'Auteur de cette thèse se déclare pour l'affirmative. Pendant le sommeil, les mouvemens volontaires sont suspendus, & les mouvemens involontaires augmentent. Les organes des sens tant internes qu'externes, demeurent sans action, mais le ton & le ressort des viscères deviennent plus considérables; le battement des artères est plus fort, plus plein, plus régulier, la respiration est plus

profonde & plus paisible, & la circulation des humeurs se fait d'une manière plus uniforme; parce que les muscles qui sont dans un parfait repos, laissent aux conduits des humeurs, toute la liberté nécessaire pour que les sécrétions soient plus abondantes. Celles des organes digestifs doivent se ressentir de ce surcroît de forces. Le sang circulant avec plus d'aisance, résiste moins aux mouvemens du cœur, donc l'action plus vive en proportion de la moindre résistance, augmente la chaleur vitale, & facilite la fermentation de la pâte alimentaire. Le contraire arrive pendant la veille: d'où l'Auteur conclut qu'il faut dormir après avoir mangé. C'est en effet l'usage de plusieurs peuples; il est peu de monde qui n'ayent de la propension au sommeil après le repas, & les animaux qui se rapprochent plus que nous de la nature, suivent presque tous ce même penchant. Nous croyons cependant qu'il ne faut prendre qu'un sommeil court, & nous ne pouvons nous empêcher de condamner cette habitude, dans ceux qui prennent moins ce repos pour repaître des forces épuisées par le travail, que parce qu'ils y sont entraînés par une léthargie crapuleuse. Fuyez les repas trop somptueux, & sur-tout les soupers qui ne peuvent flatter vos goûts, qu'aux dépens de ce que vous avez de plus précieux. L'Auteur de cet avis prudent, le savant M. Maret, souvent cité dans nos Gazettes, l'appuie par des réflexions que nous croyons devoir rapporter. Ce qu'elles ont de contraire à l'avis de l'Auteur de la thèse citée, guidera nos lecteurs dans le juste milieu qu'ils doivent tenir pour n'être pas incommodés par le sommeil ou par la veille après les repas.

« M. Molin, célèbre Praticien, plus vulgairement connu dans Paris, sous le nom de Dumoulin, & mort depuis quelques années, disoit, & je lui ai souvent entendu répéter, qu'il ne s'étoit jamais levé la nuit pour des gens qui n'avoient pas soupé. Il ne faut pas donner trop d'extension à cette assertion. Il est certain que, dans le cours d'une maladie aiguë, il arrive quelquefois pendant la nuit, des accidens qui obligent à rappeler le Médecin; mais le propos de M. Molin prouve que ce Clinicien célèbre avoit observé que les soupers somptueux produisoient fréquemment des maux cruels, dans la nuit même qui les suivoit. Il n'est aucun Médecin qui n'ait eu occasion de faire la même observation; & le plus simple raisonnement rend sensible cette influence des soupers sur la santé.

» Lorsque la pâte alimentaire séjourne trop long-tems dans l'estomach, elle y contracte une acrimonie vicieuse. Pour en favoriser le passage dans les intestins, il faut, de la part du corps, une action modérée. Il est

» donc évident qu'il y a beaucoup de désavan-
 » tage à se livrer à un sommeil de plusieurs
 » heures, après avoir surchargé son estomach.
 » La conversion du chyle en sang, qui se
 » fait quelques heures après le repas, exige
 » encore une activité de nos organes, une force
 » mécanique dont ils sont privés, en partie,
 » pendant le sommeil. Une constitution forte
 » peut seule balancer les désavantages qui en
 » résulteroient, & nos Sibarites sont trop foi-
 » bles, pour pouvoir compter sur la force de
 » leur organisation.
 » Ajoutons que, dans le tems où l'on est
 » couché, comme les gros vaisseaux, qui dis-
 » tribuent le sang aux parties inférieures, &
 » qui le reportent au cœur, se trouvent pla-
 » cés sous l'estomach, si celui-ci est distendu
 » par une grande quantité d'alimens, il les
 » comprime, & y rendra le cours du sang
 » difficile; d'où il suit que le sang est forcé à
 » séjourner dans le poumon, ou à se porter à
 » la tête; que le sang qui étoit ramené par la
 » veine cave, s'arrête dans les vaisseaux du
 » bas-ventre; delà, ces obstructions qui se for-
 » ment peu-à-peu dans les viscères; ces en-
 » gorgemens de la poitrine qui, dans le com-
 » mencement, occasionnent des étouffemens,
 » connus sous le nom de *cochemar*; ces embar-
 » ras de la tête, qui donnent quelquefois su-
 » bitement lieu à des apoplexies, & condui-
 » sent fréquemment à l'imbécillité ».

De Paris le 25 Novembre.

Quelques personnes éloignées des secours en faveur des noyés, qui ne peuvent se procurer la boîte que l'on vend à Paris très-cher, & qui coûte plus cher encore en Province, ayant paru désirer de nouveaux détails sur cet objet intéressant, nous avons cru devoir rappeler les moyens les plus prompts & les plus simples de rendre la vie aux noyés, sans les instrumens dont les corps-de-garde de Paris sont pourvus. S'occuper de cet objet essentiel, c'est répondre aujourd'hui au vœu général de l'Europe.

Plus les secours qu'on donne aux noyés sont prompts, plus ils sont efficaces. La première attention que l'on doit avoir, c'est de dépouiller le noyé de tous ses habits, de le bien essuyer, & de l'envelopper le plutôt qu'on peut de bonnes couvertures. A leur défaut on peut y suppléer en se dépouillant soi-même, d'une partie de ses vêtemens, pour essuyer & vêtir promptement le noyé. Cet habit, ces bas, cette chemise, encore échauffés par la chaleur naturelle d'un homme sain, sont les secours les plus essentiels & les plus décisifs pour la vie du malheureux, & donnent le tems de le transporter, si l'éloignement de l'habitation n'est pas considérable. Dans le cas d'une

trop grande distance, le bain de sable échauffé par le soleil, est le moyen le plus prompt. Le voisinage du feu est d'un grand avantage pour le noyé, & si l'on peut en avoir, on doit y échauffer le linge & les hardes, avec lesquels on essuye, & on recouvre le corps de ces infortunés. En même-tems on verse dans leur bouche une cuillerée de vin, d'eau-de-vie, ou de toute autre boisson spiritueuse. Le bain de cendre dans les lieux habités, doit être substitué au bain de sable qu'on n'indique ici que pour les rivages éloignés & les lieux déserts. On peut encore employer les peaux de moutons dans les vaisseaux & en pleine mer, où l'on n'a ni sable ni cendre. Tenir un noyé long-tems exposé au froid, ou à une chaleur violente, le suspendre par les pieds, & le baloter dans un tonneau, lui donner enfin la torture de mille autres manières, est un mal pire encore que celui de le fuir comme on l'a fait jusqu'à présent. Il faut au contraire venir promptement à son secours, suivre d'abord les moyens que nous venons de prescrire, le transporter ensuite dans un lit chaud, le frotter avec des serviettes chaudes, ou des flanelles, & lui injecter la fumée de tabac par le fondement, moyennant deux pipes, dont les deux fourneaux soient appliqués l'un sur l'autre, & dont celle qui répond à l'anus du noyé, ait un tuyau flexible. Voyez le N°. 13 de notre Gazette.

Remède contre les Écrouelles.

Après avoir purgé plusieurs fois les malades, prenez une once de racine d'éringium ou chardon-roland, faites-la bouillir pendant quelques minutes dans pinte d'eau, après l'avoir préalablement ratifiée & coupée en tranches, & faites boire chaque jour au malade cette pinte de décoction pendant deux ou trois mois. On peut substituer au chardon-roland la décoction de fleur de fouci sauvage, que l'on fait aussi manger en salade aux écrouelleux.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

On a vu dans le mémoire de M. Bruce, inséré dans nos Gazettes, qu'on attribue la cause du ver appelé *yena medina*, à des œufs que des insectes qui vivent dans l'eau stagnante, déposent dans le tissu de la chair. Des voyageurs François attribuent cette maladie à la nature des pluies qui tombent dans les pays où elle est commune. Jobson se persuade qu'il y a beaucoup de poison dans l'air de la côte occidentale d'Afrique, soit celui qui s'exhale des végétaux veneneux, comme on n'en est que trop certain, par l'usage d'empoisonner les fleches avec le suc des fruits & des plantes, soit celui qui sort continuelle-

ment d'un infinité d'animaux vénimeux, tels que les crapauds, les scorpions, les serpens de diverses especes. Ce poison, si l'on en croit Jobson, est retenu dans la poussiere, & le sable pendant la saison de la secheresse; mais les premieres pluies le développent, & le soleil venant à l'exhaler dans l'intervalle des pluies, il retombe avec elles, & donne à l'air des qualités malfaisantes. Il croit sa remarque confirmée par la qualité des premieres pluies qui laissent des marques & des taches, non-seulement sur la peau, mais jusques sur les habits où, pour peu qu'on les laisse à l'humidité, il s'engendre des vers fort dégoûtants. Ce détail est conforme à celui qu'on trouve dans les *lettres édifiantes & curieuses* &c. tome XXX. p. 224. dans lequel on explique ce phénomène. « Lorsqu'il pleut sous la zone-torride, & sur-tout aux environs de l'équateur, au bout de quelques heures la pluie paroît se changer en une infinité de petits vers blancs assez semblables à ceux qui naissent dans le fromage. Il est certain que ce ne sont point les gouttes de pluie qui se transforment en vers. Il est bien plus naturel de croire que cette pluie qui est très-chaude & très-malsaine, fait simplement éclore ces petits animaux, comme elle fait éclore en Europe les chenilles & les autres insectes qui rongent nos espaliers. Quoiqu'il en soit, le Capitaine nous conseilla de faire secher nos vêtements; quelques-uns refuserent de le faire, mais ils s'en repentirent bientôt après, car leurs habits se trouverent si chargés de vers, qu'ils eurent toutes les peines du monde à les nettoyer. » Il n'arrive rien de semblable, dit Jobson, après les dernieres pluies, parce que l'air est alors purgé des particules malignes dont il est infecté pendant les premieres.

La suite à l'ordinaire prochain.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Il a regné une maladie épizootique sur les bêtes à cornes, dans les villages situés le long

de la riviere de Sevre, Election de Soissons. On a employé avec succès contre cette contagion, de moyens proposés par M. Dufot, pensionnaire du Roi & de la Ville; mais on a surtout beaucoup d'obligation à ce citoyen éclairé, d'avoir prévenu les coups dont cette maladie menaçoit les bestiaux de cette contrée. Un mémoire sur les moyens de s'en préserver, écrit avec clarté, & mis à la portée de tout le monde, a été publié par ce citoyen, sous les auspices & de l'ordre de M. le Pelletier, Intendant de cette Province, & ce mémoire distribué gratuitement dans les campagnes, a guidé les fermiers dans la conduite qu'ils devoient tenir pour écarter le fléau qui menaçoit leurs troupeaux. Voici les précautions prescrites par M. Dufot.

Pendant tout le tems que la maladie existe dans un pays ou aux environs, mettez toutes les bêtes saines, à la diette pendant trois ou quatre jours chaque semaine, & ne leur donnez que de l'eau blanche. Ceux qui en auront la faculté doivent y ajouter une livre de miel & un demi-septier de vinaigre. Il faut les faire boire très-souvent; se servir même de la corne si cela est nécessaire. Si elles ne fientent point selon leur coutume, on leur donne des lavemens chaque jour; la moindre diminution dans cette évacuation, exige absolument ce secours qui prévient la maladie. On doit encore boucher les bestiaux le soir & le matin avec des bouchons de paille trempés dans l'eau, mêlée d'un tiers de vinaigre; mais il ne faut jamais se servir deux fois du même bouchon. On les panse aussi comme les chevaux; on tient les étables & les ruches nettoyées de toute malpropreté. On change chaque jour la litiere; l'air des écuries est souvent renouvelé, & on le parfume avec la fleur de soufre; telles sont les précautions qui ont réussi dans le Soissonois, & que M. Dufot a rendues familières aux habitans des campagnes, par la publication de son excellent mémoire.

On souscrit en tout tems pour la *Gazette de santé*, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

AVIS DU LIBRAIRE.

Le même Libraire donne avis qu'il a ouvert une souscription pour le recueil d'Edits, Ordonnances, Lettres-Patentes, Réglemens, &c. &c. du regne de LOUIS XV. La collection de chaque Année est divisée en 2 vol. in-4°. qui se délivrent par semestre, franc de port par la poste, moyennant 10 liv. 10 sols. On souscrit pour deux années à la fois, parce qu'en donnant l'année courante on donne l'année précédente, & par la suite plusieurs de ces années. On souscrit en tout tems. Le vol. du premier semestre 1773, se distribue actuellement; celui de 1772 paroîtra dans le mois de Janvier prochain, & les deux autres 1773 & 1772, au mois de Mars suivant.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 9 Décembre 1773.

De Vienne en Autriche, le 11 Novembre.

ON vient de publier une dissertation latine, ayant pour titre de *salubri sepultura*. Cet ouvrage a été fait pour répondre à la question proposée en 1771, par ordre de S. M. I. & R. *Doit-on permettre la sépulture dans les Eglises?* M. Joseph Huberman qui en est l'Auteur, recherchant les causes de l'insalubrité de l'air, l'attribue principalement aux eaux stagnantes, au nombre d'Hôpitaux, & sur tout aux émanations des cadavres. Il remarque que dans plusieurs Eglises Grecques où les morts sont exposés pendant trois jours, les bieres découvertes répandent une odeur insupportable. Il rapporte ensuite une foule d'exemples de gens frappés de maladies mortelles, pour avoir assisté à l'ouverture des tombeaux, & à la dissection des cadavres. Il est tems enfin d'éloigner des Villes cette cause de maladie & de mort, si prochaine & si multipliée. En attendant cette heureuse révolution, un particulier d'Erfurth a proposé à ses concitoyens de diminuer l'infection des temples, soit en y adaptant des ventilateurs, soit en y tenant toujours au bain de sable un grand vaisseau de verre rempli d'huile de vitriol, dont l'émanation neutraliserait sans cesse les exhalaisons cadavereuses; & d'y faire souvent des fumigations avec le vinaigre. Ces moyens connus & publiés plusieurs fois, sont sous la main de tout le monde, le mal est urgent, il se renouvelle chaque jour, & nous le voyons avec assez d'indifférence pour les négliger. Croiroit-on que malgré l'exemple donné par un grand Roi (le Roi de Suede) qui de son propre mouvement a banni les morts des Villes & des Eglises, malgré ce qu'a fait à cet égard, la Russie, la Toscane, les malheurs arrivés en Bourgogne dans le courant de cette année, & les réclamations de tous les Médecins & des autres citoyens, on empêche pas de creuser des fosses dans les Eglises! Ainsi le petit intérêt des fabriques, balance l'intérêt général, en laissant dans l'indécision ceux qui seuls peuvent trancher la question par l'autorité dont ils sont les dépositaires. Un célèbre Académicien de Dijon a

peint avec énergie les malheurs arrivés par cette cause dans la Province. Son ouvrage lumineux a paru d'abord intéresser les Magistrats de cette Capitale, mais on n'y prend aucun parti, les morts sont toujours enterrés dans la Ville, la sensation faite par les représentations de ce digne citoyen, s'affoiblit, & l'avidité des Marguilliers l'emporte, & notre siècle est éclairé! Qu'eût-on fait dans les tems de Barbarie? Ne désespérons pourtant pas entièrement: le bien est toujours long à se faire. On écrit de Tournay, que les Doyens & Chanoines de l'Eglise de cette Ville, ayant consulté sur cet objet le Collège de Médecine, dont l'avis a été pour l'exclusion des cimetières, ont résolu de n'enterrer désormais les morts qu'hors des murs de la Ville.

De Toulouse, le 20 Novembre.

L'avidité, l'ignorance & la charlatanerie, sont la source d'une foule de maux dont l'espèce humaine est affligée. Cette eau, cette poudre, cet elixir dont on fait un mystère, annonce toujours l'envie de s'enrichir aux dépens du public, par un secret qu'il seroit odieux de garder, si le remède mystérieux pouvoit être utile. Plus on débite plus on gagne, de-là le peu de délicatesse des Charlatans qui distribuent leur spécifique à tout venant sans s'embarrasser de la diversité des temperamens & des maladies. Enfin souvent ils ne connoissent pas le véritable effet des drogues qu'ils emploient, & leur ignorance les expose alors à vendre du poison pour du remède: c'est ce qui vient malheureusement d'arriver dans cette Ville. Une femme âgée de 42 ans, de la Paroisse de S. Etienne, est morte avec les symptômes du poison le plus violent, pour avoir bu par méprise, un verre d'une eau que des Religieux de Toulouse vendent pour la gale. On compte tous les ans plusieurs victimes de ce remède. Un homme connu traîne une vie misérable pour avoir mêlé une très-petite quantité de cette eau avec du vin, la femme faillit en périr, & leur fils en mourut peu de jours après. Cette eau guérit rarement de la

gale, & son usage externe n'est point sans danger. On assure qu'une femme enceinte mourut l'année dernière, enflée de tout son corps, pour s'être exposée à l'air, après l'avoir employée en topique. On a reconnu que cette liqueur n'est qu'une dissolution d'arsenic dans l'eau commune. Tels sont les détails envoyés de Toulouse, & tels seroient ceux de tous les pays, si ceux qui distribuent des remèdes secrets étoient de meilleure foi. Mais le public veut être trompé, & tandis que les Charlatans l'empoisonnent, il ne cesse de se dissimuler le mal qu'il en reçoit, & de le déguiser au gouvernement qui pourroit le réprimer. *Qui vult decipi decipiatur.*

De Paris le 5 Décembre.

La recette que nous avons indiquée contre les fièvres, sous le nom de remède Anglois, vient d'avoir le plus grand succès, sur une fille attaquée depuis deux ans de fièvre d'accès, à la suite desquelles ses règles avoient été supprimées. Cette malade ayant inutilement tenté tous les moyens connus, & réduite à l'indigence, fut forcée de se rendre à l'Hôtel-Dieu, où rien de ce qui pouvoit retablir sa santé ne fut oublié. Tout devenant inutile, elle avoit pris le parti d'en sortir, toujours avec la fièvre & la suppression des menstrues. Un de nos Abonnés, homme charitable & éclairé, la voyant dans la langueur qui suit nécessairement cet état de maladie, fit préparer le remède Anglois chez un bon Apothicaire de Paris, & le lui donna. La première dose prescrite a suffi pour chasser une fièvre aussi opiniâtre; peu de jours après la cessation de ce symptôme, les règles ont coulé avec abondance, & la santé de cette infortunée s'est parfaitement retablie. Nous annonçons ce fait avec d'autant plus de satisfaction, qu'il justifie le choix que nous faisons des bons remèdes, & prouve de plus en plus l'utilité de nos feuilles.

On soutint Jeudi dernier, 2 de ce mois, aux Écoles de Médecine, une Thèse dans laquelle il s'agissoit de savoir *s'il faut donner quelquefois l'émétique au commencement des pleurésies.*

La pleurésie est une maladie inflammatoire des plus graves & des plus dangereuses. On la reconnoît à la fièvre, la douleur au point de côté, la difficulté de respirer, & la toux souvent accompagnée de crachement de sang. Le pouls est fréquent & dur, la toux est sèche, & la douleur aigue. Tous les hommes de tous les pays y sont sujets: cependant le tems moyen entre l'adolescence & la virilité, est celui auquel les hommes deviennent plus souvent pleuretiques, & où cette maladie leur est plus funeste. On a distingué deux sortes de pleurésie, relativement à la situation de la dou-

leur, l'une vraie & l'autre fausse. Dans la vraie, l'inflammation & la douleur sont principalement dans la pleûre, [membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine;] dans la fausse, l'inflammation & la douleur ont leur siège dans les muscles inter-côstaux. Le moyen de s'assurer si la douleur n'est que dans les muscles, c'est d'appuyer fortement la main sur le côté douloureux, & de faire respirer le malade: s'il souffre moins alors, c'est une preuve que la douleur n'est qu'extérieure; sans cela la douleur est interne, & la maladie en est plus dangereuse. Baglivi propose encore un moyen de distinguer la vraie pleurésie de la fausse. Si la douleur est placée sous le teton, c'est une véritable pleurésie, mais si elle descend le long des muscles placés sous les fausses côtes, elle est fausse & moins dangereuse. Il est des pleurésies qui viennent d'une véritable inflammation de poitrine, elles sont occasionnées par le passage subit de l'air vif à l'air froid, par la boisson abondante d'eau fraîche & à la glace, après avoir bien couru; par le séjour dans un lieu frais, exposé à des vents-coulis, quand on est couvert de sueur; enfin par l'effet d'un froid violent long-tems enduré. Il en est au contraire qui ne sont que l'effet & le symptôme d'une fièvre aigue occasionnée par les causes communes d'une maladie courante ou épidémique. La première espèce de pleurésie est connue sous le nom d'essentielle, & l'autre sous celui de symptomatique; c'est principalement dans ce dernier cas que convient l'émétique pour l'administration duquel l'Auteur paroît pencher.

La suite à l'ordinaire prochain.

Bouillons secs pour la campagne, ou tablettes de bouillon.

Prenez quatre pieds de veau, douze livres de cuisse de bœuf, trois livres de rouelle de veau, dix livres de gigot de mouton, On peut diminuer les doses de ces viandes en gardant toujours les mêmes proportions.

Faites cuire ces viandes à petit feu dans suffisante quantité d'eau, & écumez-les comme à l'ordinaire; passez le bouillon en l'exprimant; faites bouillir la viande une seconde fois dans une nouvelle eau, passez de nouveau, & réunissez ces liqueurs; après quoi laissez-les refroidir, pour en séparer exactement la graisse. On clarifie ce bouillon avec cinq à six blancs d'œufs, on le sale avec suffisante quantité de sel marin, enfin on passe la liqueur à travers un filtre, & on la fait évaporer au bain-marie, jusqu'à consistance de pâte très-épaisse. Alors on l'ôte du vaisseau, on la répand sur une pierre unie, on la coupe par tablettes, d'une gran-

deux médiocres, on achève de les sécher au bain-marie ou dans une étuve, jusqu'à ce qu'elles soient parfaitement sèches & cassantes. Alors on les enferme dans des bouteilles de verre qu'on bouche exactement avec du liège. Ces tablettes peuvent se conserver quatre ou cinq années en bon état, pourvu qu'on ait soin de les tenir enfermées dans un endroit bien sec. Lorsqu'on veut s'en servir, on en met la quantité que l'on veut, par exemple une demi-once dans un grand verre d'eau bouillante; on couvre le vaisseau, & on le tient sur les cendres chaudes jusqu'à ce que ces tablettes soient entièrement dissoutes, ce qui forme un excellent bouillon auquel on ajoute un peu de sel, s'il ne se trouve pas suffisamment salé. Ces détails sont tirés de l'excellente matière médicale de M. Liétraud.

LIVRES NOUVEAUX.

La Botanique mise à la portée de tout le monde, ou Collection des plantes usuelles, représentées avec les couleurs qui leur sont propres. Par M. Regnault, de l'Académie de peinture & de sculpture.

Nous avons déjà fait connaître cet ouvrage exécuté avec beaucoup de fidélité, & auquel l'on a joint des détails intéressants sur les propriétés des plantes, sur leur culture, & sur le rang qu'elles occupent dans les différents systèmes de Botanique. On en a commencé la distribution par cahiers de cinq planches chacun au premier Janvier 1770. On vient de délivrer le quarante-huitième cahier le premier de ce mois, & l'on souscrit actuellement pour l'année 1774, à la fin de laquelle l'Auteur se propose de finir la Collection. On reçoit les souscriptions à Paris, chez l'Auteur, rue Croix des Petits-Champs; Didot le jeune, quai des Augustins; Lacombe, rue Christine; & Deslain Junior, quai des Augustins. Nous rendrons un compte particulier de ce que les Notices sur les plantes présentent de plus intéressant.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

Villault, Médecin, prétend que la cause la plus apparente du *vena medina*, est la rosée du soir dont il attribue la malignité aux vents de mer; elle est si froide sur la côte d'or, que les Nègres sont obligés en se couchant, d'entretenir du feu à leurs pieds, pendant toute la nuit. La mauvaise qualité de l'eau dit-il, peut avoir quelque part à la génération des vers, mais ils viennent principalement de celle des vents & de la pluie. C'est aux mois de Juillet & d'Août qu'ils paroissent en plus grande quantité, & ces mois sont la saison des pluies. Chaque goutte de pluie, continue Villault, est de la grosseur des plus gros pois;

pour peu qu'on soit mouillé, & qu'on laisse sécher la pluie sur son dos, non-seulement les habits pourrissent dans l'espace de huit jours, mais on est sûr d'être attaqué de vers, ou de quelque autre maladie dangereuse. Ce Médecin se confirma dans son opinion par une expérience fort simple; il exposa un morceau de chair à la rosée du soir, & à la pluie; le lendemain, lorsque le soleil eut lancé ses premiers rayons, il reconnut que tout s'étoit changé en vers.

De ces vers de chair, les uns sont plus grands que les autres; il s'en trouve qui ont une aune de long; la douleur qu'ils causent est insupportable. Un Nègre affligé de ce mal, ne peut ni marcher ni se tenir debout; il ne trouve pas plus de repos à s'asseoir ou à se coucher. On voit des malades qui deviennent fous & furieux, & qu'on est forcé de lier. La maladie se déclare par divers symptômes, quelquefois c'est par un frisson, souvent par une ardeur brûlante, tantôt par de petites pustules, tantôt par de petites taches rouges qui ressemblent à des piqûres de puce. Ces vers s'engendrent dans toutes les parties du corps, mais plus souvent dans les parties charnues. La première précaution pour ceux qui croient en être atteints, est de s'abstenir de toute sorte de mouvement & d'exercice, sur-tout si c'est aux pieds qu'ils en sont menacés. Ils doivent aussi se garantir soigneusement du froid. Les incisions & les fomentations seroient inutiles; suivant cet Auteur, pour hâter la sortie des vers, ils s'ouvrent eux-mêmes un passage avec moins de danger. Lorsqu'ils sortent assez pour donner quelque prise, on se hâte de les rouler autour d'un petit bâton, de peur qu'ils ne rentrent.

Cette manière d'envisager la cause de la veine de Medine, & l'éloignement que le Docteur Villault a pour les incisions & les fomentations, sont tout-à-fait contraires à ce que le célèbre M. Bruce nous a appris. La nature de ce ver & sa formation, ne paroissent point assez connues pour pouvoir établir un raisonnement solide sur les effets qu'il produit, & sur la manière de les combattre & de s'en garantir.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

L'épilepsie des bêtes à corne, notamment celle des taureaux, attaque principalement les jeunes bêtes au-dessous de deux ans, & l'Auteur duquel nous avons tiré l'observation suivante, assure encore que la mort est inévitable, si l'on ne trepane le crâne pour en extraire une hydatide (vesse pleine d'eau) qui s'y trouve renfermée. Voici le détail de cette opération faite sur le taureau d'un Fermier Anglois. Cet animal ayant été conduit dans

une grange, on le renversa, & plusieurs personnes se jetterent sur lui pour le tenir au moment même de l'accès épileptique. Cet accès dura tout le tems de l'opération, & la facilita beaucoup. L'Opérateur commença par faire une incision sur la peau en forme de parallélogramme, & de la largeur de la paume de la main; ensuite il dissectionna la peau du crâne, sans en couper le lambeau, ce lambeau ayant été renversé sur le nez, l'Opérateur prit un marteau, & un couteau très-fort & bien tranchant, semblable à ceux dont on se sert pour ouvrir la baleine. Son dessein étoit d'enlever une portion du crâne, de la grandeur d'un pouce carré; en frappant avec le marteau sur le couteau, il eut la plus grande attention de ne pas donner des coups très-forts, qui auroient pu faire avancer le couteau trop profondément, & blesser la dure-mère. La tête ayant été trépanée de cette manière, l'Opérateur ouvrit la dure-mère avec un canif; aussitôt il se présenta une petite vessie de la grosseur d'une noix; on tourna la tête de l'animal sur le côté pour donner de la pente à cette hydatide, qui se rompit bientôt, & donna issue à l'eau qu'elle contenoit. Après quoi l'Opérateur se saisit de la membrane, & la tira en dehors avec beaucoup de précaution, de crainte de la rompre. En effet il est essentiel d'emporter le sac membraneux, car s'il n'étoit pas entièrement détruit, la maladie reviendrait encore. Cette opération finie, l'Opérateur couvrit le crâne, avec le cuir qu'il avoit employé, & appliqua un bandage ordinaire. Le taureau resta quelques jours à l'écurie, & jouit depuis de la meilleure santé. Vepfer avoit déjà parlé de cette opération; des paysans de France l'ont répétée avec succès sans employer tant de précautions, en perçant le crâne avec une vrille, & le bouchant ensuite avec un bouchon de liege. Mais nous avons indiqué dans le N°. 21 de notre Gazette, la manière de prévenir le mal par l'application d'une plante connue; & si ce moyen continue de réussir, il évitera la nécessité d'en venir à

cette opération toujours longue & hazardeuse. On vient de publier en Allemagne, des précautions contre les maladies contagieuses des bestiaux; elles se réduisent à-peu-près à celles que nous avons indiquées plusieurs fois dans ces feuilles.

EAUX MINÉRALES DE VAUGIRARD.

L'analyse des Eaux de Vaugirard, faite par M. Rouelle, a prouvé qu'elles étoient saturees, nitreuses & sulphureuses. Ces Eaux réussissent dans les constipations habituelles, dans les chaleurs d'entrailles, dans les obstructions du foie & des viscères, dans les coliques bilieuses; elles corrigent les aigres des premières voyes, rendent la bile plus fluide, la font couler, dissipent les jaunisses, diminuent les fleurs blanches, entraînent les graviers amassés dans les reins & dans la vessie; elles purgent doucement, & rétablissent même les digestions auparavant dérangées, & joignent à ce premier avantage celui de n'avoir aucun mauvais goût.

Le sieur Meunié, possesseur de ces Eaux, flatté de procurer ce remède aux malades, a fait construire autour de cette source minérale un bâtiment en forme de voûte pour en assurer la conservation. Les personnes à qui elles seront indiquées, sont priées, pour obvier aux inconvéniens que la méprise n'a que trop occasionnés par le passé, de s'adresser à Vaugirard, du côté de la plaine de Grenelle, en la maison, qui n'a aucune entrée du côté du Village, au-dessus de laquelle est le tableau; & à Patis, au Bureau établi chez le Sr. de Can, Maître de Pension, rue Garancière, à côté de la fontaine, près S. Sulpice.

Les bouteilles seront cachetées du cachet du sieur Meunié.

Le prix de ces Eaux a été fixé par la Commission Royale de Médecine, à 6 f. la pinte à Paris, & à 5 f. à Vaugirard.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

A V I S D U L I B R A I R E.

Le même Libraire donne avis qu'il a ouvert une souscription pour le recueil d'Edits, Ordonnances, Lettres-Patentes, Réglemens, &c. &c. du regne de LOUIS XV. La collection de chaque Année est divisée en 2 vol. in-4°. qui se délivrent par semestre, franc de port par la poste, moyennant 10 liv. 10 sols. On souscrit pour deux années à la fois, parce qu'en donnant l'année courante on donne l'année précédente, & par la suite plusieurs de ces années. On souscrit en tout tems. Le vol. du premier semestre 1773, se distribue actuellement; celui de 1772 paroltra dans le mois de Janvier prochain, & les deux autres 1773 & 1772, au mois de Mars suivant.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 16 Décembre 1773.

De Barcelonne, le 29 Novembre.

ON vient de publier une petite brochure de 42 pages in-4^o. ayant pour titre *Mémoire sur l'usage du sublimé corrosif*, par M. Pibrac, extrait du recueil de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, & traduit en Espagnol par le Docteur Jean Menos, Médecin de Barcelonne. S'il faut en croire l'Auteur, le bien public a dirigé son entreprise. *Amante de la salut publica*. Mais on lit au bas du titre, que cette brochure est en réponse à une critique, ce qui prouve qu'en parlant pour le public, M. Menos n'a pas oublié de parler pour lui. Une circonstance assez remarquable, c'est que cet ouvrage dont il y a vraisemblablement très-peu d'exemplaires en France, nous a été directement adressé par l'Auteur, sans qu'il y soit fait mention de nos recherches pratiques sur les différentes manières de traiter les maladies vénériennes. Ainsi il a connu notre nom pour nous faire part de sa brochure, & l'a ignoré lorsqu'il auroit pu profiter des raisons & des faits que nous y rapportons en faveur du sublimé corrosif. Il est bon de lui représenter, que les futiles objections qu'il fait contre ce sel mercuriel, ont été combattues dans ces mêmes recherches, que ses déclamations sont usées, que des Médecins célèbres d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie & de France, y ont plus d'une fois répondu, & que si M. Menos imagine encore des phantômes à Barcelonne, il doit se contenter de les combattre dans son cabinet, & les y garder avec ses ouvrages. Au défaut de bonnes raisons de sa part contre l'usage de ce remède, il a suppléé par le mémoire de M. Pibrac, qui dépare ceux de l'Académie Royale de Chirurgie, & qui n'étant ni solidement pensé, ni judicieusement raisonné, seroit certainement défavoué par ce Chirurgien, s'il vivoit encore. Ce n'est pas seulement contre le sublimé, que M. Menos déclame, il s'élève aussi contre la cigue dont il condamne l'usage, en rapportant à sa manière plusieurs croquis d'observations défavorables à l'emploi de l'extrait de cette plante. On a vu dans nos Gazettes ce qu'il falloit penser de l'administra-

tion de la cigue ; & l'observation prouvera dans celle-ci, que le sublimé peut être très-efficace dans plusieurs maladies, indépendamment de la vénérienne, contre laquelle on l'avoit d'abord employé.

De Clifton en Bretagne, le 4 Décembre.

L'inoculation contre laquelle beaucoup de gens crient encore, s'accrédite dans cette Province. Elle y doit son établissement au sieur Worlork, Eleve des Suttons, qui avoit inoculé dans Paris avec succès, & qui laissant dans la Capitale un Associé non moins habile que lui, est venu la faire connoître avantageusement en Bretagne. Cependant la science de ces Inoculateurs dépend moins de leur prétendu secret que de la simplicité de leur méthode, & leurs succès multipliés sont entièrement dus à la bonté du régime, à l'air libre & pur qu'ils font respirer aux malades, & à la légèreté des piqûres qu'ils font toujours très-superficielles. De-là vient que tous ceux qui ont imité les Suttons & leurs Eleves, dans l'art d'inoculer, ont réussi aussi bien qu'eux, quoiqu'ils n'eussent point de remède particulier, & qu'ils n'employassent jamais ces purgations si vantées, desquelles le Docteur Power, associé de Sutton, faisoit dépendre tous les succès de sa pratique. Il falloit un étranger pour exciter à Nantes l'enthousiasme de quelques Négocians. Mais une fois le préjugé vaincu, on a continué d'inoculer en laissant de côté l'Inoculateur Anglois avec ses poudres purgatives. Les Médecins ont eu recours aux simples piqûres, & s'en sont aussi bien trouvés. Dans le nombre des inoculés, plusieurs ont donné lieu à des observations que M. Duboueix, Médecin, n'a pas laissé échapper. Elles prouvent qu'il est difficile d'avoir une seconde fois la petite vérole après l'inoculation ; que tel croit n'avoir point eu la petite vérole dans sa jeunesse, qui l'a eue en effet, & que quoiqu'on se soit familiarisé avec l'inoculation, il ne faut pourtant pas moins fuir les inoculés, quand on n'a pas eu cette maladie.

Depuis l'annonce de la mort du fils de

M. Moreau, à la suite de l'inoculation, nous avons appris que cet enfant étoit malade avant cette opération, & que la petite vérole artificielle avoit été compliquée. Il est rare qu'on meurt de l'inoculation; il est sans exemple qu'on en soit mort quand elle est faite à la Suttonienne, c'est-à-dire sans préparation & par les simples piqûres: mais les exemples de mort se multiplieront si l'on n'a pas égard au choix du sujet; manquer à cette précaution, c'est s'exposer souvent à des accidens trop réels. Nous invitons encore une fois l'Inoculateur du fils de M. Moreau, à publier l'histoire de cette opération malheureuse, non pour la justification de cette même opération, trop accréditée pour en recevoir le plus léger échec, mais pour la sienne qui nous intéresse.

De Niort en Poitou, le 6 Décembre.

Plus nous nous récrions contre l'abus d'enterrer les morts dans les Villes & dans les Eglises, plus les citoyens zelés s'empressent de nous communiquer l'histoire des accidens causés par cet abus pernicieux. M. Regnault, Maître en Chirurgie de Niort, à qui nous devons un nouveau moyen de combattre les douleurs de rhumatisme, annoncé dans nos feuilles, & confirmé par le succès, écrit de cette Ville un fait qui mérite d'être joint à tout ce que nous avons dit contre ces enterremens. Il y a environ deux ans qu'on a changé les autels de la Paroisse de Notre-Dame de Niort, pour mieux décorer l'Eglise: du levant où ils étoient, on les a placés au couchant; & comme l'Eglise étoit très-mal pavée, par la quantité de fosses faites en tout tems, l'on a été forcé de remuer la terre. Il en est sorti une vapeur insensible, mais très-mal saine; le Curé de cette Paroisse en a été malade, MM. les trois Vicaires, les deux Marguilliers, & d'autres personnes qui fréquentoient cette Eglise l'ont été aussi; enfin presque tous les ouvriers qui y travailloient, ont eu des fièvres approchantes de la fièvre putride, avec pesanteur, ennui, mal-aise, dégoût, foiblesse. Voilà les tristes effets de notre opiniâtreté & de notre barbarie.

Lettre écrite du Buis-les-Baronnies, le 6 Novembre 1773, par M. Nicolas, Médecin.

Voici, Monsieur, une observation sur l'efficacité du sublimé corrosif contre le vice dartreux. On reçut à l'Hôpital dans le mois dernier, une jeune fille de 7 ans, appelée *Sainte-Huberte*. Tout son corps, sans en excepter la face, étoit couvert d'une croûte épaisse d'un demi-pouce, qui tomboit quelquefois d'un mois à l'autre, & reparoissoit bientôt après. Je mis d'abord cet enfant à l'usage de

la tisanne de patience pendant quelques jours. Elle fut ensuite purgée avec deux onces de manne, un gros de confectio hamec, & deux gros de sel prunelle. Elle prenoit tous les matins quatre cuillerées de solution de sublimé dans une décoction de demi-gros de chacun des bois sudorifiques, pour pinte d'eau commune. Sa boisson ordinaire étoit une tisanne de squine. Elle a pris trente grains de sublimé, & j'ai employé pendant le traitement, deux onces de pommade mercurielle en frictions, que je donnois à petite dose & à des distances éloignées. De cette manière je suis venu à bout de guérir cette dartre aussi opiniâtre qu'universelle.

Autre miracle du sublimé. Un jeune homme, Tisserand de son métier, me fut adressé dans le mois de Mai dernier, par le Curé de sa Paroisse, (Vercvran) pour recevoir mon avis sur les infirmités dont il étoit atteint. Cet enfant âgé de 16 à 17 ans, couchoit ordinairement sur de la paille, qui recouvroit quelques planches de noyer que l'on avoit laissé tremper dans l'eau pendant quelque tems, pour les rendre plus souples. (Il est assez ordinaire parmi nos paysans, de n'avoir d'autre lit qu'une botte de baille étendue sur un plancher de plâtre qui est commun dans ce pays.) La boutique où il travailloit, étoit humide & taillée dans le Roc. L'humidité ne tarda pas à altérer la constitution du malheureux jeune homme; il lui survint un chapelet glanduleux autour du col, & ces glandes suppurerent. Ensuite il se manifesta d'autres ulcères, soit aux jambes, soit en d'autres parties du corps. Des douleurs de rhumatisme se joignirent à ces maux; enfin cet enfant étoit dans l'état le plus triste, lorsqu'il se présenta au Bureau où je délivre des consultations gratuites. Le Curé, homme intelligent & charitable, fut chargé de faire exécuter mon ordonnance; & je dois dire, à la louange de M. l'Abbé Viarça, qu'il s'en est acquitté supérieurement. Ayant jugé que la maladie dépendoit d'un virus scrophuleux, compliqué de rhumatisme, je fis mettre le malade à l'usage de la tisanne de squine; chaque matin il prit pendant trois mois, trois cuillerées de la solution de sublimé corrosif; il fut purgé de tems en tems; ses ulcères furent pansés souvent, & constamment recouverts d'un emplâtre de vigo. La guérison de cette maladie compliquée est aujourd'hui assurée & complete, à la satisfaction du bon Curé & de la mienne. Je suis si familiarisé avec ce remède, que j'espère le faire servir à des usages auxquels il n'a point encore servi, du moins que je sache; l'analogie me conduira à des essais dont je vous ferai part.

La suite à l'ordinaire prochain.

De Paris le 13 Décembre.

On a vu dans la dernière Gazette, combien il y avoit d'especes de pleurésies. On va voir dans celle-ci comment il faut les traiter, suivant leur différence. La saignée est nécessaire dans la pleurésie essentielle; il convient même de la répéter trois ou quatre fois; & l'on juge de la nécessité de cette opération, par la violence des symptômes, & par l'épaisseur & la blancheur de la coëne qui recouvre le caillot de sang dans la palette. Il faut moins saigner dans la pleurésie symptomatique, dont la cause commune avec celle de la maladie regnante, exige toujours un traitement conforme au caractère de l'épidémie. La vraie & la fausse pleurésie peuvent être essentielles ou symptomatiques, suivant les causes qui les produisent, & quelquefois le concours de ces causes amène des pleurésies qui portent à la fois ces deux caractères. La règle générale doit donc être de moins saigner quand la cause de la pleurésie tient à l'engorgement humoral des premières voyes, & que des signes de putridité se joignent aux signes inflammatoires; sur-tout lorsque cette maladie tenant du caractère de l'épidémie regnante, on a reconnu par l'expérience sur d'autres malades, que les saignées répétées étoient nuisibles ou inutiles. Il faut moins faire vomir dans les pleurésies essentielles; mais on ne risque rien d'exciter plus ou moins le vomissement dans tout les cas, sur-tout dans les campagnes, & chez les pauvres qui ne tombent jamais gravement malades, sans s'être efforcés de manger, malgré le dégoût qui précède ordinairement les maladies; & qui se nourrissant d'alimens grossiers & mal sains, ont ordinairement les entrailles farcies de crudités, & de matieres indigestes. On donne l'émétique depuis un grain jusqu'à trois, dans un verre d'eau, le second ou le troisième jour de la maladie, après avoir fait précéder la saignée. Le malade boit beaucoup d'eau tiède pendant l'action de ce remède, afin d'en faciliter l'effet. On prescrit ensuite pour boisson ordinaire la décoction des feuilles de bourrache, & de pariétaire, dont on adoucit chaque verre avec une cuillère à café de miel de Narbonne. On peut encore faire prendre du petit lait tiède dans la pleurésie essentielle, lorsque la soif presse vivement le malade. Mais aussitôt après ces précautions préliminaires, lorsque le poulx est moins dur, la toux moins sèche, & la peau un peu moite, on applique sans aucun délai sur le point de côté, un large emplâtre vésicatoire. En voici la formule. Prenez deux gros de mouches cantharides dépouillées de leurs ailes; réduisez-les en poudre très-fine, mêlez-les exactement dans un mortier avec six

gros de levain, versez par-dessus deux cuillerées de fort vinaigre; pétrissez le tout ensemble, étendez-le sur un linge, & appliquez ce topique sur la partie affectée. On laisse le vésicatoire pendant environ douze heures, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il se soit élevé des cloches. en levant l'appareil, percez les vessies avec une épingle, laissez-en écouler la serosité, & appliquez par-dessus des feuilles de bette préalablement attendries, & recouvertes de beurre frais. Quand l'épiderme qui formoit les vessies est détachée, on pansé la playe faite par le vésicatoire, avec un mélange d'onguent de peuplier, & d'onguent de la mere. Et comme il importe d'entretenir l'écoulement, on saupoudre légèrement la playe avec la poudre de mouches cantharides, lorsqu'elle paroît vouloir trop-tôt se sécher. Les mouches cantharides portent quelquefois à la vessie; pour prévenir cet effet, on donne aux malades des tisannes émulsionnées, auxquelles on ne doit point joindre le camphre, qui quoiqu'en disent plusieurs Ecrivains, n'a pas l'efficacité qu'on lui suppose, & repugne presque toujours aux malades. On prépare la tisanne émulsionnée avec une once de quatre semences froides, seize amandes douces, & demi-once de semence de pavot blanc qu'on pile dans un mortier de marbre, ayant soin de verser par-dessus peu à peu, deux pintes d'eau commune & ajoutant un gros de sel de nître, sur chaque pinte.

Tel est le traitement qu'il faut suivre dans le commencement des pleurésies; il est rare de voir la douleur résister à l'efficacité de ces secours, secondés par une diète rigoureuse, & par des lavemens préparés avec la décoction des herbes émollientes. Si l'irritation de la vessie étoit considérable malgré les moyens prescrits, on pourroit tirer une ou deux palettes de sang au malade dans la pleurésie essentielle, & dans toutes les especes, on appliqueroit sur le bas du ventre, le marc des herbes émollientes, avec lesquelles on auroit préparé la décoction pour les lavemens. Il convient encore de faire prendre au malade dans le courant de la maladie, une ou deux cuillerées d'huile recente d'amandes douces de trois en trois heures. On s'en tient à ces seuls secours dans les pleurésies essentielles. Mais dans celles qui sont humorales, épidémiques ou accompagnées de signes de putridité, on entretient la liberté du ventre en aiguissant chaque pinte de la tisanne ordinaire, avec un grain d'émétique. On laisse d'ailleurs à la nature le soin d'achever une guérison toujours bien commencée par la sage administration de ces remèdes.

Recette contre la goutte.

Coupez la racine d'yble ou petit sureau par

petits morceaux, macerez-les avec un marc de café, & faites-les bouillir pendant deux heures avec la lie de vin blanc. On laisse refroidir cette liqueur, & on y trempe des linges dont on enveloppe la partie goutteuse. On réitère cette application matin & soir. Un Médecin-Praticien de Paris, recommandable par ses succès & par ses lumières, en nous communiquant cette recette, en a garanti le succès. C'est une cruelle maladie que la goutte, contre laquelle on ne sauroit avoir trop de remèdes.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

En annonçant les succès de M. Dufot dans la maladie contagieuse des bestiaux, qui a régné dans le Soissonnois, nous nous sommes contentés d'indiquer les moyens préservatifs, par lesquels ce Médecin habile a prévenu le cours de la contagion. Il nous restoit à entrer dans le détail des moyens curatifs qui ont arrêté les coups de cette épizootie. Voici d'abord l'histoire de la maladie. Les premiers symptômes étoient ordinairement obscurs & cachés; le mal faisoit des progrès rapides avant même d'être soupçonné, & arrivoit ainsi à ce période qui ne laisse plus d'espérance. L'animal étoit d'abord triste; les vaches n'avoient presque plus de lait; leurs yeux étoient larmoyans; il sortoit des points lacrymaux une humeur épaisse & souvent semblable à du pus. Les cornes & les oreilles étoient froides; les animaux rendoient peu d'excremens, mais l'abondance de ces évacuations d'un bon augure. Plusieurs jettoient une espece de bave également puriforme, qu'on suivoit dans la direction de la trachée artère: (canal par lequel l'air s'introduit dans les poulmons.) La membrane qui tapisse ce canal, étoit entièrement détruite. Un dégoût général pour le fourrage précédoit tous ces symptômes. Bientôt les animaux refusoient toute espece d'aliment solide & liquide, le ventre qui d'abord

s'étoit amolli devenoit tendu, & l'animal accablé de douleurs, succomboit enfin.

On a ouvert des vaches malades vivantes & mortes, ce qui a répandu un grand jour sur la nature & le traitement de cette maladie. Il résulte de ces ouvertures, que les glandes maxillaires étoient flasques, petites, & paroissoient comme desséchées. Le premier estomach, nommé la *panse*, n'offroit rien de particulier; le siège de la maladie étoit dans le second estomach, nommé *bonnet* ou *resseau*. On l'a trouvé dans toutes les vaches, tellement distendu & volumineux, qu'il n'auroit pu contenir une plus grande quantité de fourrage. Le bol alimentaire produit par la rumination, & qui remplissoit cette capacité, étoit si comprimé, qu'il paroissoit être une masse dure & comme pressée par une force supérieure à celle d'un *tordoir*. Cette espece de gâteau étoit sec & sans humidité; les fibres des herbes qui le composoient, entassées les unes sur les autres, n'avoient subi aucune digestion. Les membranes du *bonnet* étoient noirâtres, se déchiroient aisément, & s'enlevoient de même. Ses alvéoles qui, dans l'état naturel doivent contenir une grande quantité de suc gastrique, étoient sèches & flétries; la quatrième tunique où sont situées ces alvéoles, ou réservoirs, & qui doit être dure & calleuse, étoit au contraire molle, sèche, & se déchiroit avec la plus grande facilité. Le demi-canal qui communique du bonnet à la *panse* & au feuillet, ou troisième estomach, étoit trop étroit pour transmettre le bol alimentaire dans le quatrième estomach ou caillere.

De ce qu'on vient de dire, on juge du débilement des viscères voisins & du trouble de leurs fonctions. Nous ne suivrons donc pas l'Auteur dans les autres détails, & nous renvoyons nos lecteurs à l'ordinaire prochain, pour ce qui concerne la cause de cette maladie, & les remèdes avec lesquels on l'a combattue.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruaut, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

AVIS DU LIBRAIRE.

Le même Libraire donne avis qu'il a ouvert une souscription pour le recueil d'Edits, Ordonnances, Lettres-Patentes, Réglemens, &c. &c. du regne de LOUIS XV. La collection de chaque Année est divisée en 2 vol. in-4°. qui se délivrent par semestre, franc de port par la poste, moyennant 10 liv. 10 sols. On souscrit pour deux années à la fois, parce qu'en donnant l'année courante on donne l'année précédente, & par la suite plusieurs de ces années. On souscrit en tout tems. Le vol. du premier semestre 1773, se distribue actuellement; celui de 1772 paroîtra dans le mois de Janvier prochain, & les deux autres 1773 & 1772, au mois de Mars suivant.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 23 Décembre 1773.

De Londres, le 8 Décembre.

UN Matelot très-vigoureux ayant fait des efforts considérables, fut atteint d'une colique violente, pour laquelle on lui conseilla de se purger; mais la médecine n'ayant fait qu'irriter le mal, le jour suivant il parut à l'aîne droite une tumeur qui, deux jours après son apparition, donna des signes évidens de gangrene. Le troisième jour, la partie gangrenée se separa, il sortit en même-tems beaucoup d'excremens, & dès cet instant la douleur devint supportable. Sept jours entiers s'écoulerent sans qu'on eût recours aux gens de l'art; enfin un Chirurgien fut appelé, qui trouva le malade sans douleur & sans fièvre; la tumeur de l'aîne avoit disparu, mais le testicule du même côté, séparé du cordon spermatique par la gangrene, avoit été confondu, & jeté avec les matieres stercorales. On prit alors l'avis de plusieurs Médecins & Chirurgiens, & il en résulta qu'on injecteroit du vin tiède soir & matin, par l'ouverture que la gangrene avoit faite, & qu'on la couvroit avec une compresse trempée dans la même liqueur, retenue par un bandage; que le malade garderoit le lit, & seroit mis à la diette blanche; qu'on lui donneroit tous les jours des lavemens faits avec la décoction des plantes vulnérables, & qu'enfin on joindroit à la diette blanche, l'usage intérieur de therebentine ou de quelque baume. Les symptômes parurent s'adoucir par cette méthode; la quantité d'excremens rendus par l'aîne, diminuoit chaque jour, & les excremens qui sortoient par la voye naturelle, augmentoient dans la même proportion. La premiere évacuation s'étant tout-à-fait supprimée, le malade ressentit aussitôt des douleurs très-aigues vers le nombril; il eut des hoquets, des vomissemens, des frissons, des sueurs froides, & des syncopes.

On eut recours tout de suite à la saignée qui

fut abondante, & telle qu'on l'auroit faite au commencement d'une maladie inflammatoire. Après la saignée on prescrivit un lavement laxatif qui fut répété de trois en trois heures, & l'on appliqua des fomentations émollientes sur le bas-ventre. Le malade ayant fait usage pendant douze jours de ces remèdes, rendit par l'ouverture de l'aîne quelque excremens durcis, & les symptômes s'apaisèrent. En conséquence on le remit à son premier regime; mais on ajouta un peu de miel rosat au vin, dont on se servoit pour l'injection; on continua deux fois par jour les fomentations sur le bas-ventre; on appliqua un cataplasme émollient sur l'ouverture de l'aîne, & l'on eut soin d'ajouter une pincée d'anis & une poignée de sommités de camomille à la décoction des plantes émollientes, destinée pour le lavement. Depuis ce tems, l'évacuation qui se faisoit par l'aîne, a diminué de jour en jour. Six semaines se sont écoulées; les compresses appliquées sur l'aîne sont à peine tachées: l'on regarde le malade comme guéri.

Il résulte de cette observation, 1^o. qu'on ne doit jamais se purger dans les violentes coliques, du moins sans avoir eu recours à un conseil éclairé; 2^o. que les hernies ou descentes négligées peuvent avoir des suites fâcheuses, qu'il est facile de prévenir lorsqu'on ne tarde pas d'y remédier. Nous ajouterons encore quelques préceptes pour ceux qui ayant échappés aux accidens mortels de l'étranglement de la hernie, ont l'aîne percée, & rendent les excremens par cette ouverture. Le Chirurgien ne doit pas accélérer la guérison de cette playe, qui ne tend jamais à cicatrice d'une maniere rapide, sans causer aux malades de nouveaux symptômes d'étranglemens. De leur côté les malades doivent beaucoup s'abstenir sur le regime, dans lequel le moindre excès est de la plus grande conséquence. Ces réflexions sont le fruit d'une observation sembla-

ble à la précédente, que nous fimes il y a quelques années, sur une femme de campagne. Elle eut une hernie avec étranglement; elle se négligea. Bientôt la tumeur fut gangrenée; on l'ouvrit alors, & il en sortit avec une sanie noirâtre & fétide, une quantité considérable de matière fécale. Les bords de cette ouverture s'étant détachés, la playe ne fut pas long-tems à prendre un bon aspect. Toutes les fois que l'ouverture se retrecissoit trop promptement, & qu'on n'avoit pas soin d'entretenir la sortie des excréments par cette partie, les symptômes d'étranglement d'intestin se manifestèrent; mais ces symptômes étoient plus forts encore, lorsque la malade contenoit son appétit. Tout alloit au mieux, lorsqu'un jour après avoir trop mangé la veille, elle eut une espèce d'indigestion, qui renouvela tous les accidens; & la fit mourir. Combien de personnes dans ce cas & dans bien d'autres, sont victimes de leur intempérance.

Suite de la lettre écrite du Buis - les - Baronnières, le 12 Novembre 1773, par M. Nicolas, Médecin.

Le Gentilhomme qui m'avoit appelé à Puymeras, lorsque j'y fis appliquer le vésicatoire, & dont vous avez parlé dans une de vos Gazettes, est radicalement guéri. Cette observation est encore intéressante, & j'espère que vous la jugerez telle.

M. le Baron de ***, qui en fait le sujet, est un homme de 75 ans, & d'une obésité presque monstrueuse. Son caractère gai & enjoué le porta, dans tous les tems de sa vie, à suivre le plaisir, sur-tout celui de la table. Il fut grand chasseur, très-bon buveur, & assez gros mangeur. Vers la fin du printemps dernier, dont la constitution fut sèche & boreale, M. de *** s'enrhuma, & ne fit aucune attention à cette incommodité, (négligence trop générale, & dont les suites sont funestes à bien des gens.) Il se fit broffer le corps tous les soirs, comme à son ordinaire; le rhume augmenta; la respiration en fut plus difficile; les jambes naturellement trop grosses, devinrent œdémateuses; ensuite cette enflure prit un caractère phlegmoneux; la peau fut noirâtre; l'impression du doigt y restoit à peine une seconde, tandis que le coude-pied la conservoit très-long-tems; enfin les jambes, sur-tout la droite, se couvrirent de phlyctènes noires. Tous les symptômes sembloient m'indiquer le pronostic le plus triste, je crus d'abord avoir à traiter un œdème des poumons très-caractérisé. Je prescrivis une tisane d'émétique & nitrée, à laquelle je faisois ajouter de tems en tems une cuillerée à café, d'un verre d'eau émettée à

deux grains (J'ai encore du tartre stibié de Paris.) Je faisois bassiner quatre fois le jour, les jambes, avec l'eau minérale saline de Merindol, dont je vous ai parlé. On l'aiguilla ensuite avec quelques grains de camphre; & enfin on y ajouta un peu d'eau-de-vie & de savon. J'avois trouvé le malade avec tous les symptômes de l'œdème du poumon, beaucoup de gêne dans la respiration, empêchement léger de la main droite, difficulté de se coucher sur le côté opposé, nulle perception de liquide épanché, que les Auteurs regardent comme constantes dans l'hydropisie de poitrine; la bouffissure de la face & des paupières, le terne des yeux, ne me confirmèrent que trop dans mon opinion.

Après avoir dissipé les symptômes les plus urgents, & établi un flux abondant d'urine, j'eus enfin recours aux pillules scillitiques de la Pharmacopée d'Edimbourg, que j'avois encore depuis mon séjour à Paris. J'en fis d'abord prendre deux par jour à mon malade, & ensuite quatre pendant un mois; insensiblement la poitrine se débarrassa, les phlyctènes des jambes disparurent peu à peu, ainsi que l'enflure phlegmoneuse; elles revinrent enfin à leur état naturel, & le malade que tout le monde avoit condamné, soit à cause de son obésité, soit à cause de son âge, a repris l'usage de ses jambes, & se porte très bien.

Je traite actuellement une fille de 26 ans, d'une hydropisie de poitrine; un large vésicatoire procure depuis huit jours un écoulement abondant de sérosité; la suffocation est considérablement diminuée. Je vous rendrai compte du succès ultérieur.

De Ham en Picardie, le 17 Décembre

L'histoire de la Médecine pratique présente plusieurs exemples de malades atteints de fièvre d'accès opiniâtres, guéris enfin par la peur, & le célèbre Vanswiten assure qu'un homme que rien n'avoit pu délivrer depuis plusieurs années de fièvres tierces, en fut enfin guéri par la vive peur que lui causa l'immersion subite & imprévue de tout son corps dans l'eau froide. Le nommé Mayet, Facteur des bois pour les forges de Creisval, habitant de Boulay, à une lieue de ce village, ayant la fièvre tierce depuis deux mois, s'avisant le 25 du mois dernier, de battre des entrechats en folattant avec ses amis. Au troisième qu'il fit, il disparut de dessus terre; ses Compagnons saisis de frayeur, se sauvèrent au village où ils portèrent l'alarme; on revint en foule examiner l'endroit où Mayet avoit été englouti, & on le trouva dans un trou profond de trente pieds que l'on reconnut être une ancienne mine abandonnée. Cet homme fut tout de

faite retiré avec des cordes, il étoit en nage, tant la frayeur l'avoit fait suer. On le transporta tout de suite dans une maison voisine, où il fut mis dans un lit, & continua de suer encore tout le jour. On assure que depuis ce tems sa fièvre a disparu, & qu'il se porte bien.

Quoique ce remède soit utile, & que la raison & l'expérience en justifient l'efficacité, il ne faudroit cependant pas faire de pareilles peurs dans tous les tems, sur-tout aux personnes du sexe qui, par raison de grossesse ou de menstruation, pourroient éprouver par cette peur des accidens pires que le mal d'où lequel on chercheroit à les guérir.

De Paris le 18 Décembre.

On soutint le 9 de ce mois, aux Ecoles de Médecine de Paris, la Thèse suivante. Savoir *s'il faut employer la saignée avec moins de crainte, & purger avec plus de précaution qu'on n'a coutume de faire.* L'Auteur, M. Thomas le Tenneur, Médecin de Caën, & Bachelier de la Faculté de Médecine de Paris, résout ce problème intéressant, d'une manière satisfaisante. Tout ce qu'il dit à ce sujet regarde particulièrement les maladies aiguës, au commencement desquelles il conseille de ne jamais purger, & de tirer presque toujours du sang. Il est certain que l'on risque moins d'ouvrir la veine quand la fièvre est violente; le soulagement momentané qu'on en obtient, semble justifier cette pratique, on risqueroit tout au contraire si l'on purgeoit au commencement de ces maladies, où les purgatifs, loin de produire aucun bon effet, irriteroient plutôt, & rendroient la fièvre plus aigue. Pour ne laisser aucun doute sur la vérité de son opinion, M. le Tenneur rappelle les épidémies qui regnent dans les campagnes, où, dit-il, l'ignorance & l'obstination sont telles que les malades, & même les personnes de l'art, recourant sans cesse aux purgatifs, négligent entièrement la saignée. De-là ces engorgemens sanguins qui se forment dans le cerveau, dans la poitrine, & dans le bas-ventre; de-là ces morts promptes & inattendues causées presque toujours par cette habitude cruelle. Dans l'automne de 1768, une maladie régna dans le village de Noisy-le-Sec, proche Paris. Elle commença par une fièvre ordinaire, & dégénéra bientôt en fièvre putride, petichiale & de mauvais caractère: de deux Chirurgiens établis dans cet endroit, l'un étoit pour la saignée, & l'autre contre cette opération. Presque tous ceux qui eurent recours à ce dernier, furent la victime de ses préjugés funestes. Sept Demoiselles entr'autres, âgées d'environ vingt ans, & chacune d'une assez belle figure, payèrent le tribut de leur aveugle confiance. Au cinquième, sixième & septième jours de la

maladie, leur visage & leurs yeux enflaient, & devinrent extrêmement rouges, enfin elles périrent par un étouffement & une suffocation, violents. A peine furent-elles mortes, qu'un sang épais & noir sortit abondamment de leur bouche, de leur nez & de leurs oreilles. Ces terribles exemples prouvent combien il est dangereux de donner dans aucun extrême & de se prévenir, sur-tout en médecine où les fautes que l'on commet sont presque toujours sans remède.

M É D E C I N E É T R A N G È R E .

L'épian est une maladie qu'on dit avoir de l'affinité avec la maladie vénérienne. Presque tous les Negres en sont atteints une fois dans leur vie, & c'est ordinairement dans leur enfance. Ceux qui l'ont eue une fois, en sont exempts le reste de leurs jours. Aussi dans la vente des Esclaves, cette différence en met une dans le prix. Cette maladie s'annonce par de grandes douleurs, & se manifeste par des pustules & des tubercules qui s'ulcèrent, & répandent une sanie. Cette sanie en s'épaississant, forme des croûtes jaunes & verdâtres; des ulcères souvent très-étendus couvrent la surface du corps en divers endroits. Dans le nombre on en distingue un d'un caractère malin qui attaque l'un des pieds près des malléoles. On l'appelle la mere de l'épian, parce qu'il précède l'éruption de toutes les autres pustules. Les pustules après avoir suppuré disparaissent, les croûtes se dessèchent & tombent; les ulcères se cicatrisent, excepté celui du pied qui subsiste quelquefois pendant plusieurs années. Cette maladie est si opiniâtre, que malgré les apparences d'une guérison parfaite, il en reste des vertiges qui de tems en tems sont très-sensibles. Quelquefois elle laisse des cicatrices profondes & difformes, des contractures, des distorsions des membres, des caries dans les os, & des excroissances dans les parties molles. Le mercure paroît être le remède propre à cette maladie. On a reconnu dans les Colonies, comme en Europe, les inconvéniens de la méthode de faire saliver par les frictions mercurielles. On commence d'employer le sublimé corrosif contre cette maladie, dont les naturels du pays attendent ordinairement la guérison de la seule nature.

Quelques rapports éloignés entre les symptômes de l'épian & ceux de la maladie vénérienne, & l'efficacité d'un même spécifique contre ces deux maladies, ont fait croire à certains voyageurs que l'épian avoit produit le mal vénérien; mais ces deux maladies ont des dissimilitudes trop marquées pour qu'on puisse établir une identité parfaite entr'elles. Le mercure est efficace dans beaucoup d'autres

maux tout-à-fait étrangers au mal vénérien ; on ne dira pas pour cela que ces autres maladies & le mal vénérien , soient les mêmes ; & l'on conclura de l'utilité du sublimé corrosif , démontrée dans les maladies de la peau , que si ceux qui décrivent ce remède , vouloient se rassurer un peu contre la prévention & la peur , il ne chercheroient pas à effrayer les citoyens , en leur présentant comme un poison un remède qu'on emploie avec succès dans les deux mondes , contre des maladies opiniâtres.

MALADIE DES ANIMAUX.

Quelle est la cause de la maladie épizootique qui a régné dans le Soissonnois ? M. Dufort répond avec prudence à cette question, il seroit bien utile de découvrir cette cause. Sont-ce des miasmes pestilentiels apportés par une vache des Pays-bas , où regne une maladie épizootique , & qu'on a amenée dans ces contrées ? Ou bien est-ce une rouille que la marée a produit par le séjour des eaux de la Somme , dans les prairies qu'elle inonde , & qui a corrompu les plantes ? Doit-on attribuer cette maladie à l'abondante & excessive quantité de sauterelles qu'on a vu cette année dans ces prairies , & qui ont dévoré la pointe des herbes , & n'ont laissé que des herbes dures & viciées ? Enfin est-ce un venin contagieux qui dépend d'une acreté alkaline , unie au phlogistique , & qui porté par l'air & introduit dans le corps de l'animal , a vicié les sucs digestifs ? Mais , ajoute M. Dufort , il faudroit d'abord prouver l'existence de l'alkali. Le Médecin ne prononce rien , & garde sur toutes ces causes sagement indiquées , la circonspection que n'ont pas ceux qui ne doutent de rien.

Nous avons fait connoître les moyens préservatifs indiqués par ce Médecin aux habitans des cantons où regne l'épizootie : passons aux curatifs. Les secours les mieux indiqués sont insuffisans dès que le gâteau est formé. Mais

l'on peut espérer de sauver les bêtes malades au premier degré. La saignée est nuisible , souvent même mortelle. Ce ne sont point des engorgemens sanguins qui causent la maladie. La véritable indication est de delayer & de détremper les matières contenues dans les estomachs différens , de rendre liquide le bol alimentaire ; en un mot l'eau est le remède préservatif & curatif. Dès que l'animal est menacé de la maladie , & qu'on connoît la diminution de son appétit , on le met à la diette , & on ne lui donne pendant deux ou trois jours , que de l'eau blanche. On prépare l'eau blanche en delayant une jointée de son de froment ou de métal dans douze livres d'eau de fontaine ou de rivière. On donne plusieurs fois le jour une pinte de cette eau à la bête malade. Les purgatifs , ordinairement sans effet dans les animaux ruminans , en ont encore moins sur le gâteau formé dans l'un des estomachs de ceux dont il s'agit. L'irritation qu'ils produisent hâteroit la mort des bêtes malades. Mais les lavemens sont de la dernière nécessité , pourvu toutefois qu'ils soient simples. Avant d'en donner on nettoie autant qu'il se peut le gros boyau , avec les doigts frottés de beurre , puis on injecte quatre ou cinq livres de la décoction suivante. Faites bouillir une jointée de feuilles de mauve pendant quatre ou cinq minutes dans quantité suffisante d'eau ; laissez refroidir , & passez à travers un linge ou un tamis. Il faut boucher ensuite le fondement de l'animal , avec une pelotte de vieux linge , & la retenir pendant une demi-heure. Tel est le traitement de cette maladie épizootique qui a régné dans les villages situés le long de la rivière de Somme , dans la généralité de Soissons. Cette épizootie a été différente de celle qui regna en 1771 , au midi de cette Province , & qui fut traitée avec le même succès par M. Dufort , qui en publia l'histoire & le traitement dans un Mémoire imprimé à Laon , chez Calvet.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé , à Paris , chez Ruault , Libraire , rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année , est de 9 livres 12 sols , franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent , les lettres & les paquets.

AVIS DU LIBRAIRE.

Le même Libraire donne avis qu'il a ouvert une souscription pour le recueil d'Édits , Ordonnances , Lettres-Patentes , Réglemens , &c. &c. du regne de LOUIS XV. La collection de chaque Année est divisée en 2 vol. in-4°. qui se délivrent par semestre , franc de port par la poste , moyennant 10 liv. 10 sols. On souscrit pour deux années à la fois , parce qu'en donnant l'année courante on donne l'année précédente. & par la suite plusieurs de ces années. On souscrit en tout tems. Le vol. du premier semestre 1773 , se distribue actuellement ; celui de 1772 paroitra dans le mois de Janvier prochain , & les deux autres 1773 & 1772 , au mois de Mars suivant.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD , rue des Mathurins , 1773.

GAZETTE DE SANTÉ,

Contenant les nouvelles Découvertes sur les moyens de se bien porter,
& de guérir quand on est malade.

Du Jeudi 30 Décembre 1773.

D'Osnabruk . le 2 Décembre.

ON connoît les travaux & les écrits de M. Meyer, Apotichaire & Chymiste de cette Ville, mort le 23 Mars de l'année 1765. Un savant ayant consulté depuis les manuscrits de cet Apotichaire, pour en faire l'éloge, y a trouvé les détails suivans écrits de la propre main de M. Meyer. » Un fait peut-être inoui dans l'histoire médicale, c'est que pour vaincre mon humeur acide & violente, j'ai pris intérieurement plus de douze cent livres d'yeux d'écrevisses, sans aucun dommage sensible pour mes jours, puisque je les ai pris pendant huit ans pour mon soulagement; j'en usais une livre entière toutes les semaines. » M. Meyer apprend ensuite qu'il étoit affligé depuis vingt-huit ans d'un vomissement hypocondriaque très-fâcheux, par lequel il rendoit tous les jours plus de deux pintes de pituite aigre & piquante, ce qui le laissoit sans force chaque fois. Les absorbans peuvent donc être d'un grand secours dans ces sortes de cas, & leur usage, quelque fréquent qu'il soit, n'est point dangereux. Cette observation engagera sans doute les personnes du sexe à recourir sans crainte aux yeux d'écrevisse, pour se guérir des fleurs blanches, auxquelles malheureusement le plus grand nombre des femmes est sujet. On a essayé avec succès depuis peu de ce moyen en Hollande: il consiste à prendre chaque jour un gros d'yeux d'écrevisse, & à continuer ce remède pendant plusieurs mois. Son innocence permet d'en user dans tous les tems. Les meres, les bonnes & les nourrices encouragées par ces exemples, ne craindront pas non plus de donner des absorbans aux enfans, dont l'estomach est presque toujours tapissé de glaires acides, & dont le plus souvent les coliques & les convulsions ne viennent que du mauvais état des premières voyes.

De S. Brieux, le 16 Décembre.

La petite vérole regne ici depuis six mois. L'épidémie n'a pas été meurtrière; à peine il a péri un vingtième des sujets qui en ont été atteints. Cette maladie paroît être sur son déclin, mais la rougeole qui lui a succédé, fait des ravages dans quelques quartiers de la Ville. L'opiniâtreté de la petite vérole & la crainte de ses coups meurtriers, ont fait recourir à l'inoculation pour la première fois. Un Médecin a inoculé avec succès sa femme & ses deux enfans, neuf autres personnes ont été soumises avec un égal avantage à cette opération salutaire. Ce moyen n'est pas le seul qu'on ait employé pour secourir l'humanité; les Officiers municipaux de cette Ville ont fait l'acquisition d'une boîte renfermant les ustensiles propres à donner de prompts secours aux noyés. Et les Médecins de S. Brieux, suivant l'exemple des principales Facultés du Royaume, donnent depuis plusieurs années des consultations gratuites aux malades indigens. La maladie vénérienne a mérité aussi leur attention. Le traitement populaire établi dans les principales villes du Royaume par ordre du gouvernement, étoit administré par eux dans cette ville, & ils y employoient la méthode récemment indiquée à Paris, par M. Gardane, sous les auspices & de l'ordre de M. le Lieutenant-Général de Police. Puisse ce zèle s'accroître de plus en plus, & les Médecins & les Chirurgiens se disputer entr'eux, la gloire de s'être occupés les premiers du soulagement de l'humanité.

De Lyon, le 18 Décembre.

Un homme âgé de 36 ans, s'étant pris de querelle avec un autre, a été si fort transporté de colère, qu'il en a ressenti aussitôt après un serrement spasmodique dans la région de l'estomach. Cet état violent ayant duré plusieurs jours, a été suivi de la jaunisse,

qu'on a combattue par les lavages, l'eau de poulet, le petit lait, les bains, les lavemens émolliens, & les fucs de chicorée, de cerfeuil, d'ozeille & de pariétaire, dont le malade prenoit quatre onces par jour, en deux fois dans un bouillon gras. En peu de jours la jaunisse s'est dissipée, avec le serrement d'estomach qui paroisoit en être la cause. L'Auteur de cette observation distingue deux sortes de jaunisse; celle qui vient presque subitement par des causes violentes, telle est celle dont il s'agit ici, & celle qui est causée par l'empatement gradué des organes biliaires. On confond trop souvent l'une avec l'autre: dans toutes on a coutume de donner des fondans actifs, & dans les deux cas, ces fondans sont souvent pernicieux, & presque toujours inutiles; car si la seule constriction des organes destinés à la séparation de la bile en intercepte le cours, loin d'agacer les tuniques des vaisseaux, qui sont dans un état de spasme, il faudra plutôt tenter tout ce qui peut en faciliter le relâchement. Si l'empatement en est la cause, les fondans irriteront l'estomach, & les premières voyes, sans arriver au mal même, dont ils augmenteroient la cause s'ils y parvenaient, en irritant & crispant de plus en plus les couloirs de la bile. Aussi dans ce dernier cas, voit-on les obstructions s'accroître de jour en jour, & l'état du malade s'aggraver au lieu de changer en mieux; mais quelque concluantes que soient ces raisons, contre une médecine trop active, il en est de non moins puissantes, tirées de l'incertitude même de la cause de la jaunisse. N'a-t-on pas donné trop d'attention aux obstructions du foye? N'est-ce pas à tort qu'on les a souvent regardées comme le principe de la jaunisse? Il n'est pas rare de voir ce symptôme disparaître rapidement, comme on le voit se manifester pour la moindre cause. Les personnes dont l'estomach est très-irritable, sont sujettes à la jaunisse quand elle prend l'émétique. On a vu des sujets morts dans cet état sans avoir la plus légère obstruction au foye, & d'autres mourir sans jaunisse, ayant pourtant le foye obstrué. Résumons de ces réflexions qu'il faut être très-circonspect dans la recherche des causes des maladies, & principalement de la jaunisse; que l'usage des fondans trop actifs est dangereux dans ce dernier cas, qu'il est nuisible lorsque la jaunisse dépend d'une cause accidentelle & violente, & que dans celle où ils paroissent le mieux indiqués, il faut toujours avoir la sage précaution de les combiner avec des remèdes délayans qui puissent entretenir toujours la souplesse de la fibre, & ne laisser aux fondans que ce qu'il faut d'énergie, pour attaquer & résoudre s'il se peut, l'engorgement bilieux. Cet avis est adressé surtout aux gens de la campagne, qui conduits

souvent par des Droguistes ambulans, ou par des femmelettes, prennent de toute main dans ces sortes de cas, sans connoissance & sans précaution, des opiates très échauffantes qui, loin de les guérir d'un mal souvent passager, les conduisent presque toujours à des maux plus graves.

De Cressy en Laonnois, le 13 Décembre.

On a vu il y a quelques mois dans les papiers publics, qu'une femme de Berlin avoit rendu des cailloux par le vagin, après les avoir introduits pour en imposer aux gens de l'art & au peuple. Un fait à-peu-près semblable vient d'arriver dans le village d'Ylon, près de Marle. Une fille âgée de 30 ans, d'un tempéramment vigoureux, aimoit un homme qui ne la payoit pas de retour. Elle a feint d'être grosse de cet homme. Il y a eu à ce sujet une plainte juridique, dans laquelle cette femme a déclaré que sa grossesse étoit l'œuvre du diable. Au terme de neuf mois elle s'est mise au lit, a poussé des hurlemens affreux, par lesquels elle a rassemblée tous les voisins, & tout le village. Malgré l'effroi qu'inspiroit cette scène à des villageois simples & superstitieux, la Sage-Femme a travaillé à l'accouchement de cette malheureuse, & après avoir introduit ses doigts dans le vagin, elle en a retiré d'abord une grenouille, puis une autre, toutes deux vivantes. Ensuite revenant à l'ouvrage, elle a retiré deux autres grenouilles, l'une encore vivante, & l'autre morte. Trois de ces grenouilles étoient de véritables grenouilles de marais, la quatrième étoit de chaume. Cette femme visitée par M. de Lignon, Maître en Chirurgie, présent à cette scène, qui en eut imposé dans des siècles moins éclairés, avoit le vagin extrêmement dilaté, les caroncules myrtiformes étoient entièrement effacées, mais le museau de la matrice paroissoit petit, serré, & l'orifice de ce viscère nullement ouvert, étoit comme dans l'état de virginité; il n'y avoit pas même une goutte de sang répandue. Voilà une de ces observations précieuses pour les campagnes, où la superstition regne encore, & où il se trouve de tems en tems de ces personnages adroits qui en imposent aux sots. La fille qui fait le sujet de cette observation, vient d'être conduite dans la Maison de force de Soissons, pour y être traitée de sa sorcellerie, par des remèdes plus efficaces, que tous ceux qu'on auroit pu employer dans le village où elle a joué ses diaboliques scènes.

De Paris le 18 Décembre.

Un Etranger attaqué de flux de ventre depuis plus d'un mois, languissoit dans cet état, & ne pouvoit faire aucune digestion. Des voi-

sins inquiets sur son état, envoyèrent chercher un homme de l'art qui, jugeant un peu précipitamment la maladie, accusa le cuivre d'en être la cause. Le malade étoit logé dans un hôtel garni, il mangeoit de la soupe & buvoit des tilannes préparées, l'une dans des marmites, & l'autre dans des casseroles de cuivre. Il faisoit plus encore, il buvoit de l'eau tirée d'une fontaine de même métal. Aussitôt l'épouvante donnée, on changea les ustenciles, l'eau fut mise dans des pots de grès, mais le dévoyement fut toujours le même. Enfin une bonne femme s'avisa de soupçonner la cause du mal dans l'eau même, & non dans les vases qui la contenoient; elle rencontra juste. On a substitué l'eau d'Arcueil à l'eau de Seine, & quoique cette dernière passe pour être meilleure, ce dévoyement opiniâtre a pourtant cessé dans peu de jours. Sans le préjugé qui règne contre le cuivre, la personne qui traitoit ce malade, & que des égards nous empêchent de nommer, auroit pu voir, que puisque tous ceux qui mangeoient à la même table, & buvoient de la même eau, n'étoient nullement incommodés, c'étoit moins au verd de gris, qu'à toute autre cause, qu'il falloit attribuer la maladie de cet Etranger. Cette observation très-récente, nous fournit l'occasion de relever une erreur commise dans un ouvrage publié il y a quelques mois sur la fièvre miliaire. On y assure sérieusement, que le flux de ventre causé dans Paris par l'eau de Seine, ne vient point de la nature de cette eau, mais de l'usage que l'on y fait des fontaines de cuivre rosette. Mais outre que ce dévoyement n'attaque gueres que ceux qui boivent pour la première fois de l'eau de Seine, c'est qu'il est plus fréquent encore parmi les pauvres que parmi les riches, & que ces premiers qui ne boivent ordinairement que de l'eau, n'étant pas assez faculeux pour se procurer des fontaines de cuivre, n'ont que des pots de grès pour la conserver.

Le Jeudi 17 de ce mois, on soutint la Thèse suivante aux Ecoles de Médecine. *Saigne-t-on moins dans les maladies aiguës depuis que les mœurs des Parisiens & la théorie de la Médecine ont changé? Nous en rendrons compte à l'ordinaire prochain.*

Remède pour les cors aux pieds.

Tous les papiers publics ont annoncé le remède suivant. Mais la loi que nous nous sommes imposée de ne publier dans ces feuilles que ceux dont le succès nous a été attesté par l'expérience & par des témoignages particuliers, nous a fait différer de publier ce moyen simple contre une incommodité opiniâtre & douloureuse.

Prenez un morceau de pain ou de rognure

de pain à chanter, faites qu'il soit un peu plus large que le cor, trempez-le dans l'eau, & appliquez sur cette dureté; couvrez ensuite le pain avec un morceau de papier brouillard, & laissez-le secher, soit en enveloppant le pied d'un linge, soit en restant pied nud jusqu'à ce que cela soit sec: ce qui arrive bientôt. On se chauffe ensuite sans ressentir aucune douleur, & au bout de quelques semaines le cor se détache de lui-même sans faire aucunement souffrir. L'application de ce même topique continuée de nouveau, empêche pendant quelque tems le cor qui revient de se durcir; & quand il durcit, il ne cause aucune douleur, & tombe de même que le premier.

MÉDECINE ÉTRANGÈRE.

Dans la côte occidentale de l'Afrique, l'année peut être divisée entre la saison sèche & la saison humide. La première dure huit mois, c'est-à-dire depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin; la seconde depuis le mois de Juin jusqu'à celui d'Octobre, exclusivement. C'est cette dernière saison qui fait l'hiver. Pendant celle de la sécheresse, les chaleurs sont excessives par la rareté des pluies; à peine tombe-t-il alors quelques rosées. Les pluies commencent d'abord doucement; elles augmentent vers la fin de Juin: la chute des eaux devient bientôt de la dernière violence. Pendant la pluie, l'air est ordinairement frais; aussitôt qu'elle est finie, le soleil se montre, & fait sentir une extrême chaleur. On est quelquefois porté à prendre ce tems, pour se déshabiller & pour dormir. Mais avant qu'on soit réveillé, il arrive souvent un nouveau *tornado* qui fait passer le froid jusques dans les os, & dont toutes les suites deviennent funestes. C'est ce qui arrive ordinairement aux Européens, lorsqu'ils négligent de se précautionner; car les habitans naturels du pays sont plus à l'épreuve de ces révolutions sur toute la côte, depuis le Senegal jusqu'à la *Gambra*. La chaleur des pluies est pernicieuse aux Européens; celle des chaleurs ne leur est pas moins funeste.

Cette intemperie de l'air cause aux étrangers qui n'y sont pas accoutumés, plusieurs sortes de maladies dangereuses. L'effet en est encore plus fâcheux lorsqu'ils ne menent point une vie régulière; c'est-à-dire, lorsqu'ils mangent trop avidement les fruits du pays, & qu'ils se livrent avec excès à l'usage du vin de palmier & aux femmes. Le Maire assure que les moindres maux auxquels ils doivent s'attendre sont la fièvre, le *cholera-morbus*, des ulcères aux jambes, & de fréquentes convulsions suivies le plus souvent de la mort ou de la paralysie.

De toutes ces maladies, les plus fatales

sont la fièvre qui emporte souvent en vingt-quatre heures l'homme du meilleur tempérament; & les vers que la corruption de l'air produit dans les chairs, & qui ont quelquefois cinq à six pieds de long. L'habitude du pays n'empêche point que les Negres ne soient forts sujets à cette dernière maladie. Nous en avons épuisé les détails dans nos précédentes Gazettes.

Le défaut de précaution dans les voyages, cause souvent bien des maux. Il ne faut pas toujours être sur la côte d'Afrique pour éprouver les maladies que l'intempérance, l'abus des femmes, les veilles & les vicissitudes d'un climat étranger, peuvent produire; le changement de Province, de Ville même, cause souvent dans le corps ces dangereuses révolutions, auxquelles ne sont pas sujets ceux qui vivent de régime, & qui savent modérer leurs plaisirs.

MÉDECINE DES ANIMAUX.

Il a régné dans la Généralité d'Amiens une maladie épizootique sur les bêtes à cornes, dont l'histoire & le traitement viennent d'être publiés par le sieur Maillard, Eleve de l'Ecole Royale Vétérinaire de Paris, qui en a été chargé. On distingue trois tems dans cette maladie, qui commence par une toux plus ou moins forte. Ce symptôme annonce qu'il faut saigner l'animal, & le mettre aux boillons délayantes & rafraîchissantes. Pour cet effet on prépare l'eau blanche, avec une jointée de son de froment, que l'on met dans un sceau d'eau commune, & on y ajoute ensuite une demi-once de sel de nître, & un demi-verre de vinaigre. L'on donne abondamment à boire de cette eau qui doit être tiède. On administre aussi chaque jour trois lavemens composés de la manière suivante. Prenez une jointée ou deux de son de froment, faites-la bouillir

dans trois ou quatre pots d'eau, passez à travers un linge, ajoutez-y une once de cristal minéral, & partagez la dose en trois. On suspend les lavemens au bout de trois ou quatre jours lorsque l'animal est mieux, mais on continue toujours la boisson. Telle est la marche & le traitement du premier période de la maladie.

Le second période est plus marqué. La fièvre alors se manifeste; les poils se hérissent sur les reins, sur le dos, & sur presque toute l'habitude du corps. La tête est basse, & les oreilles sont pendantes; en même-tems les flancs battent, & la respiration est difficile; tout dénote une ardeur extraordinaire, & une chaleur brûlante. D'abord l'animal est constipé, la diarrhée vient ensuite, & quelquefois même la dysenterie. On réitere alors la saignée, & l'on continue les lavemens & les boissons prescrites; mais on ajoute de plus sur chaque sceau d'eau blanche nitrée, deux pintes d'une forte décoction d'orge que l'on prépare avec une jointée d'orge en grains, bouillie dans trois ou quatre pots d'eau, jusqu'à ce que l'orge soit crevé, & avec trois onces de miel commun. On donne à une vache deux pintes de cette décoction le matin, & autant le soir; on diminue cette dose d'un quart pour les veaux.

On ne doit point manquer de faire respirer à l'animal la vapeur ou la fumée d'eau chaude. Sa nourriture consiste en pilules ou bols de son de froment, & de miel, cuits ensemble. A ce défaut, on fait bouillir du pain dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit réduit en panade, on le passe alors dans un linge, & l'on donne à boire de cette eau environ quatre pintes par jour à l'animal, indépendamment de la boisson prescrite, dont il faut toujours continuer l'usage.

La suite à l'ordinaire prochain.

On souscrit en tout tems pour la Gazette de santé, à Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe & chez les principaux Libraires de France. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 livres 12 sols, franc de port pour tout le Royaume. Il faut affranchir l'argent, les lettres & les paquets.

AVIS DU LIBRAIRE.

Le même Libraire donne avis qu'il a ouvert une souscription pour le recueil d'Edits, Ordonnances, Lettres-Patentes, Réglemens, &c. &c. du regne de LOUIS XV. La collection de chaque Année est divisée en 2 vol. in-4°. qui se délivrent par semestre, franc de port par la poste, moyennant 10 liv. 10 sols. On souscrit pour deux années à la fois, parce qu'en donnant l'année courante on donne l'année précédente. & par la suite plusieurs de ces années. On souscrit en tout tems. Le vol. du premier semestre 1773, se distribue, actuellement; celui de 1772 paraitra dans le mois de Janvier prochain, & les deux autres 1773 & 1772, au mois de Mars suivant.

De l'Imprimerie de la Veuve BALLARD, rue des Mathurins, 1773.